This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

BCU — Lausanne
1094974969

Digitized by Google

Digitized by Google

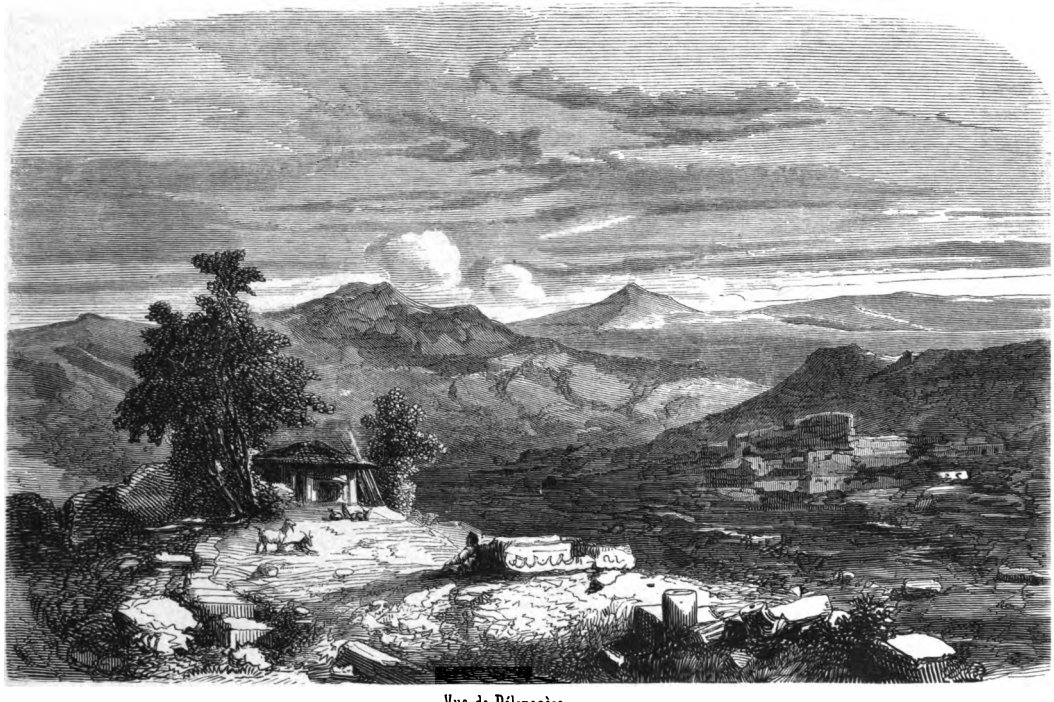
DU RHIN AU NIL.

Digitized by Google

Imprimerie de Delevingne et Callewaert.

Digitized by Google

Digitized by Google



Vue de Péloponèse.

Digitized by Google

DU RHIN AU NIL.

Tyrol. — Hongrie.
Provinces danubiennes. — Syrie.
Palestine. — Égypte.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

PAR X. MARMIER.

TOME TROISIÈME.

IXELLES LEZ BRUXELLES,
Delevingne et Callewaert, imprimeurs-éditeurs,
Chaussée d'Ixelles, 90.

1852

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LIBERTÉ ET PATRIE
1067

Digitized by Google

Digitized by Google

DU RHIN AU NIL.

CHAPITRE PREMIER.

SAPHORI. — NAZARETH. — La plaine de Saint-Jean d'Acre. — Les religieux souvenirs de Saphori. — Le couvent de Nazareth. — La grotte de l'Annonciation. — Anciennes traditions historiques de la ville. — Structure primitive des habitations. — Les grands noms de la Bible et de l'histoire. — Chemin de Caïffa. — Le Carmel. — Le couvent. — Légendes du prophète Élie. — L'œuvre d'art et de dévouement du frère Jean-Baptiste. — Trajet par mer. — Jaffa. — Ses frais jardins. — Histoire ancienne. — Les croisés. — Napoléon. — La plaine de Saron. — Ramleh. — Latroun. — Abou Gosh. — Térébinthe. — Tradition turque.

A MA MÈRE.

Pour aller de Saint-Jean d'Acre à Nazareth, on passe par une large plaine, pareille à celle que l'on traverse en venant de Tyr, et où il ne manque que des bras et de la bonne volonté pour en faire une verte prairie et des champs féconds; elle aboutit au

Digitized by Google

pied d'une rangée de collines parsemées de chênes, d'où l'on descend dans une autre plaine plus large et plus profonde, qui a conservé le nom de la tribu de Zabulon, cette vaillante tribu que Débora appela, avec les fils de Nephthali, à combattre contre Sisara, le chef des armées du roi de Chanaan, et qui remporta sur les ennemis du peuple d'Israël cette grande victoire, si noblement célébrée par le cantique de la prophétesse [1]. Quel bonheur on éprouve à se rappeler, le long de sa route, ces sublimes pages de la Bible! On oublie alors la triste aridité des lieux que l'on parcourt; la poésie biblique les revêt d'un charme indicible, d'un prestige surhumain. Il n'y a, dans cette plaine, pas une trace de culture et pas une habitation, si ce n'est un mauvais khan qui, lorsque nous y passâmes, était abandonné; mais çà et là, une herbe fraîche s'étend sur son sol, des coteaux ondulants et parsemés de tamarics, d'acacias, la bordent à droite et à gauche, et à son extrémité est Saphori, l'ancienne Sepphoris, mentionnée plusieurs fois par Josèphe; l'ancienne *Diocæsarea,* qui fut la plus grande, la plus forte ville de la Galilée [2], le siége de plusieurs synagogues et le refuge du grand conseil judaïque, après la prise de Jérusalem.

Nous nous sommes assis, pour déjeuner, au pied

[1] « Cecinerunt Debora et Barac filius Abinoem in illo die, dicentes :

« Qui sponte obtulistis de Israel animas vestras ad periculum, benedicite Domino. » (Livre des Juges, chap. v, v. 1 et suiv.)

[2] Il existe encore, dit Ed. Robinson, des médailles de Séphoris du temps de Trajan et de Diocæsarea, du temps d'Antonin le Pieux, Commode, Caracalla. (*Palæstina,* t. III, p. 440.)

Digitized by Google

d'une colline, sous un olivier dont les rameaux s'étendaient sur nous comme une large tente. Nos gens ont été chercher du pain dans les maisons de Diocæsarea et n'en ont point trouvé. On ne fait point de provisions de pain dans ce pays ; on le cuit au jour le jour, selon les besoins du moment, mais en revanche, on nous a apporté deux cruches d'eau excellente, et avec cette eau fraîche, chose si précieuse en Syrie, avec le biscuit de *la Belle-Poule*, les œufs durs dont les religieux de Saint-Jean d'Acre avaient généreusement garni nos sacoches, sur l'herbe où nous étions assis, sous le vert feuillage que le soleil dorait de ses rayons, nous avons fait un repas d'une telle sensualité gastronomique, que les banquets du Palais-Royal n'ont rien de pareil, après quoi nous sommes remontés à cheval pour visiter la ville. La ville! j'oublie que dans cette malheureuse contrée, il n'y a plus, à la place des villes, que des amas de ruines ou de misérables bourgades, et Saphori est l'un des plus tristes, des plus pauvres hameaux que nous ayons traversés : des cabanes en terre, étroites, sales, enfumées, d'où nous voyions sortir des enfants en haillons, des femmes qui, en laissant tomber un des pans de leur voile, nous montraient un visage pâle, un menton tatoué, un nez décoré d'un anneau en argent ; au-dessus de ces hideuses habitations, un vieux château dont il ne reste plus que quelques voûtes et quelques pilastres. Mais ce n'est ni l'architecture de ce château, ni le souvenir du Sanhédrin et de la cité romaine, qui attirent ici les voyageurs, c'est une douce et vénérable tradition qui rapporte que sainte Anne et saint Jérôme ont demeuré là, et que là est née la mère du Sauveur. Qu'importe,

Digitized by Google

après une telle tradition, l'antique splendeur de Diocæsarea, le nom de Varus qui la réduisit en cendres, d'Hérode Antipater qui la réédifia; l'image de la Vierge efface toutes ces pages d'histoire romaine et judaïque, et donne à ces sombres masures de Saphori un caractère auguste; puis, à une lieue et demie de là, est Nazareth. Nous étions impatients d'arriver à cette sainte ville : à chaque revers de colline, nous croyions l'apercevoir, et d'autres collines s'élevaient encore devant nous, nues, désertes, traversées seulement par quelques chameaux et par quelques Bédouins à la face bronzée; enfin la voilà! Du haut d'une montagne, nous voyons apparaître, au milieu d'une enceinte de coteaux sablonneux, ses toits à terrasse, ses dômes d'églises, au-dessus desquels plane la tour d'une mosquée, signe fatal de la domination turque sur cette fleur des cités chrétiennes.

Nous nous rendons en toute hâte au couvent latin. Les religieux nous reçoivent comme à Saint-Jean d'Acre, avec une affectueuse bonté, et à peine avions-nous déposé nos valises dans notre chambre, que, comprenant l'ardeur de notre pieux désir, ils vinrent nous chercher pour nous conduire à l'église. Elle n'a rien de remarquable dans sa construction, et à l'intérieur elle est ornée avec plus de faste que de bon goût, mais c'est l'église de l'Annonciation; elle est bâtie sur l'emplacement où s'est opéré l'un des plus adorables mystères de notre religion, où se trouvait la maison de la Vierge qui fut, dit-on, transportée à Lorette par les anges. La voûte est soutenue par quatre grands arceaux; de la nef, on monte par un large escalier au chœur où est le maître-autel, et, par le

Digitized by Google

même escalier, on descend dans une grotte de roc, où l'on voit deux colonnes de granit, l'une debout encore et intacte, l'autre brisée, enlevée à moitié par les Sarrasins qui croyaient qu'elle cachait des trésors. La première indique la place où se tenait la Vierge, la seconde celle où l'archange Gabriel lui adressa la salutation sacrée : *Ave, Maria, gratia plena.* Au fond de la grotte est un autel en marbre blanc où des vases de fleurs répandent leurs parfums, où des lampes d'argent brûlent nuit et jour : sur la pierre sans tache, ornée seulement d'une rosace et de cinq croix, on lit cette inscription devant laquelle on se prosterne pour prier et bénir : *Verbum caro hic factum est.* Tout le berceau du christianisme est là, tout un monde de miracles.

Après un tel tableau et une telle émotion, il semble qu'on n'ait plus qu'à se retirer avec la douce joie d'un pèlerinage accompli; mais Nazareth a d'autres monuments encore et d'autres grands souvenirs. C'est le lieu où saint Joseph exerça la profession de charpentier, la synagogue où le Christ, ouvrant le livre d'Isaïe, annonça au peuple qu'il était venu pour remplir la mission prédite par le prophète, pour évangéliser les pauvres et consoler les affligés [1]. C'est un large bloc de pierre qu'on appelle *Mensa Christi*, et où la tradition rapporte que le Seigneur soupa la dernière fois avec ses disciples, avant leur départ de Nazareth pour Jérusalem. C'est le roc escarpé où les

[1] « Spiritus Domini super me, propter quod unxit me, evangelizare pauperibus misit me, sanare contristos corde. » (Saint Luc, chap. IV, v. 18.)

Digitized by Google

Juifs, irrités de ses leçons, le conduisirent pour le jeter dans le précipice[1]; et le mont Thabor qui domine au loin les coteaux de Nazareth, le mont sublime où Pierre, Jacques et Jean virent tout à coup leur divin maître s'entretenant avec Moïse et Élie, le corps couvert d'une robe blanche comme la neige, la face rayonnante comme le soleil, tandis qu'une voix du ciel leur faisait entendre ces paroles : « Voilà mon fils bien-aimé, dans lequel je me complais, écoutez le[2] ! »

Il n'est pas question de Nazareth dans les historiens de l'antiquité, ni dans le Nouveau Testament. Cette ville doit, comme Bethléem, toute sa gloire au christianisme; c'est peut-être à cause de son peu d'importance que, dans les premiers temps de l'Église, les païens donnaient avec mépris, aux disciples du Christ, le nom de Nazaréens. Jusqu'au règne de Constantin, Nazareth n'était habité que par les Juifs, et, au IVe siècle, ce n'était encore qu'un village. Bientôt cependant les pèlerins y portèrent le tribut de leur piété, et, au VIe siècle, on y trouvait déjà deux églises. Dévasté en 1103 par les Sarrasins, et réédifié par les croisés, Nazareth fut, avec la Galilée, accordé en fief par Godefroi de Bouillon à Tancrède qui y fit con-

[1] « Et surrexerunt, et ejecerunt illum extra civitatem, et duxerunt illum usque ad supercilium montis, super quem civitas illorum erat ædificata, ut precipitarent eum. » (Saint Luc, chap. IV, v. 29.)

[2] « Et transfiguratus est ante eos. Et resplendit facies ejus sicut sol; vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix.

« Adhuc eo loquente, ecce nubes lucida obumbravit eos. Et ecce vox de nube dicens : « Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui : ipsum audite. » (Saint Mathieu, chap. XVII.)

Digitized by Google

struire des églises et les dota richement[1]. Un siége épiscopal fut établi à Nazareth dès le commencement du XIIe siècle; enlevée en 1187, par les Sarrasins, après la déplorable bataille de Hattin, la cité de la Vierge fut de nouveau reconquise par les chrétiens; puis de nouveau incendiée, ravagée par le sultan Bibars, en 1263. Après ce dernier désastre, elle resta, pendant plusieurs siècles, dans un profond état de misère. Un voyageur qui la visita, à la fin du XVIe siècle, n'y trouva qu'une église en ruine et une pauvre population, parmi laquelle on ne comptait que deux ou trois chrétiens[2].

[1] « Tancrède gouverna ce pays avec beaucoup de douceur et d'une manière si digne d'éloge qu'aujourd'hui encore les habitants de cette contrée donnent des bénédictions à sa mémoire. Il s'occupa avec une grande sollicitude à fonder les églises de ce diocèse, savoir celle de Nazareth, celle de Tibériade et celle du mont Thabor; il les dota de riches patrimoines, et leur donna en outre tous les ornements nécessaires aux maisons de Dieu. » (Guillaume de Tyr, éd. de M. Guizot, liv. IX, p. 27.)

[2] Ed. Robinson, *Palæstina*, t. III, p. 439. Je dois beaucoup de renseignements à cet écrivain qui a fait une savante étude de tout ce qui a rapport à la Palestine, mais qui, en poursuivant avec un soin scrupuleux ses notes érudites, a une peur extrême qu'on ne le croie subjugué par les traditions catholiques. C'est ainsi qu'en arrivant à Nazareth, le digne professeur de New-York se hâte de prévenir le lecteur qu'il n'est point venu dans cette ville en pèlerin crédule, et que, s'il s'est rendu au couvent latin, ce n'est point parce qu'on prétend que la Vierge a vécu là, mais parce que c'est un lieu qui, dans l'histoire moderne du pays, a quelque importance, et parce qu'il est visité par beaucoup de voyageurs. Que de peine pour se tromper soi-même! Et, quelques lignes plus bas, le bon docteur ajoute qu'en assistant à l'office des religieux, il a été ému du chant solennel et de la musique de l'église. Pourquoi donc cet orgueil

Digitized by Google

En 1620, enfin, les franciscains obtinrent de l'émir Facardin la permission de reprendre possession de la grotte de l'Annonciation, et commencèrent à bâtir l'église actuelle, le couvent qui fut élargi et réparé en 1730. Vers la même époque, plusieurs familles chrétiennes vinrent s'établir dans la ville. A la fin du XVIIIe siècle, les religieux y avaient une assez grande influence. Leur supérieur, *il padre guardiano,* jouissait, moyennant un certain tribut qu'il payait au pacha d'Acre, du titre et de l'autorité de cheik; toute la ville était soumise à son pouvoir judiciaire, et c'était lui qui apaisait les différends[1].

Aujourd'hui les religieux ne sont plus investis de cette prérogative, mais, comme un tiers de la population qui les entoure est catholique, ils n'éprouvent point ce pénible isolement dont leurs frères souffrent dans d'autres cités, et par les souvenirs qui s'y rattachent, leur couvent est un des premiers de la Palestine.

Au-dessus de leur demeure s'élève la ville bâtie d'une façon assez pittoresque sur le dernier échelon de la chaîne de montagnes qui vient de l'Anti-Liban et qui forme avec le Carmel la vallée de l'ancien fleuve Bélus. Les maisons sont pour la plupart assez solidement construites en pierre. D'autres m'ont rappelé les rustiques habitations que l'on voit en certains endroits sur les bords de la Loire. Ce sont, tout simplement, des excavations formées dans le roc; sur leur largeur,

de la raison, s'il faut le voir si vite démenti par l'émotion du cœur?

[1] Burckhardt, *Travels in Syria and the holy land,* p. 341.

Digitized by Google

on élève un mur, on perce une porte ici, une fenêtre là, et voilà une demeure où l'on est parfaitement à l'abri du soleil et de la pluie. Il y a dix-huit siècles et demi que la Vierge habitait une de ces excavations, et aujourd'hui celles qui sont creusées dans les flancs de la colline qui fait face au couvent sont occupées par une centaine de familles. Plus bas, en nous rapprochant de l'église, nous avons vu des maisons d'un genre de construction fort ancien, et qui, si nous ne nous trompons, doivent être une image de la crèche de Bethléem. Il n'y a dans l'intérieur de ces maisons qu'un grand espace carré divisé en deux parties. La première est occupée par les bœufs et les chameaux. On passe au milieu des bestiaux étendus sur le sol, et l'on monte, par un escalier de deux à trois marches, à la seconde partie de l'édifice où d'un côté est la cuisine, de l'autre les nattes servant de lit aux gens de la famille, aux domestiques, aux voyageurs. Tout le long de cette espèce d'estrade est une auge assez large et assez profonde pour qu'au besoin on puisse s'y coucher. En voyant cet arrangement, on comprend très-bien ce qui s'est passé à la nativité de Notre-Seigneur. La Vierge accouchait au fond d'une de ces primitives habitations, et l'enfant ne pouvait être mieux placé que dans cette crèche où l'âne et le bœuf venaient le réchauffer de leur souffle.

J'ai souvent regretté dans le cours de mon voyage que les peintres qui entreprennent de représenter des sujets religieux ne viennent pas faire quelques études dans ces contrées. Rien de ce qu'ils peuvent imaginer ne vaut l'austère et grande solennité de ces paysages d'Orient, et il est telle expression de physionomie, tel

Digitized by Google

trait de mœurs qui donnerait à leurs tableaux un caractère de vérité supérieur à tous les ornements inventés par leur fantaisie.

Dans ce pays, où les coutumes traditionnelles sont si fortes et si indélébiles, on peut connaître le passé en observant le présent. Dans plusieurs peuplades, les costumes, les habitudes sont encore les mêmes qu'au temps de Moïse, la nature d'ailleurs n'a pas changé, et quelle image européenne, si riante, si poétique qu'elle soit, pourrait remplacer cette nature d'Orient, si grande dans sa tristesse, si imposante encore dans son aridité? Je souffre de voir des artistes nous peindre une sainte famille, dans sa fuite en Égypte, assise sur un vert gazon, au bord d'une source limpide, sous des rameaux d'arbres fleuris. Qu'on nous montre donc les divins voyageurs s'arrêtant au pied d'un palmier solitaire, le ciel brûlant sur leur tête, le désert silencieux, immense, autour d'eux. Voilà ce qui fut, voilà ce qui sera toujours d'une majesté sublime et d'une beauté merveilleuse.

Un des pères du couvent avait lui-même la complaisance de nous servir de guide dans notre excursion à travers les rues de Nazareth. La population de la ville s'élève à environ trois mille âmes et se compose de différentes communautés religieuses : cent soixante famille grecques; cent soixante-cinq familles de catholiques romains, de grecs catholiques, de maronites, et cent vingt familles musulmanes. Il n'y a plus aucun Juif sur ce sol où les Juifs voulaient massacrer le Christ. Toute cette population a une physionomie remarquable [1]. Les hommes ont le teint plus

[1] Toutes les tribus de Syrie, l'habitant d'Alep, du mont Liban,

Digitized by Google

bronzé qu'à Tyr et à Beirout; les femmes ont de grands yeux noirs, des traits fins, réguliers : mélange du type juif et du type européen. Il en est, et beaucoup, qui, en dépit des usages de l'Orient, laissent leur voile entr'ouvert, et la plupart de celles que nous avons vues avaient une charmante figure. Malheureusement elles prennent à tâche elles-mêmes d'en détruire la fraîcheur et d'en dénaturer la grâce en se tatouant les lèvres en bleu, et en se teignant de la même couleur le contour des yeux. Les enfants mêmes n'échappent point à cette barbare coutume. Leurs mères ont grand soin de les colorier à leur image, et plus elles y mettent de coquetterie maternelle, plus les innocentes créatures deviennent hideuses.

Après nous avoir montré les différents quartiers de la ville, les bazars qui ne méritent pas d'être vus, et la source qu'on appelle encore la *source de Marie*, et qui est sans cesse entourée d'une quantité de jeunes filles, le religieux nous conduisit le soir sur la cime d'une montagne d'où nous voyions se déployer à nos yeux un immense panorama, et quel panorama! quels souvenirs! La plaine d'Esdrelon, le Thabor, les cimes du petit Hermon et du Gilboé, la vallée où, il n'y a pas un demi-siècle, l'armée turque fuyait encore de-

de Damas, des côtes de la mer depuis Beirout à Saint-Jean d'Acre, le Turcoman, le Bédouin, quoique vivant sur la même terre, ont, dit M. Burckhardt, une physionomie nationale distincte, et il suffit d'avoir eu quelques rapports avec elles pour être en état de distinguer l'origine d'un Syrien tout aussi sûrement qu'on distingue à première vue un Anglais d'un Italien ou d'un Français du Midi. (*Travels in Syria*, p. 341.)

Digitized by Google

vant nos drapeaux [1], et le village d'Endor d'où sortit la pythonisse appelée par Saül [2], et Naïm, où le Seigneur ressuscita le fils unique de la veuve [3]; plus loin, au delà de ces collines, de ces montagnes, d'autres lieux encore consacrés par d'autres miracles, Emmaüs, Capharnaum [4], Cana, le lac de Tibériade, et à nos pieds la petite ville de Nazareth où se fit le premier des miracles. Pendant que nous étions là, absorbés dans les réflexions qu'un tel aspect devait éveiller en nous, en regardant les rayons du soleil qui, peu à peu, s'effaçaient à l'horizon, je pensais qu'en ce moment une même croyance réunissait tous les cœurs chrétiens dans une même prière, qu'au nord, au sud du monde, dans les capitales des empires, dans les

[1] Les deux souverains de France les plus célèbres en Orient, saint Louis et Napoléon, ont passé à Nazareth. Saint Louis y fit un pèlerinage en 1250 et monta au Thabor. Napoléon, après la victoire qu'il venait de remporter sur les Turcs, entra au couvent latin. M. d'Estourmel raconte que le brillant général retrouva là, parmi les religieux, un homme qu'il avait connu dans son enfance, qu'il se jeta à son col, et qu'en le quittant il voulut lui laisser une poignée d'or, mais le moine lui répondit : « La terre sainte me suffit. »

[2] « Dixitque Saul servis suis : « Quærite mihi mulierem habentem pythonem et vadam ad eam, et sciscitabor per illam. » Et dixerunt servi ejus ad eum : « Est mulier pythonem habens in Endor. » (Les Rois, liv. I, chap. XXVIII, v. 7.)

[3] « Quum autem appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferabatur filius unicus matris suæ et hæc vidua erat, et turba civitatis multa cum illa.

« Quam quum vidisset Dominus, misericordia motus super eam, dixit illi : « Noli flere. » (Saint Luc, chap. VII, v. 12.)

[4] La ville de l'humble centurion de qui le Christ a dit : « Nec in Israel tantam fidem inveni. » (Saint Luc, chap. VII.)

Digitized by Google

villages solitaires, la cloche des églises tintait l'*Angelus;* des millions d'êtres se découvraient la tête ou s'agenouillaient avec un sentiment pieux; les mères enseignaient à leurs enfants à répéter les paroles sorties d'une grotte de Nazareth et répandues dans l'univers entier. Et dans l'émotion que j'éprouvais à cette pensée, les yeux fixés sur la chapelle de la Vierge, je ne pouvais que joindre les mains et répéter aussi l'*Ave Maria*.

En six heures nous sommes arrivés de Nazareth à Caïffa, en passant par une chaîne de collines, de montagnes, dont les gorges resserrées forment parfois d'étroits défilés. On nous avait dit que ces passages étaient souvent infestés de voleurs, et, en effet, ces sentiers tortueux, déserts, barrés en certains endroits par des saillies de roc, voilés par de larges oliviers, sont de nature à protéger parfaitement une embuscade. Quand les voyageurs sont entrés dans ces gorges rétrécies, il faut qu'ils y cheminent l'un derrière l'autre; impossible alors de se ranger en bataille, et impossible d'appeler à son secours les habitants du pays, par la bonne raison qu'à partir d'un petit village situé près de Nazareth, on ne trouve plus de maisons jusqu'à Caïffa. Aussi notre kavas, qui tenait à nous donner une preuve de sa prudence et de son courage, marchait en tête de la colonne, la carabine à la main, portant à droite et à gauche un regard scrutateur. Nos moukres venaient ensuite l'œil également inquiet, se retournant de temps à autre de notre côté pour voir si nous les suivions, et nous les suivions très-fidèlement, mais avec un de ces rêves aventureux de jeunesse, tout autre que celui dont ils

Digitized by Google

nous croyaient préoccupés. Depuis dix jours que nous avions quitté Beirout, et qu'à chaque station on nous avait raconté les scènes les plus dramatiques, nous n'avions pas encore aperçu le plus petit brin de brigands, et nous commencions à désirer une apparition de Bédouins, ne fût-ce que pour constater *ex ipso visu* leur existence. Après les avoir sérieusement redoutés, il nous semblait que les voleurs montraient à notre égard une sorte de dédain injurieux, qu'ils nous traitaient comme des enfants qu'un brave scélérat se fait scrupule d'attaquer. D'ailleurs, je ne sais trop jusqu'à quel point il est permis de dire qu'on a traversé la Sierra Morena, le royaume de Naples, les plaines de Syrie, si l'on ne peut raconter qu'au pied de tel roc, au bord de tel ravin, on a vu tout à coup apparaître une bande d'hommes formidables, armés de longues espingoles, la ceinture chargée de poignards et le visage caché sous de sinistres sombreros ou sous les larges plis d'un burnous à raies rouges. Une rencontre de brigands dans les bois, les coups de pistolets, le cliquetis des épées, les cris de terreur, l'effet pittoresque des chevaux qui se cabrent, des bandits qui se précipitent sur les voyageurs, et des voyageurs qui se défendent vaillamment, forment toujours un très-agréable épisode dans le livre d'un touriste, d'autant plus qu'après avoir éprouvé les plus vives agitations au récit de cette scène terrible, le lecteur, en tournant le feuillet, a la douce satisfaction d'apprendre que les pistolets des voleurs ont raté, que leurs poignards rouillés n'ont pu sortir du fourreau, qu'un muletier seulement ou un moukre est tombé par terre en faisant le mort, et que tout bien compté, per-

Digitized by Google

sonne n'a été tué ni blessé. Cet épisode, il faut que je l'avoue, nous a manqué. Au moment où nous préparions déjà, dans un profond défilé, une belle phrase pour raconter nos dangers, nous vîmes notre kavas qui replaçait sa carabine sur son épaule et tirait tranquillement de sa poche un morceau d'amadou pour allumer sa pipe. Nous arrivions à la dernière crête des collines périlleuses, et nous voyions devant nous Caïffa qui, sur les bords de sa roche azurée, au milieu de ses jardins d'orangers, semblait se rire de nos rêves dramatiques.

Caïffa n'est qu'une petite ville animée seulement par un commerce de cabotage. Son port est l'un des meilleurs qui existent sur la côte, et c'est là que relâchent les bâtiments de transport qui ne peuvent mouiller à Saint-Jean d'Acre. La France a dans cette ville un agent consulaire que nous avions rencontré en route quelques jours auparavant, qui nous attendait et qui avait annoncé notre visite aux religieux du mont Carmel.

Le Carmel n'est point, comme son nom pourrait le faire supposer, un mont, mais une chaîne de montagnes qui dans leur développement ont à peu près la forme d'une harpe. Il est situé au bord de la Méditerrannée, entre l'ancienne Galilée et l'ancienne Samarie. Au nord il est borné par le golfe de Saint-Jean d'Acre et les ruines de la vieille ville de Caïffa, près desquelles est construite la ville actuelle qui porte le même nom; à l'est par la vaste plaine déserte d'Esdrelon et les coteaux de Nazareth; à l'ouest par la mer; au sud par la vallée de Césarée. Une de ses pointes s'avance vers la mer et forme un des promon-

Digitized by Google

toires les plus élevés de la côte de Syrie. Vers le sud, ses pentes plus inclinées sont couvertes d'une terre épaisse, fertile, où l'on cultive du blé, de la vigne, des arbres à fruits et des pastèques d'une saveur exquise. Les hauteurs incultes sont parsemées de chênes, d'oliviers et servent de pâturages aux bestiaux. On y trouve une quantité de lièvres, de lapins, de perdrix et de gazelles.

Avec un sol pareil, le Carmel, qui n'a pas moins de vingt-deux lieues de circonférence, serait, sous une autre administration, occupé par une population nombreuse. Mais, à chaque pas que l'on fait dans ce pays, il faut constater la déplorable influence du gouvernement turc. Cette magnifique plaine d'Esdrelon, si heureusement abritée et éclairée par un si beau soleil, est à peu près déserte. Il n'y a pas la cinq centième partie de sa surface qui soit cultivée; les herbes hautes et épaisses qui les couvrent et naissent d'elles-mêmes restent sans emploi, sans qu'il y ait des troupeaux pour les consommer; elles ne servent qu'à fertiliser de nouveau la terre qui les produit inutilement. Cet état de choses est le résultat des désordres qui, depuis un si grand nombre d'années, ne cessent de désoler ces contrées. Comme l'a très-bien dit M. le duc de Raguse, « là où l'homme trouverait une large récompense d'un médiocre travail, il s'éloigne, car là aussi est le danger [1]. »

Il en est à peu près de même du Carmel. Les riantes collines qui bordent cette chaîne de montagnes, les frais vallons qui l'entrecoupent sont en grande partie

[1] *Voyage*, t. III.

Digitized by Google

incultes et abandonnés. On n'y trouve que quelques pauvres tribus d'Arabes, quelques misérables villages, qui ne méritent pas d'être visités. Le christianisme seul y a fondé un établissement considérable, et c'est vers le couvent que se dirigent tous les voyageurs.

La position de ce couvent au-dessus d'une des plus hautes cimes de la montagne est superbe. Elle m'a rappelé celle de Notre-Dame de la Garde, l'espoir des matelots, le religieux phare de Marseille. On y arrive par un chemin très-escarpé et très-dur, mais enfin c'est un chemin. Les religieux l'ont fait eux-mêmes à leurs frais, et le pacha Abdallah, dans sa stupide barbarie de pacha, exigeait que, pour le mérite qu'ils avaient eu d'entreprendre une œuvre si utile, ils payassent un impôt. « Dans ce pays, dit M. Michaud, les chrétiens n'obtiennent qu'à force d'argent la faculté de remuer le sol ou d'aligner des pierres [1]. » Et les bons religieux avaient remué et aligné beaucoup de pierres. Ils représentèrent très-humblement au pacha que ce chemin lui servirait à lui-même pour se rendre à son kiosque de la montagne. Le digne gouverneur n'entendait point de telles raisons, et voulait son tribut. Il fallut que le consul de France intervînt dans la question, et ce fut lui qui, par ses arguments et ses prières, obtint pour les carmes l'autorisation gratuite d'employer au service du pays leur intelligence, leur labeur et leur argent.

Toute cette belle montagne est consacrée par la Bible et par le nom d'Élie. C'est le lieu où Élie brava

[1] *Correspondance d'Orient*, tom. IV, p. 129.

Digitized by Google

la colère d'Achab, où il triompha des prêtres de Baal, et partout une piété naïve, mais sincère, veut retrouver un souvenir de sa vie, une trace de ses miracles. Ici on montre un champ rempli de pierres dont l'intérieur ressemble à des pastèques, et l'on raconte qu'un jour le prophète, ayant soif et passant par ce champ, qui était alors rempli de melons rafraîchissants, en demanda à un paysan, qui lui répondit que c'étaient des pierres. « Oui, répondit Élie, pour le punir de son avarice, ce sont des pierres, et jamais il n'y aura là que des pierres. » Sa sentence fut exécutée : tous les melons se pétrifièrent. Là, on nous signale les ruines d'un oratoire que l'on prétend avoir été construit par lui; ailleurs le tertre où l'on prétend qu'il fit égorger les huit cent cinquante faux prophètes [1]; et des grottes où il a demeuré, et le coteau d'où après avoir regardé sept fois l'horizon, il voyait se lever sur les flots la petite nuée qui devait répandre sur le sol de Syrie la pluie bienfaisante longtemps désirée.

On dit aussi que la Vierge a plusieurs fois passé par le Carmel; les Turcs, et les Arabes vénèrent la mémoire du prophète et l'image de la mère de Dieu. Le chevalier d'Arvieux dit que de son temps, lorsque des marins de ces nations naviguaient en vue du Carmel, ils le saluaient en prononçant cette prière : « O Notre-Dame Marie, O Élie vivant, souffrez que nous passions devant votre maison. » La mère de l'émir Mahmed, qui était alors le chef de la montagne, venait dans la chapelle des carmes s'agenouiller devant un tableau

[1] Les Arabes l'appellent Mocatan, c'est-à-dire *massacre*.

Digitized by Google

représentant la Vierge, se frappait la poitrine, pleurait et récitait : « Oh ! que vous êtes belle, Notre-Dame Marie ! Que vous êtes aimable, mère du Messie ! Qu'ils étaient heureux ceux qui vous ont vue quand vous étiez au monde, et que je suis misérable ! pauvre pécheresse. N'aurez-vous pas pitié de moi ! Ne me direz vous rien, mère de Jésus ! Répondez-moi puisque vous me regardez avec tant de douceur [1]. »

Pendant longtemps les religieux n'ont eu pour demeure que ces grottes pareilles à celles où selon la tradition Élie aurait séjourné, grottes humides, étroites, malsaines, retraite austère de cénobites comme celles que les solitaires se choisissaient dans les premiers temps de l'Église. Une de ces grottes sert de chapelle ; une autre, avec des bancs et des tables taillés dans le roc, était le réfectoire. De là on montait sur une terrasse où les pèlerins qui voulaient boire du vin et manger de la viande allaient faire leur repas, car les religieux ne pouvaient user d'un tel luxe et ne permettaient pas qu'on en usât devant eux. Avec un régime si sévère, l'action malfaisante de leurs cellules, la crudité des eaux, l'obligation de se relever plusieurs fois la nuit pour prier, les pieux ermites épuisaient promptement leur santé [2]. Au XVIIe siècle ils construisirent enfin une infirmerie ; plus tard, à l'aide des dons qui leur furent faits, ils élevèrent un couvent qui à l'époque de l'expédition française, après la levée du siége de Saint-Jean d'Acre, devint le refuge d'un grand nombre de blessés. Beaucoup de nos pauvres

[1] D'Arvieux, *Mémoires*, t. II, p. 315.
[2] *Idem. ibid.* t. II, p. 303.

Digitized by Google

soldats sont morts là, morts avec la consolation de voir du moins à leurs derniers moments un regard compatissant s'abaisser sur eux et d'entendre une affectueuse parole.

Quand l'insurrection de la Grèce éclata, le pacha, sous le vain prétexte que les Grecs révoltés pourraient s'emparer de ce couvent et s'y fortifier, le fit démolir. C'était un acte de cruauté dont la France a cependant obtenu justice. La Porte a, sur les instances de notre ambassadeur, payé une indemnité aux religieux si brutalement dépossédés de leur demeure, et ils se sont mis à la reconstruire. L'un d'eux, prenant le bourdon et le bâton de pèlerin, est venu en Europe solliciter la générosité des fidèles; un autre remplissait au Carmel les fonctions d'ingénieur et d'architecte. Les religieux, pour prévenir autant que possible les dangers auxquels ils étaient sans cesse exposés sur cette terre de malheur et d'iniquité, ont voulu faire un ferme et solide édifice. Leur couvent est sans comparaison, aujourd'hui, non-seulement le plus beau qui existe dans la contrée, il est de plus disposé pour la défense. « On pourrait, dit M. le duc de Raguse qui s'entend à juger ces questions, on pourrait y soutenir un siége, et, pour peu que l'on voulût résister, il serait imprenable pour des gens qui l'attaqueraient sans canon de gros calibre. Les portes sont revêtues en fer, défendues par un flanquement et des feux de protection; des créneaux et des meurtrières sont ouverts dans toutes les directions, et la terrasse est défilée des hauteurs qui la dominent[1]. »

[1] *Voyage*, t. III.

Digitized by Google

Le cloître, l'église, et les jardins que les carmes ont établis de leurs propres mains, sur le roc aride, avec un art ingénieux, occupent un vaste espace. Mais les pauvres pères ont encore près d'eux un bâtiment qui leur cause une pénible sollicitude. C'est une espèce de kiosque qui a appartenu à Abdallah et dont les moines grecs sollicitent la possession pour y établir aussi un couvent. La Russie, selon ses habitudes, les soutient vivement dans cette prétention. La France défend les justes droits des carmes. Il est à souhaiter qu'elle les défende avec énergie. Ce sont les catholiques qui les premiers se sont établis sur cette terre vénérée, qui l'ont honorée par leur piété et vivifiée par leur travail. L'établissement d'une secte dissidente en face d'eux, sur l'emplacement qu'ils occupent depuis des siècles, serait une injustice flagrante, et une injustice qui ne manquerait pas d'amener entre les deux communautés, par l'esprit ambitieux et envahissant des Grecs, un état de gêne et de rivalité déplorable.

Les religieux, prévenus de notre visite, avaient arboré sur leur maison le drapeau français, et nous avaient fait préparer un dîner qui nous parut splendide; des poulets, des œufs, des légumes, et un petit vin blanc légèrement acidulé. Il faut avoir voyagé en Syrie et logé dans les khans pour savoir ce que vaut, dans ce pays, un tel luxe gastronomique. Les bons pères nous donnaient généreusement tout ce qu'ils tenaient en réserve pour les voyageurs, et nous regardaient avec joie user de leurs dons, tandis qu'eux-mêmes ne buvaient que de l'eau et ne mangeaient que des légumes secs. L'un d'eux, chargé spéciale-

Digitized by Google

ment de recevoir les étrangers, voulut bien nous montrer en détail le couvent, et comme nous admirions l'étendue et l'heureuse distribution de cet édifice : « C'est au dévouement d'un de nos frères, nous dit-il, que nous les devons, le frère Jean-Baptiste. Après la dévastation de notre ancienne demeure, il fit vœu de la reconstruire : l'indemnité qui nous avait été accordée était insuffisante ; il en obtint une plus considérable par ses pieuses requêtes. Pendant de longues années il a parcouru les principaux États de l'Europe. Il entrait humblement dans les maisons chrétiennes et disait : Donnez pour le couvent de Notre-Dame du Mont-Carmel ; et les cœurs s'attendrissaient à la vue de cette vénérable figure macérée par les fatigues, et les mains s'ouvraient, et tout ce qui lui était confié, il l'envoyait à notre établissement, car pour lui-même il n'avait nul besoin et vivait si modestement qu'il ne dépensait rien. A son retour, après l'œuvre qu'il avait accomplie, et les témoignages de distinction qu'il avait reçus, il aurait pu être nommé notre supérieur, mais il rentra humblement dans la communauté et refusa toute dignité, heureux seulement d'avoir satisfait à ses désirs, et bénissant le ciel de l'avoir aidé dans son entreprise. »

Nous visitâmes successivement, avec le religieux qui tenait lui-même un si humble langage, les cellules des pères, les appartements réservés aux voyageurs, l'église qui est large et décorée avec un goût parfait. Une des chapelles s'élève sur la grotte où Élie se réfugia, dit-on, pour échapper aux poursuites de Jézabel. Une autre est consacrée à saint Louis, ornée d'un tableau envoyé par le comité de Syrie, et représen-

Digitized by Google

tant la mort de cet excellent roi. C'était un souvenir de la France que nous aimions à retrouver sur cette terre lointaine. Un autre souvenir nous attendait à la porte de l'église. C'est un tombeau en marbre blanc, élevé à la mémoire de M. le comte de Juigné, noble jeune homme qui, dans le cours d'un pieux pèlerinage, est venu terminer là une carrière chère à ses parents et qu'il promettait de rendre utile à son pays. Il est triste de mourir loin des siens, loin du dernier regard dont on voudrait recevoir le consolant rayon à cette heure suprême, d'être enseveli sur le sol étranger, où la main d'un frère, d'un ami, ne viendra point jeter un dernier tribut d'affection. J'ai souvent fait cette amère réflexion dans les régions boréales. L'idée d'être enseveli au bord d'une grève déserte, dans les champs de laves de l'Islande, ou sous les glaces du Spitzberg m'effrayait plus que l'idée de la mort même. Mais ici, une sépulture n'a point ce sombre aspect. Ici, l'on est sur une terre amie, sous les yeux d'une communauté de frères, visité par des pèlerins parmi lesquels il se trouvera peut-être un compatriote, qui, s'arrêtant près de cette tombe, lui donnera une affectueuse pensée, et, en voyant le sépulcre du comte de Juigné, dans cette belle et solennelle solitude, je répétais ces vers de mon cher poëte suédois :

« O hvilken ville icke hvila der
I stilla kamrar, longt fron verldans æflan
Och sofva bort en tid af evigt gyckel
Som spænnt sin lina mellan taken po
De dœdas grafvar, dansande derœfver? [1] »

[1] « Oh! qui ne voudrait dormir dans ces retraites paisibles,

Digitized by Google

S'il est consolant de mourir en ce lieu, il serait doux d'y vivre. Quelle retraite imposante! Quel aspect grandiose! Ici, la montagne muette, majestueuse, austère, où l'on n'entend plus rien des rumeurs du monde, où, dans une des haltes de la vie, on se recueille sous la voûte du ciel, comme un voyageur sous sa tente; et, au pied de cette montagne, la mer profonde, la mer immense, espace trompeur, route dangereuse où l'on voit s'élancer toutes les ambitions de l'homme, où le vent et les vagues renversent en un instant les projets les plus habiles et les espérances les plus séduisantes. Nulle retraite ne m'avait encore frappé comme celle-ci. Lorsque le religieux qui nous avait conduits d'étage en étage, dans les galeries du couvent, nous amena au bord d'une terrasse élevée et nous invita à contempler l'horizon qui s'étendait autour de nous, je lui demandai s'il n'était pas heureux d'avoir chaque jour devant lui un tel spectale. Il nous montra du doigt le côté de l'Europe, puis le ciel, et ce geste silencieux et grave exprimait éloquemment sa pensée. C'était le monde auquel il avait dit adieu, c'était le ciel qui fixait ses vœux; et, en le voyant debout avec un humble vêtement de laine, au milieu de cette grande solitude, détaché des songes terrestres et éclairé par les rayons de la foi, je me rappelais ces vers d'un autre poëte du Nord :

« O laten mig fœlia de facklor i tændt!
Jag har ingen lust med den verld som jag kænt;
Jag andas ei fritt pa dess qualmiga strand;

loin des rumeurs du monde, et échapper à ce cercle d'agitations, à ces joies oublieuses qui dansent sur les tombeaux.»

Digitized by Google

Mig drifver en længtan,
En aningsfull trænglan.
Jag will öfver hafvet till okænda land[1]. »

Nous quittâmes à regret ces religieux qui nous avaient accueillis avec tant d'empressement, et qui, à notre départ, ne voulaient pas même accepter de nous la moindre offrande. Il est des lieux dont on ne peut s'éloigner sans emporter le désir et l'espérance de les revoir un jour, et je voudrais revoir ce beau couvent du Carmel. C'est la retraite où il serait bon d'aller déposer le fardeau des fausses agitations de la vie; c'est le sanctuaire d'où l'âme doit, comme le prophète Élie, s'élancer vers la voûte céleste sur un char de feu.

La route de terre du Carmel à Jaffa ne nous offrant qu'un médiocre intérêt, nous résolûmes de renvoyer nos chevaux à Beirout et de faire le trajet par mer. Un de ces caboteurs qui passent leur vie à s'en aller d'un point de la côte à l'autre, nous loua pour trois cents piastres une barque pontée que nous ne vîmes que de loin et que nous pouvions croire aussi belle, aussi commode qu'il le disait dans son langage pompeux, entremêlé de mots italiens, français, arabes; car il ne lui fallait pas moins de trois dialectes pour nous faire comprendre les immenses avantages que nous trouverions à partir avec lui. Nous nous embarquâmes le soir très-péniblement dans une méchante

[1] Oh! laissez-moi suivre les flambeaux que vous allumez. Je n'ai aucune joie dans ce monde que je connais. Je ne respire pas librement sur ses plages agitées. Mon cœur est saisi d'un désir, d'un désir infini. Je voudrais m'élancer au delà de l'Océan vers la région inconnue. »

Digitized by Google

chaloupe qui devait nous conduire du quai de Caïffa à la rade où stationnait l'espèce de sabot (pour nous servir d'une expression de matelot) que nous avions frété et que le capitaine appelait magnifiquement son navire! Je n'essayerai pas de décrire ce bâtiment. Le dictionnaire de marine de l'amiral Willaumez ne me fournit point de termes pour en donner une juste idée. D'après notre marché, nous devions l'avoir tout entier à notre disposition; mais le capitaine avait assez présumé de notre mansuétude de caractère pour y faire entrer toute une cargaison de tonneaux, de sacs, de corbeilles; et, lorsque nous y eûmes placé nos bagages, il était tellement encombré que nous ne parvînmes à nous y installer qu'à la condition de nous tenir assis l'un près de l'autre, les genoux collés au menton. De plus, celui qui devait en guider la marche, nous parut, de prime abord, parfaitement ignorant de son métier. Il était de cette école dont parle M. de Chateaubriand, école de marins très-répandue en Orient, qui ne savent à quoi sert une boussole; qui, à la moindre apparence d'une tempête, abandonnent le gouvernail, carguent les voiles et laissent aller leur barque à la grâce de Dieu. Heureusement que nous avions avec nous trois excellents officiers de marine qui au besoin auraient dirigé l'équipage. Mais il ne fut pas nécessaire de recourir à leur expérience. Le vent nous était favorable; la grande voile fut hissée sur son mât; la barque, malgré sa pesanteur, filait sept à huit nœuds, et le lendemain matin nous abordions dans la rade de Jaffa, à la grande joie de notre pilote, reis ou capitaine, qui ne croyait pas si bien réussir et qui, nous voyant arrivés si vite, se crut en con-

Digitized by Google

science obligé de nous demander une gratification supplémentaire de cinquante piastres pour le récompenser d'avoir eu une pareille brise.

Jaffa est située sur un promontoire de forme conique, élevé à cent cinquante pieds environ au-dessus de la mer et baigné par les flots de trois côtés. Un rempart comme les Turcs en bâtissent, c'est-à-dire une muraille de quelques pieds d'épaisseur, mal construite et recouverte de plâtre aux endroits où elle se crevasse, entoure cette ancienne cité du côté de la terre et descend jusqu'au rivage. Le port, fermé par une jetée, pourrait recevoir, si on le déblayait, une vingtaine de navires de trois cents tonneaux. Mais il est à peu près entièrement comblé, et les bâtiments mouillent à une lieue du quai, dans une rade où ils ne sont pas en sûreté, car le fond de cette rade est un banc de roche et de corail, qui s'étend jusqu'en face de Gaza[1]. La ville avec ses maisons en pierre, disposées en amphithéâtre, ses dômes de mosquées, ses minarets, ses hautes tiges de palmiers, présente, à une certaine distance, un point de vue très-pittoresque. Rien de plus beau encore à voir près de ses remparts que ses jardins enfermés dans des haies de nopals fleuris, ces figuiers qui étendent au loin leur ombre, ces orangers couverts de fruits énormes. Deux sources d'eau vive qui sont, on peut le dire, la principale richesse de Jaffa, vivifient ce sol fécond. Là où l'on ne peut conduire l'eau de ces sources, on y supplée par des citernes où plongent des roues à chapelets qu'un cheval met en mouvement et dont les vases de grès se

[1] Volney. De la Palestine, *Voyage en Syrie*, t. III.

Digitized by Google

déversent dans un réservoir. Nous avons passé une matinée au bord d'un de ces réservoirs, sous un berceau de vigne, au milieu d'une forêt de limoniers, de bananiers et de cédrats. C'était une vraie féerie. Mais quand on entre dans la ville, on ne voit plus que des rues inégales, coupées par de mauvais gradins, des maisons ternes et sombres, des passages voûtés pareils à des souterrains, quelques bazars qui, par leur exhibition, annoncent la pauvreté du commerce et le néant de l'industrie. Jaffa renferme environ cinq mille âmes dont mille chrétiens divisés en communautés catholique, grecque, arménienne, dont chacune a son couvent et son église. Le passage des pèlerins qui vont à Jérusalem, ou qui se dirigent par Gaza vers l'Égypte, est une des plus importantes ressources de cette population. Les pèlerins emploient des chevaux, achètent des provisions, et font vivre ainsi une quantité de gens du peuple et de marchands. Dans une ville où il n'y a point de grandes fortunes, où ceux mêmes que l'on pourrait appeler riches affectent de paraître pauvres, où les autres vivent au jour le jour du fruit de leur travail, c'est à qui gagnera une pièce de monnaie; et quoique les denrées du sol soient ici à très-bas prix[1], les nombreux voyageurs qui passent par Jaffa ne laissent pas que d'y dépenser des sommes assez considérables.

Nous nous rendîmes au couvent latin, vaste et bizarre édifice, composé d'un tel amas de galeries, de terrasses superposées l'une sur l'autre, qu'on a grand'

[1] Pour une piastre (quatre sols) on a une douzaine d'oranges grosses comme des melons, pour un franc une paire de poulets, pour un franc cinquante centimes une centaine d'œufs.

Digitized by Google

peine à s'y reconnaître; la cour était pleine de chevaux et de mulets, le second et le troisième étage remplis de pèlerins : on eût dit une grande hôtellerie dans un jour de foire. Les religieux nous conduisirent au quatrième, en s'excusant humblement de nous loger si mal; mais il y avait là un certain espace qui devait les dispenser de toute excuse, une belle terrasse d'où nous dominions la ville, les champs, la mer, et pour jouir d'un tel spectacle, nous aurions gaiement monté deux étages plus haut. A peine avions-nous pris possession de notre appartement, que nous fûmes surpris par trois agréables visites : c'étaient M. Barrère, gérant du consulat de Jérusalem; M. Scheffer, chancelier du même consulat, et M. Damiani, vice-consul de Ramleh, qui, se trouvant réunis à Jaffa et ayant appris notre arrivée, venaient eux-mêmes, avec une touchante bonté, nous offrir leurs navires. Nous avons dû d'heureux moments à cette rencontre inattendue, et surtout à M. Barrère, un de ces jeunes hommes à la pensée chaleureuse, qui vous livrent si franchement leur cœur qu'on ne peut leur refuser le sien; ce fut lui qui eut la complaisance de nous conduire dans un des plus charmants jardins de Jaffa et de nous faire parcourir la ville.

L'état actuel de cette ville n'a certes rien d'attrayant; quoiqu'elle ne soit pas ruinée comme Tyr, ni dévastée comme Saint-Jean d'Acre, elle est cependant fort triste; mais elle est riche en souvenirs et en traditions historiques, traditions qui, si l'on en croyait certains chroniqueurs, seraient d'une vénérable et rare antiquité, car elles remontent tout simplement au delà du déluge.

Digitized by Google

On dit que Jaffa, qui jadis s'appelait Joppé, fut bâtie par le fils de Noé, que l'arche fut construite dans ses chantiers, et que le patriarche aimé de Dieu s'embarqua sur cette plage, avec ses différents couples d'animaux. Pour être, autant que possible, historien véridique en pareille matière, je dois reconnaître que Cadix revendique l'honneur d'avoir été le dernier refuge du vertueux Noé, et le point de départ de son arche de salut. La question est grave et difficile à résoudre. Les Allemands, qui, par leurs profonds calculs, sont parvenus à indiquer au juste le jour de naissance de notre premier père Adam[1], me paraissent dignes d'entrer comme juges dans un tel débat. Je compte sur quelque gros in-octavo germanique, pour savoir qui, de Jaffa et de Cadix, a tort ou raison; mais, à supposer que Jaffa porte, sur ce point, ses prétentions un peu trop loin, il lui resterait encore, pour maintenir l'honneur de son nom, quelques faits assez recommandables. On dit que ce fut dans cette ville que Jonas s'embarqua pour ce triste voyage où il fuyait la face de Dieu[2] et où il devait être, pendant trois jours, enfermé dans le corps d'une baleine. Ce qui est plus sûr, c'est que ce fut dans le port de cette ville qu'on débarqua les cèdres du Liban envoyés par Hiram, roi de Tyr, pour édifier le temple de Salomon[3];

[1] Selon Petav, Adam est né trois mille neuf cent quatre-vingt-quatre ans avant J.-C., un vendredi, 28 octobre.

[2] « Et surrexit Jonas ut fugeret in Tharsis a facie Domini, et descendit in Joppen, et invenit navem euntem in Tharsis, et dedit naulum ejus, et descendit in eam ut iret cum eis in Tharsis a facie Domini. » (Prophétie de Jonas, chap. I, v. 3.)

[3] Les Rois, liv. III, chap. v.

Digitized by Google

ce qui est constaté par les livres saints, ce sont les miracles que saint Pierre opéra à Jaffa; ce fut là qu'il ressuscita la pieuse et charitable veuve Tabitha[1], là qu'il reçut, dans la maison de Simon le corroyeur, le centurion Cornélius, lui enseigna sa foi et lui fit donner le baptême[2].

Après la destruction de Jérusalem par les Romains, un grand nombre de Juifs se retirèrent à Jaffa et essayèrent de s'y défendre; mais ils furent poursuivis, vaincus, et douze mille d'entre eux périrent dans cette lutte désespérée.

Au temps des croisades, Jaffa devint un des théâtres de la bouillante valeur des croisés. Richard Cœur de Lion en chassa les Sarrazins; reconquise en 1193 par ces farouches ennemis du christianisme, la ville fut saccagée et une quantité de ses habitants furent égorgés. Saint Louis s'empara de nouveau de cette malheureuse cité, releva ses remparts et y fit construire d'autres fortifications; mais bientôt elle retomba encore au pouvoir des musulmans, qui la rasèrent comme Tyr et Sidon; au XVIIIe siècle, elle eut, dans l'espace de six années, deux siéges cruels à soutenir, le premier en 1771, commandé par Ali Bey; le second en 1776, par Abdallah; et le 6 mars 1799, elle fut prise par les Français. Il n'y a plus que les Anglais qui, en narrant l'expédition d'Égypte, racontent encore, avec leur bonne foi carthaginoise, l'absurde histoire de l'empoisonnement des pestiférés. Nakoula-

[1] Actes des Apôtres, chap. IX, v. 36.

[2] « Et jussit eos baptizare in nomine Domini Jesu Christi. Tunc rogaverunt eum ut maneret apud eos aliquot diebus. » (Actes des Apôtres, chap. X.)

Digitized by Google

el-Turk n'en dit mot, et M. Thiers a, dans son *Histoire de la Révolution*, établi le néant de cette accusation [1]; cependant pas un voyageur anglais ne passe à Jaffa, sans demander où est l'hospice de sinistre mémoire, et sans écrire dans son *day book* une note, pour apprendre à ses chers lecteurs qu'il a vu lui-même le lieu où l'atroce Napoléon fit empoisonner ses soldats atteints de la peste. C'est le pendant de cette autre barbare histoire de Moscou, où, au dire de la Grande-Bretagne, nos soldats ont eux-mêmes mis le feu, quoique Rostopchin ait depuis longtemps déclaré qu'il avait lui-même ordonné cet incendie.

Grâce au cordial accueil de M. Barrère et à la complaisance de M. Damiani, grâce aussi à l'instructif entretien de M. Scheffer, orientaliste distingué, nous avions passé, à Jaffa, deux agréables journées; nous devions d'ailleurs y revenir, et nous hâtâmes nos préparatifs de départ. Le gouverneur, à qui l'on avait demandé pour nous l'escorte obligée dans ce pays si mal gouverné, nous envoya six hommes commandés par un mauvais garnement chargé de sabres et de

[1] « Arrivé à Jaffa, dit M. Thiers, Napoléon en fit sauter les fortifications. Il y avait là une ambulance pour nos pestiférés. Les emporter était impossible, en ne les emportant pas, on les laissait exposés à une mort inévitable, soit par la maladie, soit par la faim, soit par la cruauté de l'ennemi. Aussi Bonaparte dit-il au médecin Desgenettes qu'il y aurait bien plus d'humanité à leur administrer de l'opium qu'à leur laisser la vie; à quoi ce médecin fit cette réponse fort vantée : *Mon métier est de les guérir et non de les tuer*. On ne leur administra point d'opium, et ce fait servit à propager une calomnie indigne et aujourd'hui détruite. » (*Histoire de la Révolution française*, t. X, p. 410.)

Digitized by Google

pistolets à pommeau d'argent, qu'il avait extorqués de côté et d'autre. M. Barrère, dans son amicale sollicitude, eut la bonté en outre de nous donner son kavas, un vieux soldat, grave, froid, mais déterminé, qui, ayant fait le pèlerinage de la Mecque, portait le titre vénéré de hadji, ce qui ne l'avait pas empêché de charger sa conscience de deux ou trois petits meurtres. Mais dans cette aimable contrée, un coup de poignard qui jette un pauvre diable sur le pavé n'a rien de déshonorant; au contraire, c'est quelquefois une heureuse manière de montrer qu'on vaut quelque chose. Les pachas en usent grandement, les soldats tâchent d'imiter les pachas, et notre kavas consulaire s'est conduit, envers nous, avec une délicatesse exemplaire et une douceur d'enfant. Il n'usait de sa vigueur de tempérament que lorsque notre chemin se trouvait encombré par quelque caravane. Malheur alors à ceux qui ne se rangeaient pas assez respectueusement et assez vite sur notre passage! il leur administrait, avec un impassible sang-foid, des coups de nerf de bœuf à les terrasser; et quand nous l'engagions à être plus patient : « Je fais mon devoir, » répondait-il, et il poursuivait gravement sa marche, comme un homme qui vient en effet d'accomplir un devoir nécessaire.

Avec nos six archers officiels, avec M. Barrère qui voulait nous reconduire sur la route de Ramleh, M. Scheffer qui caracolait sur une magnifique jument arabe, notre kavas qui ouvrait la marche avec une grande canne de tambour-major pour écarter les passants, nous formions une de ces imposantes cavalcades que les habitants d'une ville regardent toujours

Digitized by Google

passer avec une curiosité craintive, car il n'y a là pour eux que des horions à recevoir, et gare encore à leur étalage de marchandises pour peu qu'il s'avance sur le chemin. Il n'y a pas un soldat du gouverneur qui ne se fasse un plaisir de renverser, en lançant son cheval au galop, la charette chargée de légumes d'un paysan, de fouler aux pieds une pyramide de melons. Le malheureux à qui cet accident arrive n'a pas de meilleur parti à prendre que de baisser la tête et de ramasser en silence ses denrées éparses, car s'il osait seulement murmurer, il courrait risque d'être assommé sur place. C'est ainsi que, sous le gouvernement turc, les satellites de l'autorité traitent le pauvre monde.

Nous sortîmes par une assez belle porte ouverte sur une large campagne dont les verts enclos formaient un étonnant contraste avec les sales rues que nous venions de quitter. Je ne me lassais pas de regarder ces masses d'arbres et d'arbustes couverts de fleurs, chargés de fruits, ces rameaux d'orangers qui embaumaient l'air de leurs parfums, ces grappes de dattes jaunes suspendues comme des colliers d'ambre à la cime des palmiers. Quel charme indicible la nature, la merveilleuse nature d'Orient conserve encore autour de ses villes ravagées par le glaive, appauvries par une administration funeste, et que de fois en contemplant ce tableau si triste d'un côté, si riant encore un peu plus loin, j'ai pensé à ces vers de Campbell :

« Although the wild flower on thy ruin'd wall
And roofless home, a sad remembrance bring

Digitized by Google

Of what thy gentle people did befall,
Yet thou wert once the loveliest land of all. »

Bientôt ces frais jardins disparaissent et nous entrons dans une plaine inculte, desséchée, la plaine de Saron, dont Isaïe promettait la jouissance à ceux qui seraient fidèles au culte de Dieu[1]. Mais Isaïe a dit aussi : « Saron est devenu comme un désert[2]. Et c'est en effet un désert où l'on ne voit plus aucun vestige de ses fleurs poétiques, où le sol sablonneux n'est parsemé que d'iris sauvages, où de loin en loin on aperçoit seulement quelques villages abandonnés, quelque masure en ruine.

Après trois heures de marche, nous arrivâmes en face de Ramleh, et nous nous arrêtâmes à un quart de lieue de cette ville pour visiter un ancien édifice assez remarquable. C'est une haute tour carrée solidement bâtie et soutenue à ses quatre angles par des piliers en pierre de taille. Au pied de cette tour s'étend une grande cour carrée environnée d'une construction dont les voûtes, les arceaux ressemblent à ceux que l'on voit dans les plus beaux khans. Cet édifice s'écroule de toutes parts. L'escalier seul de la tour est encore assez bien conservé pour qu'on puisse y monter, et observer d'assez près la structure du bâtiment. La tradition chrétienne rapporte qu'il fut con-

[1] « Germinans germinabit et exsultabit lactabunda et laudans ; gloria Libani data est ei ; decor Carmeli et Saron ; ipsi videbunt gloriam Domini et decorem Dei nostri. » (Prophéties d'Isaïe, chap. xxxv, v. 2.)

[2] « Luxit et elanguit terra ; confusus est Libanus et obsorduid, et factus est Saron sicut desertum. » (Prophéties d'Isaïe, chap. xxxiii, v. 9.)

Digitized by Google

sacré à la mémoire des quarante justes qui moururent victimes de leur foi à Sébaste en Arménie, et la plupart des voyageurs l'appellent par cette raison la tour des Quarante-Martyrs. D'autres écrivains disent que c'était une église bâtie par sainte Hélène; d'autres prétendent y retrouver les vestiges d'un couvent de templiers; enfin il en est qui ne veulent y voir qu'un minaret et une mosquée; et, autant que je puis en juger, il me paraît que cette dernière opinion est justifiée par le style général de cet édifice, par plusieurs de ses détails et par des récits auxquels une inscription arabe qu'on lit encore sur la tour donne un caractère assez authentique [1]. Mais ce n'est point mon jugement, fort peu scientifique, qui aidera à trancher cette question, et si l'on veut la résoudre, il faut se hâter, car les murailles qui environnent la tour sont déjà à moitié renversées, et la tour lézardée, ébranlée, tombera aussi bientôt. Les Turcs ne réparent rien; ne pouvant se relever de leur ruine morale, comment s'occuperaient-ils des ruines matérielles?

Ramleh est encore une de ces villes où éclate à chaque pas le déplorable effet de leur administration. Des ruines dans chaque rue, des amas de décombres sur chaque place, et, au milieu de ces décombres, de misérables huttes en terre où de pauvres familles font cuire leurs aliments avec des espèces de tourbes composées de fientes d'animaux et séchées au soleil; Ram-

[1] Cette inscription porte la date de 710 de l'hégire, répondant à l'année 1310 de notre calendrier, et l'historien arabe Meir-el-Din, qui écrivait vers la fin du XVIe siècle, dit que le calife Nasir Mouhammed-Iba-Kalawinn éleva là un minaret superbe, qui fut achevé en 718.

Digitized by Google

leh fut cependant autrefois une importante cité, la plus importante cité de la Palestine avec Jérusalem, dit Edrisi. Avant les croisades, elle était entourée d'une muraille, et avait douze portes, dont quatre touchaient à une mosquée et à un marché. En l'année 1099, le comte Robert de Flandre s'en approcha avec cinq cents cavaliers pour la reconnaître, trouva les portes ouvertes, l'enceinte abandonnée. Les croisés y entrèrent et y passèrent trois jours fort à leur aise, car les habitants de la ville, saisis d'une terreur panique à l'approche de l'armée chrétienne, n'avaient pas eu le temps d'emporter leurs provisions. Reprise et perdue, puis reprise une dernière fois par les musulmans, elle fut par eux tellement dévastée, qu'au XVIe siècle elle était encore dans un état d'anéantissement. Un voyageur qui la visita, à cette époque, dit qu'il n'y trouva pas plus de douze maisons habitées[1]. Et au XVIIe, elle ne ressemblait, dit le chevalier d'Arvieux, qu'à un grand village[2]. C'est toujours la même histoire d'envahissement et de désastres, cette déplorable histoire prédite par Isaïe. « Votre terre est déserte, vos villes sont consumées par le feu; les étrangers dévorent devant vous votre contrée[3]. »

Il y a un fait généralement établi par la tradition et rapporté par tous les voyageurs, c'est que Ramleh est l'ancienne Arimathie, où demeurait le pieux Joseph qui embauma le corps de Notre-Seigneur. Le docteur Éd. Robinson emploie quatre pages de texte et une vingtaine de citations philologiques, histori-

[1] Éd. Robinson, *Palæstina*, tom. III, p. 246.
[2] *Mémoires*, t. II, p. 24.
[3] Prophéties d'Isaïe, chap. I, p. 7.

Digitized by Google

ques, pour démontrer qu'il faut chercher ailleurs l'emplacement de la véritable Arimathie. Si l'on enlève à Ramleh cette dernière gloire évangélique, que lui reste-t-il? Son nom signifie sable, et le sol qui l'entoure est en effet couvert de sable, et ses murailles et ses maisons ressemblent à des monceaux de sable; la plupart de ces maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée très-grossièrement bâti. Nous visitâmes un édifice qui nous avait frappés par ses larges dimensions, c'était un khan tenu par des Juifs; une quantité de pèlerins et de petits marchands l'occupaient. Pour une demi-piastre par jour (deux sous et demi), chacun d'eux avait la jouissance d'un coin de corridor, d'un bout de terrasse où il faisait lui-même sa cuisine, où il étendait, pour la nuit, sa natte et sa couverture. Je ne me rappelle pas avoir vu une réunion de gens de tant d'espèces différentes et si déguenillés; il y en avait de toutes les contrées de l'Orient et de toutes les religions, Égyptiens et Syriens, Turcs et Grecs, Russes et Allemands; ceux-ci dévorant quelques noires olives, leur repas du soir; ceux-là agenouillés pour faire leur prière; d'autres étendus sur le carreau et maudissant le vacarme qui les empêchait de dormir, et au milieu de cette cohue, un homme vêtu un peu plus proprement que les autres, qui s'approcha de nous et nous adressa la parole en français; c'était un arabe d'Alger qui venait à Ramleh pour épouser la fille d'un de ses amis, et qui comptait s'en retourner avec elle en Algérie, et établir, disait-il, un cabaret de premier ordre. Nous lui demandâmes des nouvelles d'Abd-el-Kader; il nous répondit qu'il ne se souciait, en aucune façon, de ce vagabond général, et qu'il n'y avait pour lui

Digitized by Google

qu'un pacha, le gouverneur français. En prononçant ces mots d'un ton emphatique, il tendait la main; nous y laissâmes tomber quelques pièces de monnaie qu'il reçut de l'air d'un homme qui vient de gagner son salaire; probablement, ce n'était pas la première fois qu'il usait de son thème sur la France.

Nous aurions voulu voir l'hôpital des aliénés, dont parle d'Arvieux, mais il n'existe plus, et c'est dommage. Il y avait là, au XVIIe siècle, un docte médecin qui avait réduit à une admirable simplicité le traitement des aliénés; il avait reconnu, cet habile enfant d'Esculape, que la folie ne provenait que de deux uniques causes, du défaut de nourriture ou d'un vice d'imagination. Dans le premier cas, la cure était tout naturellement indiquée, il ne s'agissait que de donner au malade une nourriture saine et abondante; s'il la refusait, on la lui ingurgitait de force, on l'emboquait comme un canard. Dans le second cas, on employait, pour corriger l'égarement de l'imagination, un remède un peu dur, mais économique, la bastonnade. Dès qu'un homme suspecté de folie entrait à l'hôpital, le médecin lui adressait quelques questions; si les réponses trahissaient une confusion d'esprit, il commençait par lui faire appliquer cinquante coups de bâton sur la plante des pieds; le lendemain et les jours suivants, il recommençait le même examen, et, selon le résultat, augmentait ou tempérait la rigueur du régime, jusqu'à ce qu'enfin le malheureux captif succombât à une telle hygiène, ou recouvrât le plus parfait usage de la raison. Au reste, ce ne sont pas là les seules guérisons que la bastonnade opère, et il paraît que nos préventions, à l'égard de ce procédé turc,

Digitized by Google

sont décidément fort injustes. Jusqu'à présent, nous n'avons pas encore pu trouver un remède efficace aux horribles souffrances de la goutte; les Turcs en ont un des plus infaillibles : cinquante ou cent coups de bâton sur la plante des pieds, pas davantage, et la goutte, ainsi chassée de son gîte, ne reparaît plus.

Au milieu des pauvres cabanes et des ruines de Ramleh, le couvent latin, avec sa vaste enceinte et ses terrasses ombragées par de vertes treilles, ressemble à un palais; il est presque aussi vaste que celui de Jaffa et fermé par de solides murailles comme une forteresse; mais, par une longue série d'incidents désagréables, ce couvent a une fâcheuse réputation. Plusieurs écrivains dont je lis le récit y ont éprouvé d'ennuyeuses difficultés [1], et plusieurs personnes, en qui nous devions avoir pleine confiance, nous avaient prévenus que nous ne trouverions pas là le bienveillant accueil des autres couvents. M. Scheffer, après en avoir fait deux fois l'essai, n'y retournait plus. Nous y avons été en effet très-froidement reçus; on nous a enfermés, le soir, dans une étroite galerie, comme des gens suspects, et le lendemain, nous n'en sommes sortis qu'après une très-pénible discussion. J'ai loué sincèrement l'hospitalité des pères de terre sainte; je dois dire aussi les inconcevables difficultés que nous avons éprouvées dans la maison de Ramleh. Si ces lignes parviennent au digne supérieur de Jérusalem, elles serviront peut-être à faire modifier un état

[1] Je citerai entre autres l'abbé Mariti, G. Robinson, la *Correspondance d'Orient* de M. Michaud, et le livre récent de M. Warburton : *The cressent and the cross.*

Digitized by Google

de choses qui pourrait donner de mauvais arguments aux ennemis de notre religion.

Forcés de quitter ce couvent sans avoir pu y recevoir un morceau de pain, nous allâmes chez un boulanger qui, en quelques instants, délaya quelques livres de farine dans de l'eau, l'étendit sur une pierre, et nous fit griller sur la cendre deux douzaines de galettes, qui ressemblaient à du parchemin humide; mais le moyen de songer à une sensualité gastronomique, quand on voyage en Syrie et qu'on va à Jérusalem! Nous étions sur cette route à jamais mémorable, consacrée par tant de miracles, ennoblie par tant de grands noms, sillonnée par tant de légions chevaleresques et tant de héros. En huit à neuf heures de marche, nous devions arriver à la ville sainte.

Devant nous se déploie encore la vallée de Saron, aussi nue, aussi triste qu'elle nous était apparue en arrivant à Ramleh.

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Saron,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lis de vos vallons.

Ce qui était autrefois une image réelle, n'est plus aujourd'hui qu'une métaphore poétique. Il n'y a plus de roses et plus de guirlandes dans les plaines de Saron; les Turcs l'ont trop souvent traversée, et les Turcs sont comme le cheval d'Attila : l'herbe ne repousse plus là où ils ont passé. Bientôt nous entrons dans un défilé tortueux, resserré entre deux montagnes, dont quelques rares et chétifs arbustes voilent à peine, en quelques endroits, la tête chauve. Le chemin, encombré de

Digitized by Google

pierres aiguës, ressemble à un lit de torrent desséché; les chameaux, au pas lent, s'y traînent avec peine; les chevaux et les mulets, plus agiles, n'y posent qu'un pied craintif. A droite et à gauche, nous ne voyons que des pentes de sable, des crêtes rocailleuses; çà et là, un troupeau de chèvres noires aux oreilles pendantes gardé par des bergers à moitié nus, qui portent un long fusil sur l'épaule; car, dans cette contrée, le pauvre pâtre qui conduit sur les collines son maigre bétail, ne peut pas même exercer sans péril son humble métier; il faut qu'il ait une arme dans sa solitude, pour se défendre contre les chacals, ou, ce qui est plus difficile, contre les Bédouins. Un peu plus loin, nous apercevons sur la cime d'un coteau les murs d'un village en ruines, c'est Latroun, habité autrefois, dit la tradition, par le bon larron que la vue du Christ mourant convertit, et, d'âge en âge, peuplé d'une race de voleurs et de bandits que nul danger et nulle menace ne pouvaient convertir. Ibrahim, fatigué de leurs brigandages, renversa de fond en comble ce repaire maudit; mais ces décombres servent encore à abriter de vagabonds Bédouins qui épient au passage les voyageurs sans escorte et les rançonnent impitoyablement. « Nos persécuteurs, dit Jérémie, sont plus prompts que les aigles du ciel; ils nous poursuivent sur les montagnes, ils nous tendent des piéges dans le désert [1]. »

A quelque distance de là est une méchante cabane, près de laquelle nous eûmes le plaisir de revoir un champ cultivé. Les pèlerins ont coutume de s'arrêter

[1] Lamentations, chap. IV, v. 19.

Digitized by Google

près de ce khan rustique, et deux ou trois caravanes qui nous précédaient en avaient à peu près épuisé les provisions; cependant le propriétaire finit par retrouver, au fond d'une cruche en terre, un peu de café, et, dans son champ, quelques radis qui nous parurent délicieux. Nous continuâmes notre marche à travers les mêmes ravins rocailleux, les mêmes sentiers brisés, et nous arrivâmes à midi au village que les gens du pays appellent Kuryet-el-Enab, et les chrétiens Jérémie. On dit qu'il occupe l'emplacement où s'élevait jadis Anathoth, la ville natale du grand prophète[1]. Un couvent de mineurs s'y établit au temps des croisades; son église dévastée sert aujourd'hui d'écurie aux chameliers, mais ce qui reste de ses voûtes, de ses colonnes, atteste son ancienne grandeur, et sur ses murs on distingue encore des traces de peintures à fresque; c'est l'une des plus belles ruines chrétiennes qui existent en Palestine.

Si le sol de Kuryet-el-Enab est vraiment le sol de l'ancienne Anathoth, c'est une chose frappante de voir comment un des douloureux oracles du prophète s'est accompli au lieu même où Dieu le sanctifiait avant sa naissance[2]. C'est là que demeure Abou Gosh, le chef d'une des plus redoutables tribus de la Syrie[3], Abou

[1] « Verba Jeremiæ filii Helciæ de sacerdotibus qui fuerunt in Anathoth, in terra Benjamin. »

[2] « Priusquam te formarem in utero, novi te, et antequam exires de vulva, sanctificavi te, et prophetam in gentibus dedi te. » (Prophéties de Jérémie, chap. I, v. 5.)

[3] « Ecce ego adducam super vos gentem de longinquo domus Israel, ait Dominus; gentem robustam, gentem antiquam, gentem cujus ignorabis linguam nec intelliges quid loquatur.

Digitized by Google

Gosh qui tient sous sa domination absolue toutes ces montagnes et ces vallées, qui ferme quand il lui plaît la route de Jérusalem, impose un tribut aux voyageurs, coupe des têtes, attaque à main armée les pachas et brave impunément la colère du divan, le pouvoir de la Sublime-Porte. Abou Gosh peut, à lui seul, mettre dix-huit cents hommes en campagne, et, avec ses auxiliaires, il peut en réunir jusqu'à six mille. Avec une telle force, il serait en état de conquérir la Palestine, et si jusqu'à présent il s'est contenté de lever, de son autorité privée, quelques contributions, d'exercer autour de lui un despotisme de sultan et de faire étrangler deux à trois gouverneurs turcs qui avaient le tort de lui déplaire, il faut lui savoir gré d'une telle modération. Avec dix-huit cents hommes déterminés à sa disposition, il est impossible de montrer plus d'équité et de mansuétude. M. Bourée nous avait remis une lettre de recommandation pour ce petit roi avec lequel tous les consuls européens tâchent de vivre en bonne intelligence. Après avoir visité l'église dont je viens de parler, nous nous dirigeâmes de son côté; le village de sa tribu est dans une de ces situations qui rappellent celle des manoirs féodaux si redoutés au moyen âge; il s'élève sur une colline adossée à une montagne, et à droite et à gauche domine un étroit défilé; au-dessus du village est la maison d'Abou Gosh, haute et large, bâtie en solides

« Et comedet segetes tuas et panem tuum, devorabit filios tuos et filias tuas; comedet gregem tuum, et armenta tua, comedet vineam tuam et ficum tuam, et conteret urbes munitas tuas, in quibus tu habes fiduciam, gladio. » (Prophéties, chapitre v, v. 15 et 17.)

Digitized by Google

pierres de taille et disposée de façon à soutenir un siége avec avantage. A notre approche, quelques hommes portant un manteau de laine sur les épaules, les pieds nus, les bras nus, sortirent de leur demeure et coururent à celle du chef, sans doute pour le prévenir de notre arrivée; nous étions dans un vrai clan de montagnards, et il me semblait voir une de ces troupes de *highlanders* si admirablement décrites par Walter Scott.

Nous fûmes reçus à la porte du château par une espèce de majordome armé de deux énormes pistolets et d'un long poignard, qui, après nous avoir demandé qui nous étions et le motif de notre visite, nous quitta pour aller prendre les ordres de son maître; nous restâmes à cheval, ne sachant si le redoutable souverain du lieu voudrait nous recevoir, ou si nous ne serions pas contraints de nous remettre au plus vite en route. Pendant que nous étions livrés à nos conjectures, nous vîmes apparaître un homme vêtu d'un large pantalon et d'une veste en drap galonné, un poignard à la ceinture, un turban sur la tête. Nos archers et nos moukres s'inclinèrent profondément devant lui, en portant la main sur leur cœur et à leur front; lui les salua d'un léger geste et fit quelques pas au-devant de nous : c'était Abou Gosh; il prit la lettre que nous lui apportions, la lut et nous souhaita la bienvenue. A ce compliment prononcé d'un ton amical, nous pensions n'avoir plus qu'à entrer chez lui, mais le digne Abou Gosh ne l'entendait pas ainsi : soit que, se défiant de nous, il ne voulût pas nous laisser voir son intérieur, ou soit qu'en effet, comme il le disait, sa maison fût en désordre par suite des réparations qu'il y faisait faire, il nous

Digitized by Google

demanda la permission de nous tenir en dehors de sa demeure. Deux de ses gens apportèrent des tapis qu'ils étendirent sur le sol; trois autres vinrent nous présenter des pipes. Abou Gosh s'assit sur un des tapis et nous invita à nous placer près de lui. La conversation était assez difficile à engager avec un tel personnage; le moindre mot imprudent pouvait éveiller une de ses rancunes, froisser une de ses susceptibilités; nous le mîmes sur le terrain qui nous parut le moins dangereux, en lui parlant de différents Européens qui étaient venus le voir : « Ah! oui, nous dit-il, j'ai connu M. de Lantivy, un excellent consul, qui m'a donné une superbe paire de pistolets, et l'ancien consul de Russie, qui m'a fait présent d'un fusil de chasse, et un autre à qui je dois un sabre damasquiné. » Nous vîmes que le bon Abou Gosh n'avait inscrit dans sa mémoire que le nom de ceux qui lui avaient fait quelque présent, et, comme nous n'avions à lui offrir ni pistolets ni sabre damasquiné, cette énumération de souvenirs commençait à devenir embarrassante, car ils avaient tout l'air d'une provocation à laquelle nous n'étions pas en état de satisfaire; heureusement que lui-même donna une autre direction à notre entretien; il nous demanda des nouvelles de Beirout, et nous lui racontâmes ce qui venait de se passer : l'action de rigueur de notre frégate, la délivrance du prisonnier français et le rappel de Chekib. Quelques-uns de ses pandours, rangés debout autour de lui, et plus amis des Turcs que des chrétiens, manifestaient, à notre récit, leur mécontentement par leurs regards et par quelques murmures. Quant à Abou Gosh, il nous écoutait en silence, mais à voir

Digitized by Google

l'expression de sa physionomie, il était évident que notre narration, faite du reste par un de nos compagnons de voyage, dans les termes les plus mesurés, lui était assez agréable. Il n'a rien à redouter des chrétiens; les Turcs seuls ont la prétention d'être ses maîtres, et

Notre ennemi, c'est notre maître.

Si cet axiome du fabuliste n'était pas si souvent ailleurs d'une parfaite justesse, il le serait pour un chef de horde comme Abou Gosh, possédé d'un désir immodéré d'indépendance. Quand notre récit fut achevé, il nous fit apporter, comme pour nous en remercier, du café, puis de grands vases remplis de raisins, puis de l'eau. Sa générosité n'alla pas plus loin; mais ces raisins semblaient venir de la terre promise, et cette eau semblait avoir été puisée sous les verts arceaux de sapins, dans une des plus limpides sources de Franche-Comté. Que de fois, en continuant notre voyage par le soleil ardent de Syrie, par les sables du désert, nous avons parlé de cette eau d'Abou Gosh! Le meilleur vin du Cap, la liqueur centenaire de Chypre, le Falerne d'Horace, si ce Falerne existait encore, ne pourraient causer, à une réunion bachique, le plaisir que nous éprouvâmes à savourer cette eau si pure, si fraîche, si excellente. Pendant que nous nous abandonnions aux sybarites jouissances de cette collation rustique, Abou Gosh, tout en fumant sa pipe, nous regardait de temps à autre avec une complaisante satisfaction. Nos cris de surprise étaient un hommage rendu à son hospitalité, nos remercîments flattaient son orgueil. Il ne disait rien, mais il

Digitized by Google

avait tout l'air de dire que pour un chef de clan, que les Européens considèrent sans doute comme un barbare, il traitait assez bien ceux qui venaient lui rendre visite. Dans ce moment sa figure, qui, au premier abord, nous avait paru froide et sévère, était animée par un agréable sourire. C'est un bel homme, du reste, un peu gros, mais robuste. A sa barbe grisonnante, nous jugeâmes qu'il pouvait bien avoir dépassé la quarantaine; mais ses larges épaules, ses traits expressifs, ses yeux vifs et fiers annoncent une vigueur de tempérament à laquelle les années n'ont pas encore porté la moindre atteinte. Les soldats de notre escorte et nos moukres l'observaient avec une crainte respectueuse. Plus d'un, peut-être, l'avait déjà rencontré sur son chemin, et savait qu'il valait mieux l'avoir pour ami que pour ennemi. « Ah! monsieur, me dit à voix basse notre interprète, qui avait déjà plusieurs fois passé par cette route, vous pouvez vous vanter d'avoir vu Abou Gosh dans un de ses beaux jours; » et, en effet, Abou Gosh devenait de plus en plus prévenant et jovial. Il fit faire une distribution de café et de pain à nos hommes; il fit venir son plus jeune fils pour nous le montrer, un joli enfant de huit ans, qu'il prit entre ses genoux et qu'il embrassa tendrement en nous disant : « C'est un petit gaillard qui monte déjà un cheval arabe comme un vieux soldat. » Je suppose que, pour mériter de plus en plus l'affection de son noble père, et pour se rendre digne de lui succéder, le doux enfant ne tardera pas à manier aussi la lance et l'épée comme un vieux soldat. Quand nous nous levâmes pour partir, Abou Gosh s'approcha de nous pour nous serrer à tous la

Digitized by Google

main, et nous fit promettre de coucher à notre retour chez lui. Nous n'avons pu réaliser cette promesse, et c'est un de mes regrets. Abou Gosh est un très-aimable brigand, un de ces brigands qui font l'ornement d'un opéra et la fortune d'un romancier.

A une demi-lieue de chez lui, nous rencontrâmes quatre de ses satellites montés sur de petits chevaux alertes, et armés d'une lance de douze pieds de longueur, ce qui, joint à leur sabre et à leurs pistolets, composait une tenue guerrière assez respectable. Ils s'arrêtèrent entre deux rochers en nous voyant venir, et ils semblaient se demander quel droit de passage ils nous feraient payer. Mais notre kavas, qui les connaissait particulièrement, qui avait peut-être jadis, dans ses mauvais jours, suivi leur bannière et couru avec eux les grands chemins, notre kavas courut à leur rencontre, et après les salamalecs d'usage, les poignées de mains, leur raconta que nous venions de manger le pain et le sel au château de Kuryet el-Enab; sur quoi les braves soldats de notre ami Abou Gosh nous firent un profond salut et nous laissèrent tranquillement continuer notre route.

Il faut avouer que si les habitants de ce pays n'avaient pas le plus léger penchant au vol, les chemins qui serpentent entre les montagnes suffiraient pour le leur donner. Je ne pense pas qu'il y ait dans les ravins d'Espagne de pareils coupe-gorges. Ces amas de pierres qui entravent à chaque pas la marche et cette aridité désolante me rappellent les champs de lave de l'Islande. Des régions de l'Orient à la terre d'Islande, quelle distance! Là le fléau des hommes, ici le fléau des volcans. Je ne sais lequel est le plus à

Digitized by Google

craindre. Nous arrivons sur la cime d'une montagne du haut de laquelle on descend en droite ligne sur des cailloux roulants, sur des rocs anguleux. Nos chevaux, habitués à cette ronde nocturne, trébuchent à tout instant. Nous mettons pied à terre, nous les laissons chercher eux-mêmes leur sentier, et nous marchons péniblement à la suite l'un de l'autre. Autour de nous pas une habitation humaine, pas une fleur sur ce sol éclairé par un si beau ciel, partout la solitude sombre, silencieuse, sauvage. Je tire de ma poche un volume de la Bible. J'ouvre le livre des prophéties, et je lis :

« O vos omnes qui transitis per viam, attendite et « videte si est dolor sicut dolor meus, quoniam vin- « demiavit me ut locutus est Dominus, in die iræ furo- « ris sui [1]. »

Les prophètes sont les peintres les plus exacts de ce malheureux pays. A chaque pas on peut encore constater la vérité de leurs oracles. Il suffit de les lire et de regarder.

Au bas de cette triste montagne est la petite vallée de Térébinthe, consacrée par une des belles pages de la Bible [2]. Un vert enclos la décore, des orangers et des figuiers étendent jusqu'au bord de la route leurs rameaux féconds, comme si, au milieu de cette dé-

[1] « O vous qui passez par cette voie, arrêtez-vous et voyez s'il est une douleur comparable à ma douleur, car le Seigneur m'a vendangé comme il l'avait dit, au jour de sa fureur. (Lamentations de Jérémie, chap. I, v. 12.)

[2] « Saul autem et illi, et omnes filii Israel in valle Terebinthi pugnabant adversum Philistim. » (Les Rois, liv I, chap. XVII, v. 19.)

Digitized by Google

vastation générale, le ciel avait voulu épargner la place où le jeune élu de Dieu se signala par son premier exploit. Nous passons à pied sec le torrent où David choisit pour armer sa fronde la pierre qui devait renverser le héros des Philistins, le géant Goliath. Nous saluons avec piété ce sol où commença l'auguste histoire du roi poëte, le théâtre d'un combat miraculeux, noble symbole du triomphe de l'humilité sur l'orgueil arrogant, de la grâce céleste sur la force brutale. Puis nous gravissons de nouveau une pente escarpée, du haut de laquelle on aperçoit d'un côté une vieille ruine qu'on appelle le *château des Machabées*, et de l'autre la plaine de Saron, le champ de Jaffa, l'azur de la mer. Devant nous défile une longue ligne de pèlerins, plus de deux cents personnes, hommes, femmes, enfants, à cheval, à pied; ceux-ci ballottés deux à deux dans des paniers suspendus aux flancs d'une mule; ceux-là cheminant le rosaire à la main; d'autres murmurant, les mains jointes, une litanie. La plupart sont de pauvres familles russes qui ont entrepris, avec une religieuse pensée, ce pèlerinage, et qui, à l'approche des lieux saints, se recueillent dans la douce exaltation de leur croyance et oublient toutes les fatigues, toutes les privations qu'elles ont éprouvées. M. Wœhrmann s'arrête près d'une de ces familles, qui vient du gouvernement de Novogorod, et qui, sur toute sa route, n'a vécu que d'aumônes. A la vue d'une telle caravane et d'une telle ferveur, on se croirait encore aux jours pleins de foi du moyen âge.

Mais ce ne sont pas seulement ces pèlerins chrétiens qui nous rappellent la solennelle grandeur des

Digitized by Google

lieux que nous allons voir : nos moukres eux-mêmes en parlent avec enthousiasme. Pour les Turcs, Jérusalem est presque une ville sacrée, non point seulement parce que l'auteur du Coran a la bonté d'admettre Jésus-Christ au nombre des grands prophètes, mais parce que Mahomet a daigné lui-même visiter cette ville. Les traditions musulmanes rapportent qu'il entra à Jérusalem incognito, monté sur son Borach, lequel Borach était un ange à la figure d'homme et au corps de cheval, qui transportait en un clin d'œil son puissant maître d'une contrée à l'autre, plus prompt que Pégase et plus intelligent que l'hippogriffe. Les mêmes traditions rapportent bien autre chose : elles disent qu'au jour du jugement, Mahomet sera assis sur une pierre de la mosquée de Jérusalem, portant sur les épaules un manteau dont les larges replis, fourrés de peaux de jeunes agneaux blancs, couvriront toute la vallée de Josaphat. Lorsque le jugement de Dieu sera prononcé, les âmes des fidèles viendront se nicher dans cette fourrure. L'habile Mahomet reconnaîtra au poids quand elles y seront toutes. Alors il montera de nouveau sur son Borach et emportera ces âmes prédestinées dans son paradis, où elles vivront dans des délices auprès desquelles les jardins de l'Asie, les harems des sultans ne sont que des misères.

Nous approchions de la ville qui occupait depuis si longtemps nos vœux. L'impatience nous saisit à l'idée que nous n'en étions plus séparés que par une courte distance. Nous pressâmes le pas de nos chevaux, nous nous élançâmes sur la crête de la montagne, puis à travers le plateau qui la domine; et, soudain,

Digitized by Google

chacun de nous s'arrêta immobile, muet, dominé par une indicible émotion. Nous voyions se dresser sur des champs de sable des murailles grises, des tours, un dôme. « Jérusalem! » cria notre guide, et nous le suivîmes dans un profond silence. Pas un de nous n'eût pu ajouter un mot à un tel nom!

Digitized by Google

CHAPITRE II.

JÉRUSALEM.

A Mgr CART, ÉVÊQUE DE NISMES.

Au moment où nous arrivions à la porte de Jérusalem, le gouverneur en sortait avec une vingtaine de cavaliers armés, escorte habituelle de ces petits souverains chaque fois qu'ils vont faire une promenade. Il ralentit le pas pour nous saluer, puis s'éloigna au galop. Autrefois nous n'aurions pas pu rester à cheval devant lui : à cheval? non, les chrétiens n'avaient pas même la permission d'entrer dans la ville sainte sur cette noble monture, ni du côté qui leur convenait. Ils ne pouvaient y arriver qu'avec des Turcs, par la porte de Damas [1], et en payant un impôt. Les Turcs

[1] « On s'exposerait, dit le chevalier d'Arvieux, à des avanies et à de mauvais traitements si on voulait aller à cheval. Il y a bien des années que les pachas et les cadis ont mis cette pragmatique en usage. On pourrait peut-être s'imaginer que les pèlerins se servent de ces montures par humilité ou pour imiter le Sauveur du monde, qui ne s'est jamais servi que de ces animaux; mais il ne faut tromper personne et avouer de bonne foi que les pèlerins ne s'en servent que par contrainte.

« L'abbé Mariti était entré à Jérusalem par la porte de Jaffa;

Digitized by Google

nous ont pourtant fait quelques concessions. Hélas! quelles concessions! Ils n'exigent plus des Francs qui voyagent ces basses marques de soumission qu'ils leur imposaient autrefois, et ne les soumettent plus à un honteux tribut. Mais tous ceux qui restent dans leur dépendance sont sans cesse exposés à d'injustes duretés, et la royale cité de David, la splendide capitale de Salomon, la ville sacrée où coula le sang du Sauveur est sous le joug d'un pacha turc [1]. Triste, bien triste, hélas! est l'aspect de cette ville avec ses murailles grises, ses tours silencieuses et les montagnes de sable dont elle couvre la cime, et les champs arides qui l'entourent. Ce n'est pas que ses murs présentent de loin, comme ceux de Tyr, le douloureux aspect de la dévastation et des ruines. Non, au contraire, ces tours qui dominent les remparts, ces dômes arrondis qui s'élèvent sur les terrasses des maisons, cette masse d'édifices réunis dans une même enceinte, ont, à une certaine distance, un caractère imposant et pittoresque. Mais ce qui est étrange, et ce dont il est impossible de se faire une idée, ce qui jette dans l'âme un sentiment de deuil inexprimable, c'est la pâle teinte de cette reine déchue. Remparts et tourelles, terrasses et mosquées, tout est d'un blanc mat sans relief et sans couleurs, et non moins ternes sont le sol et le vaste horizon qui les environnent. Point de bruit, du reste, et point de mouvement. L'espace

il fallut qu'il en sortît pour y rentrer par la porte de Damas. » (*Mémoires*, tom. II, p. 94.)

[1] « Princeps provinciarum facta est sub tributo. » (Jérémie, Lamentations.)

Digitized by Google

est désert, les chemins sont abandonnés. De temps à autre, seulement, on voit passer sur le sentier de Sion un Bédouin à la poitrine nue, à la figure bronzée, qui de son regard inquiet et sombre semble chercher une proie; ou une femme qui s'avance péniblement portant sur la tête la cruche d'eau qu'elle vient de puiser à la source du vallon; ou un pèlerin qui s'arrête saisi de surprise à la vue d'un tel tableau, et répète les douloureuses paroles du prophète : *Quomodo sedet sola civitas?* Voilà cette souveraine des nations sur laquelle il gémit, cette souveraine solitaire et triste, plongée dans la douleur de son veuvage et dans son repentir *grand comme la mer* [1]. A la voir si muette et si morne, on dirait une cité inhabitée, un amas de tombeaux.

Pour moi, je l'avoue, je n'aurais pas voulu qu'elle s'offrît à mes yeux sous un autre aspect. Je ne me figure point Jérusalem animée et brillante comme une de nos modernes villes européennes. Il ne peut y avoir ici ni luxe mondain ni vanités humaines. Il faut que cette terre de sable, que ces murs conservent leur douleur solennelle, que l'esprit n'y cherche que le souvenir des anciens temps et les traces de la divine passion, que le cœur s'y recueille dans des graves pensées, et adore humblement Dieu dans sa miséricorde, Dieu dans ses châtiments.

Nulle ville au monde n'occupe tant de croyances et n'éveille tant de sentiments pieux. Les anciens la regardaient comme le centre de la terre; les moines grecs conservent la même opinion [2]. Si en géographie

[1] « Magna est enim velut mare contritio tua. » (Lamentations, chap. II, v. 1.)

[2] « Dans la partie de l'église du Saint-Sépulcre, qui leur ap-

Digitized by Google

cette opinion est une erreur grossière, en morale n'est-ce pas une idée symbolique facile à soutenir? Ne dirait-on pas que Jérusalem est le centre de la terre, quand on voit converger vers ce même point les trois dogmes répandus sur le globe entier : les dogmes juif, chrétien et musulman; les cultes du Nord et du Sud, de l'Orient et de l'Occident? Les Juifs, bannis tant de fois des murs de Sion, y reviennent pleurer leur grandeur passée, et y attendre l'avénement d'un nouveau Messie. Quel que soit leur état de sujétion, dans ces murs qu'ils ont possédés, pour eux c'est toujours l'auguste cité dont le nom signifie *vision de paix*, dont la fondation remonte jusqu'au temps d'Abraham, *la ville choisie de Dieu, la ville glorieuse*, dit à tout instant la Bible; la première des villes qui existent (disent les écrivains islandais [1], dont ce nom de Jérusalem enflamme l'enthousiasme), la forteresse d'Israël, chantée par David, couverte d'or par Salomon, illustrée à jamais par tous les accents des prophètes, par tous les miracles qui ont éclaté dans son enceinte et dans ses environs. Nabuchodonosor l'a détruite de fond en comble. Il l'a détruite de telle sorte que « la charrue labourait Sion comme un champ, que Jérusalem était comme un monceau de pierres, et le mont du temple comme une haute forêt. » Les Juifs alors suspendaient leur lyre aux saules du rivage, et se lamentaient sur leur exil; puis, la colère

partient, ils ont incrusté dans le pavé un cercle qu'ils appellent le *nombril de la terre*.

[1] « Hon er agæzt borga allra i Heimi. » (Symbolæ ad geographiam medii Ævi, p. 29.)

Digitized by Google

de Dieu s'étant apaisée, ils sont revenus sur cette terre promise. Ils ont reconstruit leurs maisons, relevé leurs remparts. Puis Titus a de nouveau saccagé, renversé leurs édifices; puis Adrien a rasé leurs murailles, et comme l'avait annoncé saint Luc, il n'en resta pas pierre sur pierre [1]. Ensuite il la fit rebâtir, mais il en interdit l'entrée aux Juifs, et leur défendit même de s'arrêter sur les coteaux voisins pour la regarder. Bien plus, il voulut même en effacer le nom antique, il ordonna qu'à l'avenir Jérusalem s'appelât *Ælia capitolina*. Les chrétiens alors l'occupèrent et y établirent un patriarcat qui subsista sans interruption pendant cinq cents ans.

Après la conquête de Nabuchodonosor et la domination des Romains, Jérusalem tomba au VIIe siècle sous le pouvoir des Sarrazins, et quatre cent soixante-trois ans après fut rendue à la chrétienté par les armes de Godefroi de Bouillon et de Tancrède [2]. En 1187 (encore un vendredi), après une courageuse défense, Jérusalem se rendit à Saladin, à des conditions honorables, et en 1517, le sultan Sélim, le conquérant de l'Égypte, s'en empara. Depuis ce temps, comme on

[1] « Et ad terram prosternent et te filios tuos qui in te sunt, et non relinquent in te lapidem super lapidem, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ. » (Chap. XIX, v. 44.)

[2] Godefroi y entra un vendredi, à la neuvième heure du jour. « Il semble, dit le pieux Guillaume de Tyr, que ce moment fut choisi par Dieu même, puisqu'à pareil jour et à pareille heure que le Seigneur avait souffert dans la même ville pour le salut du monde, le peuple fidèle, combattant pour la gloire du Sauveur, voyait s'accomplir heureusement l'œuvre de ses espérances. » *Hist, des Croisades,* éd. de M. Guizot, tom. XVI, p. 451.)

Digitized by Google

sait, les Turcs l'ont toujours gardée, sauf pendant les quelques années de l'occupation égyptienne. Ils l'ont gardée, et y ont fait, comme partout, sentir rudement le poids de leur domination. Mais tous ces siècles de désastres, et les arrêts de bannissement, les tortures auxquelles Rome condamna leurs pères [1], les exactions et les cruautés du moyen âge, les mépris du gouvernement actuel, n'ont pu éloigner les Juifs de la vallée de Siloé, de la montagne de Sion. Un grand nombre de familles s'y sont maintenues à travers toutes les révolutions. D'autres, après avoir établi leur foyer sur une autre terre, reviennent là chercher avec un pieux espoir un dernier asile. Il en est qui en voyant ce sol sacré s'exaltent en répétant ces paroles d'Isaïe : « Le Seigneur consolera Sion; il la consolera de toutes ses ruines; il changera ses déserts en un lieu de délices, et sa solitude en un jardin du Seigneur. On y verra partout la joie et l'allégresse; on y entendra les actions de grâces et les cantiques de louanges à la gloire du Seigneur [2]. » Il en est qui, renonçant à ces espérances terrestres, ne demandent qu'à être ensevelis dans la vallée de Josaphat, où, selon les paroles des prophètes, *Dieu doit un jour rassembler toutes les nations* [3].

[1] « Et ceux-là furent crucifiés, qui avaient crié : « Qu'il soit « crucifié ! » Ils le furent jusqu'à cinquante par jour, puis en si grand nombre qu'à peine pouvait-on suffire à faire des croix et à trouver de la place pour les planter. » (*Histoire de Jérusalem*, par M. l'abbé André Dupuis, p. 24.)

[2] Prophéties d'Isaïe, chap. LI, v. 3.

[3] « Congregabo omnes gentes et deducam eas in valle Josaphat....

Digitized by Google

Les musulmans, comme nous l'avons dit, ont de même pour cette ville une profonde vénération. Ils l'appellent *la Sainte* (*el Kods*), et celui d'entre eux qui y fait un pèlerinage a, comme ceux qui vont à la Mecque, le droit de porter le titre de hadji.

Toutes les communautés chrétiennes ont les yeux tournés vers cette ville des miracles. Les catholiques, les Grecs unis et non unis, les Arméniens, les Cophtes occupent l'église du Saint-Sépulcre. Les protestants ont voulu aussi avoir leur représentant à Jérusalem. Ils y ont établi un évêché et y entretiennent à grands frais des missionnaires.

La position morale et sociale de ces différentes religions mérite d'être indiquée. Les musulmans sont les plus forts, et bien que le temps et les circonstances leur aient appris à ménager les chrétiens, ils ne font que trop souvent encore sentir l'orgueil de leur pouvoir. Les Juifs sont, comme dans tout l'Orient et dans les États du nord de l'Europe, en Russie, en Pologne surtout, soumis à l'oppression et au dédain le plus injurieux. Race d'Esaü, condamnée par la colère du ciel, si, dans quelques régions de l'Occident, ils se consolent avec le plat de lentilles d'avoir perdu la bénédiction paternelle, s'ils ont l'orgueil d'attirer des sectateurs autour du veau d'or de la Banque, dès qu'ils rentrent sur le sol où ils ont renié leur Dieu, ils retombent sans défense sous le joug humiliant de la servitude. Ils sont là comme une des preuves décisi-

« Consurgant es ascendant gentes in vallem Josaphat : quia ibi sedabo ut judicem omnes gentes in circuitu. » (Prophéties de Joël, chap. III, v. 2 et 12.)

Digitized by Google

ves, une des preuves vivantes de la vérité des prophètes et des arrêts de l'Évangile.

Les chrétiens des rites catholique, arménien et grec, tout en subissant trop fréquemment les avanies des Turcs, occupent à Jérusalem un rang élevé. Un grand nombre de pèlerins visitent encore leurs couvents, et ils donnent par leurs cérémonies un éclat solennel aux lieux saints. Il est fâcheux que ces communautés troublent elles-mêmes la paix auguste qui devrait régner à l'ombre des parvis sacrés[1]. Tous les voyageurs ont parlé des tristes discussions qui éclatent parfois entre elles, qui font la joie des musulmans et affligent les âmes pieuses. Nous les avons entendu raconter aussi à Jérusalem; mais nous avions pris d'avance la résolution d'en détourner notre pensée pour ne l'appliquer qu'aux grandes choses que nous avions sous les yeux. Je dois dire cependant, sans prévention de parti aucun, que dans ces rivalités désolantes, dont la rumeur retentit jusque sous les voûtes de l'église du Saint-Sépulcre, le rôle le plus intéressant, le plus respectable est le plus souvent du côté des catholiques latins. Ce sont eux qui restent victimes de l'ambition des Grecs, soutenus constamment, énergiquement par la Russie, et ce n'est que parmi eux qu'on trouve des hommes vraiment instruits et éclairés.

Quant aux protestants, leurs efforts pour prendre position sur la terre sainte n'ont jusqu'à présent obtenu aucun succès. Leur évêché, richement payé par

[1] « Hélas! mon père, disait M. de Chateaubriand à un caloyer grec qui voulait l'entretenir de la politique de la Russie, où chercherez-vous la paix si vous ne la trouvez pas ici? » (*Itinéraire*, tom. II, p. 172.)

Digitized by Google

la Prusse et l'Angleterre, n'a pas acquis la moindre importance, et leurs missionnaires, avec les gros traitements que leur allouent les sociétés bibliques, n'ont point fait de prosélytes. Si le protestantisme est destiné à étendre encore quelque part ses conquêtes, je ne pense pas que ce soit en Orient, où tout ce qu'il y a dans le peuple de tendances innées, de nature distincte est radicalement opposé à la sécheresse de ce dogme scolastique. C'est une chose aussi par trop hardie que de vouloir nier les miracles sur le sol des miracles, et abolir le culte de la Vierge entre la grotte de Nazareth et la crèche de Bethléem.

En arrivant à Jérusalem, nous allâmes loger dans une des dépendances du cloître des franciscains, une grande maison qu'on appelle la *Casa Nova,* et qui est exclusivement réservée aux voyageurs. On nous donna deux belles chambres ouvertes sur une terrasse. Un cuisinier du couvent vint s'installer près de nous pour préparer nos repas; un frère vint nous dire qu'il se mettait, pour tout le temps de notre séjour, à notre disposition. Nulle part nous n'avons été reçus avec tant d'obligeance et traités avec tant de libéralité, et quand nous nous trouvâmes le soir réunis autour d'une table sur laquelle on venait de servir notre souper, pour rien au monde nous n'eussions voulu abandonner la joie que nous éprouvions à nous dire : « Nous sommes à Jérusalem. »

Le lendemain, de bonne heure, nous nous présentâmes au couvent pour rendre nos devoirs au supérieur. Le supérieur était en voyage. Nous fûmes reçus dans un salon orné des portraits de notre roi et de notre reine par le père procureur, l'un des hommes

Digitized by Google

les plus remarquables que les pères de terre sainte aient jamais eus. C'est un Espagnol d'une quarantaine d'années et d'une figure qui me rappelait quelques-unes des plus belles œuvres de Van Dyck : le front haut, ombragé par quelques boucles de cheveux blonds, le nez droit et effilé, l'œil étincelant sous de longs cils, une moustache frisée, une petite barbe en pointe, un air de dignité superbe répandu sur tout ce visage d'un ovale parfait. Je croyais voir une copie vivante du portrait de Richelieu. Quand il nous racontait les souffrances perpétuelles qu'il avait à souffrir, les exactions du pacha, les envahissements des Grecs, qui dans ce moment même bâtissaient encore un nouvel édifice sur un mur qui appartenait à son couvent, son pâle visage se colorait d'une teinte pourpre, l'éclair semblait jaillir de ses noires prunelles, le sang méridional bouillonnait dans ses veines, l'orgueil castillan faisait battre son cœur. Évidemment il y avait là un foyer d'ardentes pensées que l'Évangile pouvait seul dompter. Après un de ces nobles mouvements d'indignation, la résignation chrétienne reprenait le dessus. Le chef de l'ordre s'effaçait, le religieux baissait la tête, et, tournant entre ses mains les bouts du cordon de laine qui lui serrait les flancs, paraissait ne plus songer qu'à son humble vocation, à son serment de servitude et d'obéissance. Il nous conduisit dans les sombres cellules habitées par les frères chargés de veiller nuit et jour sur le tombeau du Sauveur. Ces cellules sont si humides et si malsaines que ceux qui y sont relégués ne pourraient, sans de graves dangers, y rester longtemps. On ne les y laisse que pendant trois mois. Il nous conduisit ensuite dans la sa-

Digitized by Google

cristie, où il nous fit voir les dons des rois de France; plusieurs chapes, plusieurs chasubles du travail le plus riche, que l'on prétend devoir à la munificence de saint Louis [1], et un ostensoir en or massif de deux pieds de hauteur, et d'un goût exquis, envoyé aux franciscains par notre pieuse reine. Il nous montra ensuite les éperons de fer et l'épée de Godefroi de Bouillon, cette épée « qui, dans son vieux fourreau, semble encore, dit M. de Chateaubriand, garder le saint sépulcre. » Après nous avoir étalé avec une aimable pensée tous ces souvenirs de la France, le bon supérieur nous proposa de nous introduire dans la chapelle qui était le principal but de notre voyage. Mais nous voulions voir auparavant le chemin que le Christ avait suivi pour arriver au Calvaire. Nous voulions, l'Évangile à la main, relire de station en station l'histoire des dernières angoisses mortelles et du divin supplice du Rédempteur. Nous allâmes hors de la ville commencer notre pérégrination à la porte Saint-Étienne, où périt le premier martyr de la foi chrétienne. De là, nous entrâmes dans une rue où se trouve un grand édifice occupé en partie par des soldats, en partie par le gouverneur de la ville. On dit que cet édifice est bâti sur l'emplacement où s'élevait la maison de Ponce Pilate. Nous entrâmes dans une autre rue, qu'on appelle la voie Douloureuse (*via Dolorosa*), et qu'il faudrait appeler la voie du Salut.

[1] Les ornements mêmes de ces vêtements sacerdotaux démentent cette opinion. Ils portent les écussons de France et de Navarre, qui n'étaient pas encore réunis au temps de saint Louis. Il est probable que ces vêtements, très-curieux à voir, datent du règne de Louis XIII.

Digitized by Google

C'est par là que Notre-Seigneur porta sa couronne d'épines et sa croix. A son entrée, cette rue est traversée par une arcade au-dessus de laquelle on voit une croisée divisée en deux compartiments par une colonne. La tradition rapporte que sur ce même lieu, du haut d'une arcade, d'une croisée semblable, Pilate montra au peuple juif Jésus flagellé, en prononçant l'*Ecce homo*.

Six places mémorables attirent ensuite successivement l'attention des pèlerins. C'est d'abord l'endroit où le Christ, se tournant vers les femmes qui, à la vue de ses douleurs, pleuraient et se lamentaient, leur adressa ces paroles : « Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. » C'est l'endroit où la sainte Vierge s'évanouit dans l'angoisse de sa tendresse maternelle. C'est un tronçon de colonne qui marque le lieu où les soldats, s'apercevant que Jésus ne pouvait plus soutenir son lourd fardeau, prirent pour l'aider Simon le Cyrénéen. Un peu plus loin, à gauche, est la maison de Lazare, près de celle du mauvais riche, puis une pauvre et obscure habitation qui a remplacé celle d'où sainte Véronique sortit pour essuyer la sueur et le sang qui inondaient le visage du Sauveur; puis enfin la porte Judiciaire, qui marquait autrefois les limites de la ville, et le Calvaire, renfermé aujourd'hui dans l'église du Saint-Sépulcre.

Tous les chrétiens de Jérusalem, et même un grand nombre de musulmans connaissent chacune de ces stations et racontent les traditions qui s'y rattachent, comme si elles venaient de naître. Je sais qu'il y a des gens qui croient montrer beaucoup d'esprit en riant

Digitized by Google

de ces traditions; qui, au récit qu'on leur en fait, s'écrient d'un ton doctoral : « Comment est-il possible d'indiquer ces divers emplacements ? Qui a déterminé les distances? Qui peut dire où se trouvait telle ou telle maison il y a dix-huit cents ans ? »

Grâce au ciel cette sollicitude matérielle n'est point entrée dans notre esprit, et nous n'avons pas été préoccupés de ces mesures géométriques. Ce qui est certain, ce qui est très-savamment constaté par l'étude de l'ancienne et de la nouvelle topographie de Jérusalem, c'est que les différentes scènes de la Passion se sont passées là, sur cette même montagne et sur cette même ligne, dans un espace assez restreint pour qu'on puisse, sans courir risque de s'égarer, en fixer les points essentiels. Qu'importe après cela que Notre-Seigneur ait rencontré à quelques pas de plus ou de moins sainte Véronique et Simon le Cyrénéen? Le fait évangélique s'est accompli là, et les guerres et les révolutions qui ont dévasté les maisons juives n'ont point bouleversé le sol du mont Mohriah ni le roc du Calvaire.

Arrivés au terme de notre première pérégrination, nous trouvâmes un des religieux qui nous attendait à la porte de l'église de la Résurrection ou du Saint-Sépulcre. Ce n'est plus le magnifique édifice élevé par la piété de la mère de Constantin, couvert de lambris d'or et soutenu par soixante et treize colonnes de marbre. Sa coupole est encore large, haute, imposante; mais il n'a point de péristyle, et il est de côté et d'autre masqué par des constructions qui ont été, à diverses époques, adossées à ses murs. A l'extérieur comme à l'intérieur il n'a rien de remarquable, ni

Digitized by Google

dans son style architectonique, ni dans ses ornements. Pour pouvoir renfermer dans son enceinte les différentes places consacrées par la tradition, il a fallu nécessairement admettre un plan de structure fort irrégulier. Puis on sait qu'en 1808 les flammes dévorèrent une partie de l'ancienne église. L'incendie éclata dans la chapelle arménienne, atteignit la chapelle grecque, les cellules des franciscains, la chapelle de la Vierge, et s'arrêta comme par miracle devant le saint sépulcre. Plusieurs colonnes, plusieurs ouvrages de mosaïque, donation de sainte Hélène, et les tombeaux des six rois latins, furent anéantis dans ce désastre. Celui de Godefroi de Bouillon est surtout à jamais regrettable : c'était l'un des glorieux mausolées de la France, l'un des plus nobles monuments de la chrétienté.

C'est à partir de cette époque que l'ambition des Grecs a pris un essor qu'il devient de plus en plus difficile de réprimer. Les catholiques possédaient autrefois l'église entière et avaient seuls le droit d'y célébrer les cérémonies de leur culte. Vers la fin du XVIIe siècle, les Grecs achetèrent des Turcs l'autorisation d'y entrer, et peu à peu s'y arrogèrent, au détriment des Latins, de nouveaux priviléges. Après la fatale catastrophe de 1808, les catholiques n'ayant pas le moyen de reconstruire l'église, les Grecs, aidés par les dons de la Russie, se chargèrent de cette entreprise et entrèrent par là en possession des parties les plus importantes de l'édifice. C'est à eux qu'appartient à présent la chapelle du Calvaire et le chœur de l'église. C'est là que chaque année, à jour fixe, ils donnent à leurs sectateurs l'agrément d'un miracle. Ils font jail-

Digitized by Google

lir de la chapelle du Saint-Sépulcre une flamme qu'ils appellent le *feu sacré,* et qui tombe du ciel tout exprès pour eux[1]. Les pèlerins grecs courent avec empressement allumer leurs cierges à ce foyer céleste, et il en est qui, dans la ferveur de leur croyance, se brûlent avec ces mêmes cierges les bras et la poitrine.

Les pères franciscains nous conduisirent en procession à toutes les saintes chapelles renfermées dans l'église. La première est la chapelle de la Flagellation. On y voit une colonne à laquelle le Christ fut attaché lorsque Pilate, pour satisfaire à la rage des Juifs, le fit battre de verges[2]. La seconde chapelle est celle de la Prison; la troisième a été édifiée sur l'emplacement où les soldats tirèrent au sort les vêtements du Christ[3]. La quatrième est à l'endroit où sainte Hélène

[1] « Les Grecs, les Arméniens et beaucoup d'autres chrétiens, dit le chevalier d'Arvieux, ne viennent à Jérusalem que pour voir le saint feu, que leurs prélats et leurs prêtres les assurent descendre du ciel le samedi saint. Ce feu, prétendu saint parce qu'ils s'imaginent qu'il vient du ciel ce jour-là, ne manque pas de paraître quand les Grecs et les Arméniens sont unis. Sans cette condition il ne descend point, et il arrive souvent qu'ils sont brouillés, parce qu'ils tâchent de se déposséder les uns les autres, à force d'argent, des lieux saints qu'ils occupent dans la Palestine. Il est presque incroyable combien les Turcs tirent d'argent de ces peuples. »

L'auteur du manuscrit islandais du XIVe siècle, publié par M. Werlauff, mentionne avec une parfaite confiance ce miracle des Grecs : « Thar na menn liosi a Pascha aptan or himni ofan : Ici, la veille de Pâques, descend la flamme du ciel. »

[2] « Alors il leur délivra Barabas, et après avoir fait flageller Jésus, il le leur livra pour être crucifié. »

[3] « Après qu'il l'eurent crucifié, ils se partagèrent ses vêtements en les tirant au sort, afin que s'accomplît ce qu'avait dit

Digitized by Google

se tenait en prière pendant qu'on cherchait la sainte croix. On monte de là au Golgotha par un escalier de dix-neuf marches; les unes en bois, appuyées contre les murs de l'église; les autres taillées dans le roc vif. Le Calvaire se trouve à cent dix pieds du saint sépulcre. Son sommet, aplani, présente une plate-forme régulière de quarante-sept pieds de largeur et de longueur, sur laquelle s'élèvent deux chapelles séparées par une arcade. Dans celle du fond, un ouvrage en mosaïque indique la place où le Sauveur fut cloué à la croix; dans celle du devant est une table en marbre, percée de telle sorte qu'on peut voir à travers son ouverture les trous où les trois croix furent plantées et la fente du rocher. Nous nous sommes prosternés avec une profonde émotion sur cette pierre où le Rédempteur, de ses deux bras ensanglantés, embrassait le monde pour le sauver, et nous avons répété le cri de l'évangéliste, si simple et si grand : « Et vers la neuvième heure, Jésus jeta un grand cri, disant : *Éli, Éli, lamma sabacthani?* c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?

« Ce qu'entendant, quelques-uns de ceux qui étaient là disaient : Il appelle Élie.

« Et aussitôt, l'un d'eux courut prendre une éponge qu'il remplit de vinaigre, et, la mettant au bout d'un roseau, il lui présenta à boire.

« Les autres disaient : Attendez, voyons si Élie viendra le délivrer.

« Mais Jésus, de nouveau, jetant un grand cri, rendit l'esprit.

le prophète : « Ils se sont partagé mes vêtements et ont tiré « ma robe au sort. » (Saint Matthieu.)

Digitized by Google

« Et voilà que le voile du temple fut déchiré en deux, du haut jusqu'en bas, et la terre trembla et les pierres se brisèrent[1]. »

La chapelle du Calvaire appartient, comme nous l'avons dit, aux Grecs, qui ont seuls le droit d'y célébrer la messe. On raconte qu'un géologue protestant étant venu là, et ayant longuement observé la fente du rocher, se convertit au catholicisme.

Nous redescendîmes de cette chapelle près d'une table en marbre, entourée d'une balustrade au-dessus de laquelle sont suspendues plusieurs lampes; c'est la pierre de l'onction, où le corps de Notre-Seigneur fut lavé, oint et embaumé, avant d'être mis dans le tombeau.

A quelques pas de là est le saint sépulcre. Sous une galerie supportée par seize pilastres, et surmontée d'un dôme dont la forme rappelle celle du Panthéon de Rome, est un monument en marbre blanc, de vingt pieds de long sur six de large et de quinze pieds de hauteur, surmonté d'une coupole élégante; ce monument entoure le sépulcre de Dieu; on y monte par quelques marches et l'on arrive d'abord dans une chapelle où l'on voit un bloc de marbre d'un pied et demi carré; ce marbre indique l'endroit où l'ange dit aux saintes femmes : « Il n'est point ici parce qu'il est ressuscité comme il l'avait annoncé; venez et voyez le lieu où le Seigneur avait été mis[2]. » De là on passe, en se courbant sous une petite porte voilée par un rideau, et l'on entre dans le sanctuaire, si étroit qu'il

[1] Évangile de saint Luc.
[2] Évangile de saint Matthieu.

Digitized by Google

ne peut contenir que trois ou quatre personnes; à droite est l'autel du Saint-Sépulcre, au-dessus duquel des lampes d'or et d'argent sont sans cesse allumées. Les murs sont revêtus d'un marbre grisâtre et la voûte est toute noircie par la fumée des lampes.

Une vingtaine de pèlerins étaient agenouillés autour de la chapelle, se jetant la face sur le sol et baisant de leurs lèvres pieuses le parvis sacré. Les religieux nous firent entrer l'un après l'autre, avec des cierges allumés, dans le tabernacle de la Rédemption, et prononcèrent là les dernières prières de notre procession. A chaque station, ils avaient entonné une hymne et récité à haute voix une oraison [1], mais ici ils restaient immobiles et muets, les mains jointes, la tête baissée, le cœur et l'esprit confondus devant la majesté du saint des saints.

Les diverses communautés chrétiennes célèbrent tour à tour la messe sur la pierre du saint sépulcre; leur service doit commencer et finir à heure fixe; dès que l'une a terminé les cérémonies de son culte, l'autre la remplace. Les Turcs eux-mêmes surveillent ces offices, sous le prétexte de maintenir les droits de chaque communauté, mais en réalité ils ne pensent qu'à trouver une occassion de frapper celle-ci ou celle-

[1] A la chapelle de la Flagellation, l'hymne : *Trophæa curci mystica;* à celle de la Prison : *Jam crucem propter hominem;* à celle du Partage des vêtements : *Ecce nunc Joseph mysticus;* à celle de Sainte-Hélène : *Fortem virili pectore laudemus omnes Helenam;* à celle de l'Invention de la Sainte-Croix : *Crux fidelis inter omnes;* à celle du Calvaire : *Vexilla regis prodeunt;* à la Pierre de l'Onction, le *Pange, lingua;* à la porte du monument du Saint-Sépulcre : *Aurora lucis rutilat.*

Digitized by Google

là de quelque avanie. Les Turcs gardent encore les clefs de l'église, eux-mêmes en ouvrent et en ferment la porte; chaque fois qu'on veut y entrer, il faut donner à une de leurs escouades de soldats de l'argent et du tabac. Pendant que les pèlerins font leurs exercices de piété, ces soldats sont là, sous les voûtes mêmes du temple, assis sur un divan, prenant leur café, fumant leur pipe et causant comme dans une caserne. Triste et honteux spectacle, honteux pour les États chrétiens qui oublient ainsi le respect qu'ils doivent aux lieux sanctifiés par la passion du Christ, arrosés du sang de tant de nobles enfants de l'Europe; pour les États chrétiens, à qui il serait si aisé de faire cesser une telle profanation et qui la tolèrent lâchement. Qu'on ne dise point, comme quelques gens ont encore l'indigne audace de le dire, que les Turcs maintiennent l'ordre entre les différentes sectes religieuses qui occupent l'église de la Résurrection. Quel ordre que celui qui ne reconnaît ni lois ni justice, qui est tout entier livré aux caprices et aux désirs insatiables d'une autorité vénale! Qu'on dise plutôt que les diplomates européens, dominés par leurs jalouses rivalités et ne pouvant se faire la moindre concession, préfèrent abandonner le gouvernement religieux de Jérusalem à l'iniquité musulmane, plutôt que de le confier à une puissance chrétienne. Là est la vraie raison du scandale qui se perpétue dans l'église du Saint-Sépulcre; ce n'est qu'une honte de plus à ajouter aux autres.

De l'église de la Résurrection, nous sommes allés voir les autres lieux de Jérusalem; il y en a tant, qu'à peine peut-on les énumérer; deux entres autre attirent

Digitized by Google

l'attention. Sur le mont Moriah est l'emplacement du temple de Salomon, occupé aujourd'hui par la magnifique mosquée d'Omar, dont les Turcs, qui entrent si librement dans nos églises, interdisent, sous les peines les plus graves, l'accès aux chrétions. Sur la montagne de Sion est une autre mosquée vénérée des musulmans, qui couvre, dit-on, le sépulcre de David et les débris du cénacle (*cœnaculum magnum stratum*, saint Luc, ch. XXII) où le Christ célébra, pour la dernière fois, la Pâque avec ses disciples, où il institua l'eucharistie, et, quelques jours après, le sacrement de pénitence.

« Les portes étant fermées, de peur des Juifs, Jésus vint, et, debout au milieu d'eux, il leur dit : « La paix « soit avec vous. »

« Et ayant ainsi dit, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples voyant le Seigneur se réjouirent.

« Il leur dit de nouveau : « La paix soit avec vous. Comme le Père m'a envoyé, je vous envoie. »

« Cela dit, il souffla sur eux, et leur dit : « Recevez « l'Esprit Saint.

« Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus[1]. »

C'est dans ce même cénacle que les apôtres se réunirent pour remplacer le traître Judas[2], et qu'au temps de la Pentecôte ils virent descendre sur eux les langues de feu[3].

[1] Évangile de saint Luc.
[2] Actes des Apôtres, chap. I.
[3] Actes des Apôtres, chap. II.

Digitized by Google

Nous sommes descendus par les flancs sablonneux de la montagne de Sion près de la source de Siloé. Les pauvres femmes y vont laver leur linge, mais plus d'un voyageur y puise de l'eau pour se laver les yeux en mémoire du miracle de l'aveugle. De là nous avons remonté vers l'église de la Vierge, en suivant dans toute sa longueur la vallée de Josaphat, sombre et douloureuse vallée creusée comme un ravin entre le mont Moriah, le mont du Scandale, *mons Offensionis*[1], et le mont des Oliviers; de chaque côté des falaises nues et arides, parsemées seulement çà et là de tiges d'olivier et de plantes sauvages; au milieu le torrent desséché de Cédron, dont le nom signifie tristesse; les tombeaux d'Absalon, de Josaphat et de Zacharie, taillés dans les flancs de la montagne, les caveaux souterrains consacrés aux sépultures; à l'une de ses extrémités le cimetière des Juifs, dont les pierres se confondent avec les misérables masures du village de Siloas; à l'autre la place maudite où Judas trahit son maître, et la grotte de l'Agonie, toutes les scènes de deuil, et les images d'une sombre et austère nature, et les plus lamentables souvenirs réunis dans ce même espace. C'est là que Jérémie exhalait ses plaintes désolantes; c'est là que David, courbé sous le poids de ses remords et de ses infortunes, élevait vers le ciel ses mains suppliantes et l'appelait à son secours dans les rigueurs de sa pénitence, avec les larmes du repentir. Au-dessus de ces champs de destruction on contemple d'un œil morne, dans leur austère silence et dans leur

[1] Ainsi nommé à cause du culte idolâtre que Salomon y célébra.

Digitized by Google

teinte sépulcrale, les murailles grises de Jérusalem. « A la tristesse de cette ville, dit M. de Chateaubriand, dont il ne s'élève aucune fumée, dont il ne sort aucun bruit; à la solitude des montagnes, où l'on n'aperçoit pas un être vivant; au désordre de toutes ces tombes fracassées, brisées, demi-ouvertes, on dirait que la trompette du jugement s'est déjà fait entendre, et que les morts vont se lever dans la vallée de Josaphat[1]. »

Nous entrâmes ensuite dans la grotte de Gethsémani; on y descend par quelques marches grossièrement faites, et l'on pénètre dans une enceinte circulaire de quinze pieds environ de diamètre, taillée dans le roc et éclairée par une voûte percée à jour. Sur l'un des côtés est un vieux tableau représentant les apôtres endormis et le Christ prosterné dans sa mortelle agonie. « Et il s'éloigna d'une seule distance d'un jet de pierre, et, s'étant mis à genoux, il priait.

« Disant : « Père, si vous le voulez, éloignez de moi « ce calice; cependant que votre volonté se fasse et « non la mienne. »

« Alors un ange du ciel lui apparut, qui le fortifiait, et, étant tombé en agonie, il priait encore plus.

« Et il eut une sueur, comme de gouttes de sang qui tombaient à terre.

« Et s'étant levé après sa prière, il vint à ses disciples et les trouva dormant, à cause de leur tristesse.

« Et il leur dit : « Pourquoi dormez-vous? Levez-« vous, priez, afin de ne point entrer en tentation[2]. »

Cette grotte est en grande vénération. Peu de pèle-

[1] *Itinéraire*, tome II, p. 260.
[2] Évangile de saint Luc.

Digitized by Google

rins s'y arrêtent sans en détacher des parois quelques parcelles de la terre précieuse arrosée des sueurs du Sauveur.

Sur le même emplacement s'élève une église construite, dit-on, par la mère de Constantin, qui renferme quatre vénérables tombeaux. On y entre par une porte gothique, et l'on descend sous une grotte souterraine par un large escalier en pierre de quarante-six marches. A moitié de la descente, à droite est le mausolée de saint Joachim et de sainte Anne, à gauche celui de saint Joseph, au fond de la grotte une chapelle éclairée nuit et jour par plusieurs lampes, et qui entoure le sépulcre de la sainte Vierge. Rien ne prouve l'authenticité de cette tradition, mais la religieuse pensée qui a rassemblé dans une même enceinte le souvenir auguste de la Vierge, de ses parents et de son époux, n'en est pas moins digne de respect, et chaque jour un grand nombre de chrétiens assistent pieusement aux messes que l'on célèbre dans cette église.

A un jet de pierre de la grotte de l'Agonie, comme le dit l'Évangile, est un espace carré entouré d'un mur à hauteur d'appui et renfermant huit oliviers si gros [1], si chargés d'écorces rugueuses et de rejets séculaires, qu'en se rappelant de quelle force vitale cet arbre est doué, et comment, lorsque son tronc paraît desséché et épuisé, il enfante encore de nouveaux rameaux et se couronne de nouvelles feuilles, on peut croire, sans trop s'écarter des lois de l'histoire naturelle, qu'ils remontent jusqu'au temps de la Passion [2]. « C'est

[1] Deux d'entre eux ont vingt-cinq pieds de tour.

[2] « L'olivier, dit M. de Chateaubriand, est pour ainsi dire im-

Digitized by Google

donc, dit M. le duc de Raguse, dont j'aime encore à citer ici le nom, c'est sous l'ombrage de ces mêmes arbres que Jésus-Christ s'est reposé, qu'il a conversé avec ses disciples, qu'il fut arrêté, et que ses disciples effrayés l'abandonnèrent et prirent la fuite; c'est là encore que saint Pierre tira son sabre pour défendre son divin maître, et coupa l'oreille à Malchus. Tout le premier acte de cette sublime catastrophe s'est donc passé sur ce théâtre étroit que j'avais sous les yeux. Le jardin sacré qui renferme ces arbres si précieux appartient au couvent du Saint-Sauveur. Les pères en ont fait l'acquisition de leurs propres deniers. Dépouiller ces arbres de leurs branches serait un crime, et c'est une chose expressément interdite. Les branches mortes sont seules enlevées, et servent, ainsi que les fruits, à fabriquer divers ouvrages de piété [1]. »

En gravissant de ce jardin la montagne des Oliviers, on arrive successivement à plusieurs lieux mémorables, à la grotte où, dit-on, Notre-Seigneur enseigna à ses apôtres l'universelle prière du chrétien : *Pater noster;* à l'église qui marque la place d'où il s'élança au ciel; et au tertre de sable où le Christ, ar-

mortel, parce qu'il renaît de sa souche. On conservait dans la citadelle d'Athènes un olivier dont l'origine remontait à la fondation de la ville. Les oliviers du jardin de ce nom à Jérusalem sont au moins du temps du Bas-Empire. En voici la preuve : en Turquie, tout olivier trouvé debout par les musulmans lorsqu'ils envahirent l'Asie, ne paye qu'un médin au fisc, tandis que l'olivier planté depuis la conquête, doit au Grand Seigneur la moitié de ses fruits; or, les huit oliviers dont nous parlons ne sont taxés qu'à huit médins. »

[1] *Voyage,* tome III.

Digitized by Google

rêtant ses regards sur Jérusalem, prédit les malheurs de cette ville, et la dispersion du peuple juif.

« Lorsque vous verrez Jérusalem investie par une armée, alors sachez que sa désolation approche;

« Alors que ceux qui sont dans la Judée fuient vers les montagnes, et que ceux qui sont au milieu d'elle se retirent, et que ceux qui sont dans les régions voisines n'y entrent point;

« Parce que ces jours seront des jours de vengeance, afin que s'accomplisse tout ce qui est écrit.

« Malheur aux femmes grosses et à celles qui nourrissent en ces jours-là; car la détresse sera grande dans cette terre, et l'ire contre ce peuple.

« Ils tomberont sous le glaive et seront conduits chez tous les Gentils, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli [1]. »

Du point où l'on pense que le Christ était placé lorsqu'il prononça ces paroles, on voit devant soi les deux montagnes de Sion et de Moriah, et la ville de Jérusalem dans toute son étendue. Jérusalem alors, avec ses palais, ses tours, ses murailles, devait présenter l'aspect le plus imposant, et ceux qui écoutaient le Christ pouvaient douter de la vérité de sa prophétie, comme ils en doutaient quand il leur prédisait la chute du temple et qu'ils lui répondaient, en lui montrant les énormes blocs dont il était construit : « Maître, voyez quelles pierres. » Cependant l'orgueilleuse cité a été, comme l'avait dit le fils de Dieu, investie par une armée, et les mères ont senti leur

[1] Évangile de saint Luc.

Digitized by Google

cœur se déchirer dans leur angoisse, et les Juifs ont été conduits chez les Gentils. Dix-huit siècles ont passé, et les enfants d'Israël, dispersés par le souffle de Dieu, errent encore à travers le monde; étrangers au sol qui les voit naître, au pays où ils vivent, sans racines et sans biens nulle part, conservant en tout lieu l'instinct ou la pensée de leur isolement, de leur arrêt d'exil, et, toujours prêts à partir, emportant, comme Rebecca, leurs dieux avec leurs tentes et leur or, qui doit être leur consolation. Ni le temps qui change tout, ni les divers climats du Nord ou du Sud, n'ont pu effacer leur type distinctif et les signes de la colère céleste qui les a frappés. A la troisième génération, le descendant d'un nègre allié à une femme de la race caucasienne ne conserve plus que quelques traits de son origine première; mais l'Israélite ne s'allie qu'à la tribu israélite, et le premier enfant venu peut, en les rencontrant, dire : « Voilà un Juif, » et quiconque dit Juif, dit par là un homme cruellement traité dans une grande partie de notre orgueilleuse Europe, méprisé s'il est pauvre, honteusement courtisé, s'il peut laisser tomber de ses mains quelques fructueux coupons mis aux enchères à la Bourse.

De retour à Jérusalem, après avoir visité les monuments qui nous intéressaient le plus, nous parcourûmes de nouveau cette ville, pour observer son état matériel et l'état de sa population. Les rues ne sont pavées qu'en partie; là où le roc s'étend à la surface du sol, on le laisse tel qu'il est, aplani comme une dalle, et glissant de telle sorte qu'on ne peut y chevaucher sans courir risque souvent de tomber; en plusieurs endroits, elles sont couvertes d'une voûte

Digitized by Google

épaisse, assombrie encore par la structure des maisons qui les bordent du côté et d'autre; chacune de ces maisons ressemble à une forteresse : à l'extérieur, elles ne présentent qu'un mur plein, une porte basse, une fenêtre étroite comme un mâchicoulis. Le bois étant fort rare dans cette contrée, elles sont toutes bâties en pierre, et la plupart sont surmontées d'un dôme construit en maçonnerie; sur les rebords de la terrasse qui entoure ce dôme, on aperçoit ici des amas des pierres destinées à servir de moyen de défense, dans le cas où la maison serait inopinément envahie; là des espèces de balustrades composées de tuyaux en grès, à travers lesquels les femmes peuvent voir ce qui se passe au dehors sans être vues.

Les bazars, qui en Orient ont ordinairement un caractère pittoresque, sont ici très-pâles et très-mal approvisionnés. Le commerce de Jérusalem est nul ou à peu près : à part les croix, les chapelets que l'on fabrique pour les pèlerins, il n'exporte rien et n'importe que ce qui est rigoureusement nécessaire au besoin des habitants de la cité. C'est cependant la partie la plus animée de Jérusalem; hors de là, on ne trouve plus que des places désertes, des rues tristes et sans mouvement, où l'on n'entend aucun bruit, où l'on ne rencontre pas une figure humaine.

Ici, comme dans toutes les villes soumises au gouvernement turc, il est très-difficile d'établir au juste le chiffre de la population. D'après des observations attentives, on peut croire pourtant que ces murs, qui, selon d'anciennes traditions, auraient, à l'époque du siége de Titus, contenu des millions d'âmes [1], n'en

[1] Cette assertion est évidemment impossible à admettre. Les

Digitized by Google

renferment pas aujourd'hui plus de douze mille, dont environ cinq mille musulmans, trois mille juifs et trois à quatre mille chrétiens.

Ces trois classes distinctes d'habitants occupent trois quartiers différents. Les Juifs sont relégués au bas de la ville, entre l'ancien temple et la partie du mont Sion renfermée dans l'enceinte des remparts; leurs demeures ont l'apparence la plus sale et la plus misérable; quelques-uns d'entre eux sont cependant riches et s'efforcent de cacher leur richesse sous les dehors de l'indigence; mais il en est un grand nombre qui n'ont pour toute ressource que le produit des collectes faites en Asie et en Europe, parmi leurs coréligionnaires. Nés, pour la plupart, sur la terre lointaine et ramenés en Palestine par un sentiment religieux, ils observent avec un soin scrupuleux les règles de leur dogme, et le docteur protestant Éd. Robinson reconnaît lui-même que les missionnaires protestants n'ont obtenu parmi eux que peu de succès [1].

Les chrétiens du rite grec sont presque tous Arabes de naissance, et leurs offices sont célébrés en langue arabe; ils ont, à Jérusalem, plusieurs couvents d'hommes et cinq de femmes, soumis à la juridiction d'un patriarche.

limites de cette ville, lorsque Titus en fit le siége, sont connues. On ne peut être en dissentiment sur l'étendue de son enceinte, ce ne fut jamais celle d'une grande ville. Sa plus grande longueur n'excédait pas quinze cents toises. (*Voyage de M. le duc de Raguse*, tome III.)

[1] « Die Anstrengungen der englischen Missionarien haben bisher nur sehr geringen Erfolg gehabt. » (*Palæstina*, t. II, p. 295.)

Digitized by Google

Les Arméniens possèdent le plus beau cloître et l'une des plus riches églises qui existent en Orient. Nous avons visité cette église et nous ne nous lassions pas d'admirer ses pavées en mosaïque, ses magnifiques tapis et les portes de ses chapelles avec leurs incrustations de bronze et d'écaille. Après l'avoir parcourue en tout sens, sous la conduite de deux moines qui ne voulaient pas nous en laisser perdre le moindre détail, nous fûmes introduits dans un salon, au fond duquel était le patriarche, assis sur un divan de satin; on nous aspergea d'eau de rose, puis on nous servit des sorbets et du café; trois moines se tenaient debout, dans l'attitude la plus respectueuse, à l'entrée de l'appartement. Le patriarche, tout en fumant sa pipe et en savourant sa tasse de café, nous adressait diverses questions qui, pour la plupart, indiquaient un esprit assez borné. Après avoir, en moins d'un quart d'heure, parcouru, dans son singulier interrogatoire, l'Europe entière, il se fit apporter une petite boîte qu'il nous montra avec un naïf orgueil : c'était un portrait de l'empereur de Russie, entouré de diamants, que l'empereur lui avait envoyé lui-même, je ne sais pour quelle raison. Un des religieux transporta successivement devant chacun de nous ce présent impérial, puis le remit entre les mains du bon patriarche, qui alors resta muet, absorbé dans la contemplation de l'image czarienne ou des diamants, et nous le laissâmes là.

Les catholiques sont, pour la plupart, réunis autour du couvent latin; ils ne parlent guère que l'arabe, et on les dit descendants des anciens Arabes convertis au temps des croisades. Un grand nombre d'entre eux

Digitized by Google

passent leur vie à ciseler des croix, à façonner des chapelets; d'autres ne vivent que des aumônes du couvent; ce couvent occupe le premier rang parmi les monastères catholiques de l'Orient; on y compte quarante à cinquante religieux, les uns Espagnols, les autres Italiens. Leur supérieur, qui est en même temps le chef de toutes les maisons de l'ordre établies en Syrie et en Palestine, a le titre de gardien de la montagne de Sion et du saint sépulcre[1]; il doit être Italien et recevoir son investiture de la cour de Rome. Au-dessous de lui est un vicaire qui est élu comme lui, pour trois ans, et un procureur nommé à vie, qui doit être d'origine espagnole, et qui est surtout chargé des affaires temporelles. Ces trois dignitaires composent, avec trois religieux, le conseil suprême de l'administration que l'on appelle le *discretorium*, et qui régit les établissements de l'ordre disséminés en Palestine, en Syrie et en Égypte[2]; deux cents religieux environ peuplent ces établissements. Une de leurs principales fonctions est, comme nous l'avons dit, de recevoir les voyageurs; mais les voyages en terre sainte ne ressemblent plus guère à ceux dont une tradition séculaire ou de naïfs chroniqueurs nous ont conservé le récit; et si les bons religieux, en accueillant leurs hôtes, se rappellent les coutumes du passé, ils doivent être parfois fort peu édifiés de celles du présent.

[1] « Guardianus sacri montis Sion et custos terræ sanctæ. »

[2] Il y en a un à Bethléem, à Saint-Jean du Désert (une lieue et demie de Jérusalem), Ramleh, Jaffa, Caïffa, Saint-Jean d'Acre, Nazareth, Seïde, Beirout, Tripoli, Larisse, Alep, Damas, un dans le Liban, un à Alexandrie, Rosette, le Caire, et à Larnaca et Nicosie dans l'île de Chypre.

Digitized by Google

Le temps n'est plus où les hommes, qui avaient connu le charme des saints lieux, ne pouvaient se décider à les quitter et n'y cherchaient qu'une cellule pour vivre et mourir sur le sol consacré par la vie et la mort du Christ [1]. Le temps n'est plus où un vœu prononcé dans un moment de danger, une vision, ou le désir d'expier une faute, ou la lecture d'un passage de la Bible, que l'on considérait comme un avertissement du ciel, entraînaient un chrétien à quitter sa famille, son pays, et à s'en aller, à travers tous les hasards d'une longue et périlleuse route, chercher la terre de bénédiction [2]. Le plus souvent ces intrépides voyageurs ne connaissaient pas même la direction qu'ils devaient suivre et les cités par où ils passaient [3]; ils allaient de contrée en contrée, affrontant sans crainte tous les dangers, soutenus dans tous les obstacles par la vive ardeur de leur foi, et lorsque enfin ils arrivaient au terme de leur pèlerinage, leur âme se dilatait dans la

[1] « Les pèlerinages, dit M. Léon de Laborde, dans un de ses savants ouvrages sur l'Orient, ont créé la vie monastique. Les anachorètes sont les premiers pèlerins. » (*Commentaires géographiques sur l'Exode et les Nombres*, introduction, p. XVI.)

[2] Lalanne, *des Pèlerinages en terre sainte avant les croisades*, p. 11.)

[3] « Les croisés, dit M. L. de Laborde, parvinrent à Jérusalem, on sait à quel prix, sans connaître d'avance, sans apprendre même le nom des villes qui les recevaient ou qu'ils prenaient d'assaut. Pleins des souvenirs bibliques, ils cherchaient les noms consacrés par le saint livre, et quand, dans leur ignorance des langues orientales, ils n'en retrouvaient pas la synonymie, Semlin devenait pour eux *Malleville*, la ville de malheur, comme elle aurait été Bonneville s'ils y avaient trouvé un accueil hospitalier. » (*Commentaires sur l'Exode*, introduction, p. XXI.)

Digitized by Google

contemplation des murailles de Jérusalem, des grottes de Nazareth et des rives du Jourdain. A chaque pas ils retrouvaient quelques souvenirs des livres saints; ici c'était l'arbre sur lequel Zachée monta pour voir Jésus; là, le figuier où se pendit Judas; plus loin, l'autel où Abraham fut sur le point de sacrifier Isaac; ailleurs, les pierres qui servirent à lapider saint Étienne; et enfin, chose plus étonnante, dans l'église de Sion, la célèbre pierre angulaire dont il est si souvent question dans la Bible, et qui guérissait toute espèce de maux [1].

Les itinéraires des pèlerins antérieurs aux croisades, et la plupart de ceux qui ont été publiés depuis, nous présentent un douloureux tableau de toutes les souffrances, de tous les périls auxquels les Européens s'exposaient en entreprenant cette longue pérégrination. Naguère encore, au temps où M. de Chateaubriand visita la terre sainte, ce voyage était encore sinon aussi dangereux que dans les siècles passés, du moins très-pénible et très-dispendieux. Maintenant les chemins de fer, les bateaux à vapeur ont tellement abrégé toutes les distances, qu'un voyage à Jérusalem n'est plus qu'une facile excursion de touriste. En passant par l'Allemagne, on peut, en dix jours, se rendre de Vienne à Constantinople, et en cinq à six jours, de Constantinople sur la côte de Syrie; en s'embarquant à Marseille, sur un des paquebots du Levant, on peut être en sept jours à Alexandrie; de là, en deux jours, à Beirout, et de cette ville, en une semaine, dans la cité de Sion; aussi le nombre des pèle-

[1] Lalanne, *les Pèlerinages en terre sainte*, p. 5.

Digitized by Google

rins s'est-il considérablement accru dans les dernières années; mais ces pèlerins arrivés si rapidement, passent aussi rapidement. A peine installés au couvent du Saint-Sépulcre, ils montent à cheval, courent à droite, à gauche, satisfaits de voir à la hâte quelques-uns des lieux les plus mémorables, et d'écrire sur leur carnet ce qu'ils ont vu. C'est une des lois de notre nature, que ce qui nous coûte peu de peine a par là moins de prix à nos yeux, et c'est aujourd'hui une entreprise trop aisée d'aller à Jérusalem. La rapidité des moyens de communication a encore enlevé un prestige à cette ville, le prestige de l'éloignement et de l'inconnu. Pour quelques-uns, c'est toujours la sainte et merveilleuse cité de Dieu; pour beaucoup, ce n'est plus qu'une cité curieuse dont on a tant entendu parler, qu'en conscience on peut bien prendre, sur la saison d'été, cinq à six semaines pour la visiter et pouvoir dire qu'on la connaît.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Bethléem. — Le Jourdain. — Légendes de la Vierge. — Le couvent de Mar Élias. — Le tombeau de Rachel. — L'église catholique. — La grotte de la Nativité. — Population et industrie de la ville. — Départ pour le Jourdain. — Contrat avec le chef d'une tribu arabe. — Béthanie. — Le tombeau de Lazare. — Inquiétude de notre escorte. — Contrée désolée. — La plaine de Jéricho. — Les montagnes de la quarantaine. — La source de la Sultane. — Le souper au bord de l'eau. — Images bibliques. — Jéricho. — Le Jourdain. — La mer Morte. — Désert des montagnes, sauvage et terrible. — Rencontre redoutée. — Combat des Bédouins. — Transaction.

A MADAME C. DE COURBONNE.

Bethléem n'est qu'à trois petites lieues de Jérusalem, une charmante promenade, si l'on peut appeler promenade ce que tant de chrétiens considèrent comme un pieux pèlerinage. Des plaines, des coteaux mal cultivés et en grande partie dépeuplés, séparent la crèche du Sauveur de son sépulcre. Mais quand on n'a vu, pendant plusieurs jours, que les arides collines qui entourent Jérusalem, quelques sillons ensemencés, quelques verts enclos récréent doucement les regards, et il y sur le chemin de Bethléem plusieurs de ces enclos qui ressemblent à de vraies oasis. Puis il y a là tant de grands souvenirs, et de traditions touchantes,

Digitized by Google

qu'à chaque pas que l'on fait le cœur et l'esprit s'ouvrent à de nouvelles émotions. J'ai retrouvé souvent en Orient ces naïves légendes qui ont tant de fois occupé mes soirées d'hiver dans le Nord, et j'aime à les recueillir comme une expression de l'imagination naturelle et de la poésie enfantine des peuples que je visite. A une lieue environ de Jérusalem, on traverse un champ parsemé de petites pierres de différentes couleurs et arrondies comme des pois. On raconte que la Vierge passant par là au moment où un homme ensemençait de pois ses sillons, lui demanda ce qu'il tenait à la main. Des pierres, répondit l'avare laboureur, qui craignait que la Vierge ne lui demandât une partie de ses légumes. Soit! lui dit la mère de Dieu, et les pois furent aussitôt pétrifiés. C'est la même légende que celle des melons du Carmel et des moutons de la Maladetta, la légende, leçon de morale qui condamne la dureté de cœur. Un peu plus loin est une espèce d'esplanade en terre où s'élevait autrefois le térébinthe sous lequel la sainte Vierge se reposait avec l'enfant Jésus. Dès qu'elle s'asseyait au pied de cet arbre, disent les gens du pays, il tournait aussitôt, pour la garantir des ardeurs du jour, ses rameaux du côté du soleil. Au XVIIe siècle, un paysan, propriétaire du terrain où se trouvait cet arbre miraculeux, le brûla et trois jours après il mourut avec toute sa famille, et tout son bétail périt en même temps.

A un quart de lieue de distance est le couvent de Mar Élias, construit, disent les Grecs qui l'occupent, sur l'emplacement de la maison où naquit le prophète Élie. Vis-à-vis la porte de cet édifice, on voit une roche à fleur de terre de cinq à six pieds de longueur

Digitized by Google

et de trois de largeur, sur laquelle paraît empreinte la forme d'un corps humain. On dit que lorsque le prophète fuyait la persécution de Jézabel, il coucha une nuit sur cette pierre, qu'elle s'amollit comme de la cire pour qu'il y fût plus à l'aise, puis reprit, quand il se leva, sa première consistance.

Près de là est le puits au-dessus duquel les mages virent s'arrêter l'étoile qu'ils avaient suivie depuis leur lointaine contrée.

A droite de la route, sur un espace d'une demi-lieue, trois autres monuments appellent la religieuse attention du voyageur. C'est une vieille tour qui indique le lieu où demeurait Siméon, l'homme juste, le fidèle serviteur de Dieu, qui attendait la consolation d'Israël, et qui, en prenant l'enfant Jésus dans ses bras, entonna son cantique d'actions de grâces : *Nunc dimittis servum tuum, Domine.*

C'est un petit dôme peint en blanc, supporté par quatre pilastres, qui couvre, dit-on, la sépulture de Rachel, l'épouse de Jacob, la mère de Joseph et de Benjamin [1].

C'est un monticule sur lequel on ne distingue plus que quelques ruines, les ruines de Rama où le sang des innocents ruissela sur le sol, où l'on entendit la voix d'une autre Rachel pleurant, gémissant et ne

[1] « Mortua est ergo Rachel, et sepulta est in via quæ ducit Ephratam, hæc est Bethlehem. » (Genèse, chap. xxxv, v. 19.)

Le tombeau de Rachel avait autrefois un aspect plus monumental. Il était surmonté de douze pierres, en mémoire sans doute des douze tribus d'Israël. (Voy. *Géographie d'Edrisi* tome I, p. 345.)

Digitized by Google

voulant pas être consolée parce que ses fils n'étaient plus [1].

Bientôt Bethléem nous apparaît sur le bord d'une colline dont la pente, coupée par des gradins en maçonnerie qui soutiennent le sol, offre l'aspect d'un pittoresque amphithéâtre. Depuis longtemps nous ne voyions plus que quelques rares traces de culture, et ces rangées de gradins ingénieusement construits et étagés l'un sur l'autre, ces terrassements chargés d'oliviers et de mûriers étaient pour nous une riante image du labeur de l'homme et de la fécondité du sol.

Nous entrons au couvent latin par une porte faite exprès pour prévenir toute surprise, car elle est doublée de fortes solives, de plus, si étroite et si basse que deux hommes ne pourraient y passer à la fois, et qu'il faut, pour franchir son seuil, se courber à moitié. Tout l'édifice avec sa large enceinte et ses hautes murailles soutenues par des contre-forts a été du reste évidemment construit en vue des attaques auxquelles il était exposé, et l'abbé Mariti raconte que les chrétiens y soutinrent avec avantage un siége contre les musulmans qui avaient voulu les soumettre à un injuste tribut [2].

[1] « Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus : « Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.» (Év. de saint Matthieu, chap. II, v. 18; Jérémie, chap. XXXI, v. 15.) « Ici, dit M. de Chateaubriand, la mère d'Astyanax et celle d'Euryale sont vaincues. Homère et Virgile cèdent la palme de la douleur à Jérémie. »

[2] *Voyage dans l'île de Chypre, la Syrie et la Palestine*, t. II, p. 366.

Digitized by Google

Les religieux nous conduisirent d'abord dans la grande église qui porte le nom de *Santa Maria di Bethléem* [1], église superbe jadis [2], mais aujourd'hui nue et délabrée. Les marqueteries qui formaient son pavé ont été transportées à Jérusalem dans la mosquée d'Omar; les mosaïques dont ses murs étaient revêtus sont tombées pièce à pièce. Il ne reste de son ancienne magnificence que les quarante colonnes en marbre d'ordre corinthien qui partagent la nef, et ces colonnes ne soutiennent qu'une voûte en bois inachevée. L'empereur Adrien, dans sa haine contre les chrétiens, avait fait élever sur ce sol vénéré des disciples de l'Évangile un temple à Adonis : « Et l'on pleurait, dit saint Jérôme, le favori de Vénus, dans la crèche où l'on avait entendu les premiers cris de l'enfant Jésus. » Sainte Hélène renversa ce monument d'un culte honteux et construisit à sa place cette splendide église malheureusement dégradée par le temps, et plus encore par les Turcs.

Nous allâmes de là à la chapelle de Sainte-Catherine où l'on célèbre ordinairement l'office divin, puis nous descendîmes avec les religieux dans les grottes

[1] L'église de Bethléem est belle, solide, vaste et ornée à tel point qu'il n'est pas possible d'en voir qui lui soit comparable. (*Géographie d'Edrisi,* trad. de M. Jaubert, tom. I, p. 346.)

[2] « L'église est magnifiquement revestue de marbres que saincte Heleine feit faire soustenue dessus grosses colonnes, revestue à l'entour de pierres de marbre. Mais les Turcs ont enlevé lesdictes revestures pour orner leurs mosquées et le temple qu'on appelle de Salomon, et qui est maintenant mosquée dédiée aux mahométistes. » (Les observations de P. Belon, du Mans, p. 145.)

Digitized by Google

souterraines, plus précieuses aux yeux des fidèles que les plus précieux édifices. Au bas de l'escalier est un caveau qui renferme les mausolées des pauvres enfants de Bethléem et des environs, victimes de l'anxiété et de la barbarie d'Hérode. De ce caveau on entre par un passage étroit et obscur près de l'autel de la Nativité, érigé dans la grotte même où Jésus vint au monde. Nous avons déjà parlé de ces grottes de Nazareth occupées en partie par la famille du paysan et en partie par ses animaux. Le même fait se représente à Bethléem : « Les Bethléémites, dit M. G. Robinson qu'il ne faut pas confondre avec son protestant homonyme, Ed. Robinson, auteur de l'ouvrage fort savant, mais fort sceptique que nous avons souvent cité ; les Bethléémites sont presque tous *fellahs* ou agriculteurs ; leurs maisons ne sont que de chétives constructions. Comme elles s'élèvent sur un terrain en pente, on creuse la partie inférieure du rocher qui d'ordinaire sert d'écurie pour les bestiaux. Le roc étant poreux et friable, il se taille facilement, et fournit en hiver (saison qui, dans ce pays découvert, est très-rude) un meilleur abri que ne pourraient le faire des murailles en pierres sèches. Ce mode de construction n'est pas particulier aux Bethléémites. Je l'ai vu employé dans plusieurs endroits de l'Orient, et comme dans ces contrées les usages ne sont pas sujets aux mêmes changements qu'en Europe, on peut raisonnablement supposer que telle était la manière de vivre il y a dix-huit siècles. C'est à cette époque que Marie vint à Bethléem où elle était étrangère pour le recensement général, et c'est en cette qualité qu'elle y demeura. En outre, la situation particulière où elle se trouvait de-

Digitized by Google

vait lui faire désirer de se tenir éloignée du monde [1]. Cette circonstance explique assez pourquoi le lieu de la naissance de Notre-Seigneur se trouve sous terre. Abattez ces murs épais et dépouillez les lieux consacrés des embellissements qui leur sont étrangers, et vous trouverez au milieu des ruines l'excavation ordinairement pratiquée dans les flancs de la montagne pour y loger les troupeaux, telle qu'on la voit encore aujourd'hui au-dessous de la chaumière voisine. Pour ce qui est de l'identité de ce lieu, l'événement dont il fut le théâtre était trop important pour que les premiers chrétiens aient pu le perdre de vue. Ceux-là mêmes qui se sont montrés le plus sceptiques quant à l'identité des saints lieux, reconnaissent dans cette circonstance l'authenticité de la tradition.

La grotte de la Nativité a été élargie pour les besoins du service religieux. Elle a environ douze pieds de long sur quatre de large. Malheureusement les murs intérieurs ont été revêtus de plaques de marbre. Il est à regretter qu'une piété mal entendue ait ainsi travesti la nature première de ce lieu sacré. Quel marbre peut remplacer les parois de sable et de roc qui ont abrité la Vierge et vu naître le Sauveur? La voûte seule n'a point été taillée par les architectes, mais elle est toute noircie par la fumée des lampes, qui sans cesse brûlent dans cette enceinte. A l'extrémité orientale de la chapelle, en face d'un autel adossé

[1] Joseph partit aussi de Nazareth, ville de Galilée, et monta en Judée dans la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire inscrire avec Marie son épouse, qui était grosse. (Év. de saint Luc, chap. II, v. 4 et 5.)

Digitized by Google

contre les parois de la grotte, est un cercle en jaspe et en agate autour duquel sont gravés ces mots qu'on lit à genoux :

Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est.

A quelques pas de distance est la crèche où l'enfant divin fut déposé, et en face de la crèche est l'autel des Mages qui appartient aux Latins. Celui de la Nativité appartient aux Grecs. Eux seuls y célèbrent les offices religieux.

En revenant vers la chapelle des Innocents, nous nous sommes arrêtés dans une autre grotte sépulcrale; l'une consacrée aux deux nobles Romaines, sainte Paule et sa fille sainte Eustachie, qui, abdiquant toutes les vanités humaines, vinrent ici achever humblement dans les pratiques des bonnes œuvres une vie commencée avec le reflet de la gloire de Scipion leur ancêtre, dans les splendeurs de la ville des Césars. En face de leur tombeau est celui de saint Jérôme, cet homme au cœur ardent que la lecture de la Bible arracha aux études profanes, et la morale de l'Évangile aux voluptés de Rome, qui, de la ville des Césars, s'enfuit dans une retraite obscure, d'où il étonnait le monde par la vigueur de sa lutte contre les hérétiques et l'éloquence de ses écrits.

Non loin de la grotte de la Nativité, il en est encore une autre que l'on visite avec piété. On dit qu'au moment où Hérode venait de prononcer son sanguinaire arrêt, la Vierge se réfugia là avant de partir pour l'Égypte, et l'on attribue à la terre de cette grotte une vertu miraculeuse; il suffit, dit-on, d'en mêler quelques parcelles à la boisson des nourrices, pour rendre

Digitized by Google

à ces femmes le lait dont elles seraient privées. Du haut du monticule où se trouve cette grotte, on voit, à l'orient, le vallon où les bergers entendirent la voix de l'ange qui leur annonçait la bonne nouvelle :

Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur.
Et vous le reconnaîtrez à ce signe : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.
Au même instant se joignit à l'ange une troupe de la milice céleste louant Dieu et disant :
Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté [1].

Pendant que nous allions, de chapelle en chapelle, contempler ces augustes monuments de notre religion, les franciscains avaient songé pour nous aux besoins matériels. Nous trouvâmes, en rentrant dans leur demeure, la table mise, des œufs, des poulets et des flacons d'un agréable petit vin blanc que l'on ne trouve point à acheter en Palestine, que les pères de terre sainte préparent eux-mêmes et tiennent en réserve pour les pèlerins.

Nous sortîmes après cet excellent déjeuner pour parcourir la ville. « Bethléem Éphrata, dit la Bible, quoique tu sois petite entre toutes les petites villes de Juda, c'est de toi que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement et dans l'éternité. »

« Bethléem, dit saint Matthieu, terre de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les cités de Juda, car de toi sortira le chef qui doit régir mon peuple d'Israël. «

[1] Évangile de saint Luc, chap. II.

Digitized by Google

Et la pauvre petite ville de Bethléem est restée célèbre entre toutes les grandes cités, et ses grottes de roc, ses chétives murailles subsistent encore après tant de siècles et tant de révolutions, tandis que l'on cherche, dit un intéressant écrivain, l'emplacement de Babylone et de Memphis [1].

Les deux noms qu'elle porte dans la Bible et dans l'Évangile ont tous deux une signification symbolique : Éphrata signifie *fertilité*, et Bethléem, *maison du pain*.

C'est là que David grandissait obscurément au milieu de ses frères, lorsque, par l'ordre de Dieu, le prophète Samuel vint lui donner la consécration royale. Il faut citer ce passage de la Bible comme un des traits qui jettent la plus vive lumière sur les mœurs, sur les croyances religieuses des anciens Israélites, et j'aime à le lire dans une des naïves traductions de notre vieux langage :

« Dunc menad Ysaï ses set fiz devant Samuel et il redit : nul de ces n'a Deu eslit.

« Dunne n'as-tu plus fiz? Respundi Ysaï : ol, un petit ki guarded noz berbiz. Fist Samuel : fai le venir, car nus ne mangeruns si que il seit venuz.

« Mandez fud, e vint; e fud alques russet e de bel semblant et de bele chière. Dist Nostre Seigneur à Samuel : lieve, si l'enuing; c'est est mis esliz [2]. »

C'est là aussi que la tendre et fidèle Ruth devait

[1] M. d'Estourmel, *Voyage en Orient*, tom. II, p. 114.

[2] *Les Quatre livres des Rois*, traduits en français du XIIe siècle, p. 59. Nous devons à l'intelligente et laborieuse érudition de M. Leroux de Lincy cette publication d'un des curieux monuments de notre langue.

Digitized by Google

trouver la récompense de sa vertu filiale, et personne ne passera dans les champs de Bethléem, sans songer à cette ravissante idylle, sans se rappeler cette scène patriarcale et ces trois personnages qui se détachent sur la grande et majestueuse histoire de la Bible, comme les suaves figures de l'art byzantin se détachent sur un fond d'or. C'est la pauvre Nohémi qui, ayant tout perdu, voudrait encore perdre son nom : ne m'appelez pas Nohémi, c'est-à-dire belle, mais Mara, c'est-à-dire amère, car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertumes. C'est Ruth qui s'écrie, avec cette ardente affection du jeune âge : Ton peuple est mon peuple, et ton Dieu est mon Dieu; je mourrai sur la terre où tu mourras, je serai ensevelie là où tu seras ensevelie. C'est le bon et charitable Booz qui engage la jeune veuve à venir glaner dans son champ, et qui recommande à ses moissonneurs de laisser tomber des épis exprès pour elle; doux et touchant tableau des vertus primitives, admirable groupe que bien des poëtes ont essayé d'imiter et que nul n'a jamais pu surpasser.

De toutes les villes de Syrie, Bethléem est une de celles qui ont été le plus vite reconquises par la piété des chrétiens. L'église, dont on admire encore aujourd'hui l'imposante colonnade, fut construite au commencement du IVe siècle (vers l'année 330). A la fin du même siècle, sainte Paule y fonda trois couvents de femmes et un couvent d'hommes. Les croisés, en se rendant à Jérusalem, s'emparèrent d'abord de Bethléem; en l'année 1110, Beaudoin Ier y établit un évêché. A quelque distance de cette ville s'élève une montagne dont le nom rappelle une des nobles phases de

Digitized by Google

ces religieuses expéditions de l'Europe; on la nomme la montagne des Francs, et la tradition rapporte que les croisés s'y maintinrent encore quarante ans après avoir été forcés d'abandonner les murs de Jérusalem. Mais au XIIIe siècle, Bethléem est retombée sous le joug des musulmans, et depuis cette époque, son histoire est celle de toutes les villes qu'ils gouvernent, histoire d'oppression, d'exaction, fort triste à étudier, et qui pourtant, si on la considère au point de vue chrétien, est plus instructive que beaucoup de gens ne le pensent. En effet, si l'on observe la triste situation des chrétiens d'Orient, si l'on songe à quelles douleurs, à quelles humiliations ils sont condamnés depuis des siècles, et si on les voit conservant si fidèlement les pratiques de leur culte, sous le poids de ces humiliations, sur une terre qu'ils ont jadis si péniblement conquise et si malheureusement perdue; si on les voit, dans leur vie de chaque jour, courbés sous la verge de fer d'un pouvoir hostile qui se réjouit de leur servitude et se rit de leurs souffrances, on doit se dire que la force qui les soutient dans un tel état n'est pas une force ordinaire, que la religion qui les console de tant de tribulations est une religion surhumaine. C'est la pensée qui m'a souvent saisi dans le cours de mon voyage; c'est l'une des impressions les plus fortes que j'aie conservées de cette lointaine contrée; c'est une réflexion qui, ce me semble, doit quelque peu embarrasser les sceptiques.

En 1834, Bethléem subit un nouvel orage qui, cette fois, frappait surtout la population turque. Les habitants turcs de cette ville avaient voulu résister à l'invasion égyptienne; Ibrahim les punit sévèrement

Digitized by Google

de leurs tentatives inutiles et les désarma par un de ces procédés ingénieux qu'on ne trouve qu'en Orient.

Dans ce pays, quand on veut désarmer une ville ou un village, on ne lui ordonne point d'apporter tous ses sabres et ses fusils; on sait bien que, par ce moyen, on n'arriverait qu'à une mesure trop incomplète; on signifie aux habitants d'un district d'avoir à livrer, tel jour, tant d'armes, sous peine de payer une énorme amende, ou d'aller en prison; et comme cette taxe militaire est établie dans les proportions les plus rigoureuses, il en résulte que, pour y satisfaire, toutes les familles exercent l'une sur l'autre un contrôle impitoyable, que celui qui essayerait de cacher le moindre pistolet serait trahi par les siens, et que la communauté, après avoir livré tout ce qu'elle possède, est souvent obligée d'acheter encore au dehors des armes pour fournir le contingent exigé. En 1834, les musulmans de Bethléem en furent réduits à cette extrémité; plusieurs d'entre eux avaient déjà été arrêtés et conduits en prison, lorsque par hasard, on apprit dans la ville l'arrivée du consul anglais de Damas, qui venait visiter l'église de la Nativité. Aussitôt une quantité d'hommes et de femmes se précipitent à sa rencontre, le supplient d'intervenir en leur faveur auprès d'Ibrahim, et, par un mouvement spontané, se dépouillant de leurs vestes, de leurs manteaux, étendent ces vêtements sous les pieds de son cheval.

Bethléem renferme à présent environ trois mille habitants, la plupart chrétiens, le reste turcs, et, comme à Nazareth, pas un Juif [1]. A part l'immense

[1] Il n'y en avait déjà plus que douze au temps de Benjamin de Tudelle. C'est lui-même qui le dit dans sa relation de voyage.

Digitized by Google

couvent qui est occupé par les religieux catholiques, grecs et arméniens, on ne voit là aucun édifice remarquable, rien même qui ressemble à une rue ou à une place publique. Les maisons sont jetées d'ici, delà, sans ordre, bâties grossièrement et toutes fermées par une enceinte en pierres; quand on a franchi le seuil de cette espèce de rempart, on aperçoit un singulier spectacle : trois à quatre chambres sombres, pareilles à des voûtes de prison, s'élèvent à droite, à gauche et au fond d'une cour sale; les chambres sont occupées par autant de familles distinctes et sont autant d'ateliers laborieux. Il y a ici une industrie religieuse qui, du commencement à la fin de l'année, occupe la plus grande partie de la population, je veux parler de cette fabrication des croix, des chapelets que l'on vend par centaines aux pèlerins; hommes, femmes, enfants, tout le monde y travaille. Les Turcs mêmes ne croient point manquer aux prescriptions du Coran, en spéculant ainsi sur la piété des infidèles. Les hommes font le gros ouvrage, scient les croix et les boîtes; les femmes et les enfants enfilent les grains de chapelets, les rangent ou plutôt les entassent autour d'eux; il y en a, dans leurs étroites demeures, de tels amas qu'à peine trouve-t-on un endroit où poser le pied. Les femmes aussi sont chargées de la vente de tous ces *memoranda*, et elles s'acquittent de cette fonction avec une grâce pudique qui est comme une des harmonieuses conditions de la nature de leur emploi. J'ai vu, dans une de ces sombres et chétives cabanes, deux jeunes filles à peu près du même âge, vêtues d'une robe bleue, et la tête couverte d'un voile blanc, toutes deux travaillant en silence à composer, avec des

Digitized by Google

grains d'olivier, les dizaines d'un rosaire, et toutes deux d'une figure si douce, si innocente et si suave, qu'il me semblait voir deux images de la Vierge sur cette terre sanctifiée par la présence de la Vierge.

Pour compléter l'itinéraire que nous nous étions tracé, il nous restait encore une excursion à faire; nous voulions aller au Jourdain, mais on ne va pas au Jourdain sans avoir à régler d'abord quelques petits préliminaires obligés. La vallée du fleuve et les montagnes qui entourent les plages de la mer Morte sont occupées par des tribus d'Arabes, qui regardent les voyageurs comme une race de tributaires envoyés par la Providence, qui veulent bien cependant, par une magnanime condescendance, les laisser passer tranquillement et les protéger même, à la condition que ces voyageurs sachent aussi se conduire convenablement. Quatre tribus s'emparent tour à tour des caravanes de pèlerins que la curiosité conduit dans leurs parages; c'est un droit qu'elles se sont donné à elles-mêmes, et que personne ne songe à leur enlever, tant les abus les plus iniques arrivent ici aisément à l'état de loi. On ne s'avise point de braver les lances et les sabres de ces fils d'Ismaël, de ces maîtres du désert. Les choses se traitent à l'amiable, fort décemment et fort poliment; on fait venir chez un consul de Jérusalem le cheik d'une des nomades cohortes, et là, en fumant avec lui le chibouk et en prenant une tasse de café, on règle les conditions de son passage, c'est-à-dire que, pour n'être pas volé en route, on se laisse complaisamment voler dans les murs de la ville sainte. Incroyable gouvernement turc qui prétend posséder la Syrie, la Palestine, et qui, à deux lieues de ses villes,

Digitized by Google

ne peut pas même garantir la sécurité de son sol.

Nous suivîmes les instructions qui nous étaient données, et nous vîmes apparaître à heure dite, chez notre agent consulaire, un vieux cheik, nommé Mohammed, qui avait, dans le cours de sa vie, dévalisé plusieurs caravanes, égorgé une foule de gens, et qui, par cela même, n'en était que plus respectable. L'âge avait calmé la sauvage ardeur de son tempérament. Il comprenait, disait-il, qu'il s'était fait imprudemment une vie trop orageuse; que le mieux, après tout, était de se conduire en honnête homme, de former un amical accord avec les voyageurs, et de les escorter loyalement au lieu de les attendre en embuscade pour se précipiter sur eux les armes à la main, et il élevait ses fils dans le respect des Francs et l'amour de l'ordre. A l'entendre ainsi faire d'un ton plaintif sa confession, on eût dit le cœur le plus humble et le plus repentant, pénétré jusque dans ses derniers replis du sentiment de ses erreurs, et sollicitant, au nom de ses remords, une chrétienne absolution. Nous ne nous doutions pas qu'avec un tel langage, il nous enlaçait dans une trahison. Notre agent qui, dans cette négociation très-nouvelle pour nous et très-curieuse, s'était constitué notre fondé de pouvoir, discuta quelque temps le chiffre du contrat que le cheik converti avait d'abord porté très-haut. « Vous savez, disait le tendre Mohammed en savourant goutte à goutte sa tasse de café, que les Arabes sont pauvres. J'ai tout une famille à entretenir, et il y a dans ma tribu bien des malheureux qui, dans leurs besoins, ne s'adressent qu'à moi.—Bah! répondait M. A.; j'ai été dans un de vos campements, j'ai vu vos tentes, rien n'y manque.

Digitized by Google

On y trouve le meilleur café et le meilleur riz qu'il y ait dans la contrée.—Loué soit Allah! reprenait Mohammed, s'il accorde à ses fidèles quelques-uns des biens de ce monde; mais songez donc que s'il nous arrive de riches voyageurs, c'est Dieu lui-même qui nous les envoie pour donner une petite portion de leurs trésors à la tribu.—Ces messieurs ne sont pas de riches voyageurs.—On m'a dit qu'ils étaient Anglais.—Non, ce sont des Français; vous le voyez, puisque c'est moi qui s'occupe de leurs affaires.—Ah! ah! des Français, » répéta Mohammed en aspirant lentement une bouffée de tabac. Ce mot sonnait mal à son oreille. Les Anglais ont ici, comme autrefois sur le continent, la réputation de semer l'or à pleines mains. Cette question de nationalité dérangeait les calculs du cheik, et après un instant de réflexion, il reprit la parole d'un air douloureux et comme un homme qui fait un pénible effort sur lui-même. Il diminua cent piastres sur le prix qu'il avait d'abord demandé, « non point, ajouta-t-il en habile courtisan, non point qu'il crût les Français moins riches que les Anglais; mais parce qu'il avait toujours eu une prédilection particulière pour ce peuple du grand sultan appelé Bonaberdi. »

On ne s'attendait guère à voir Bonaberdi dans cette affaire. Cependant M. A., trouvant qu'un si héroïque souvenir n'opérait point une assez forte réduction, continua de discuter, jusqu'à ce qu'enfin le cheik descendit successivement à quatre cents piastres (cent fr.). C'était là son ultimatum. Pour quatre cents piastres, il s'engageait à nous conduire lui-même, avec quinze hommes à cheval, au Jourdain, à la mer

Digitized by Google

Morte, et jurait sur sa tête, sur la tête de ses enfants, par Allah et le prophète, de nous ramener sains et saufs à Jérusalem. Notre contrat fut établi dans ces termes et notre départ fixé au lendemain matin. Quatre cents piastres pour quinze hommes à cheval pendant deux jours, c'était en vérité bien peu. Décidément les temps sont mauvais pour le pauvre monde, et les Arabes ne peuvent, à meilleur marché, exercer leur brigandage.

Le lendemain, pourtant, nous attendîmes vainement Mohammed et ses compagnons. Le kavas de M. Barrère, qui continuait auprès de nous son fidèle service, nous dit que nous les trouverions peut-être à la porte de la ville; nous partîmes avec lui, et un mauvais garnement de guide que nous avions été obligés de prendre pour remplacer notre interprète malade depuis plusieurs jours. A la porte de Saint-Étienne, nous aperçûmes un jeune homme d'une vingtaine d'années, d'une taille gigantesque et d'une carrure d'athlète dont nous pouvions tout à notre aise observer les proportions; car il n'avait ni bas, ni caleçon. Un mouchoir sur la tête, une chemise de toile sur le corps, composaient tout son vêtement; et cette toilette exiguë semblait encore l'embarrasser. Dès qu'il nous eut salués, il se hâta de relever les pans de sa chemise sur ses flancs pour rendre sa marche plus facile, et nous eûmes le plaisir de contempler dans toute leur étendue deux longues jambes taillées comme une sculpture antique et agiles comme des jambes de cerf. Il portait en bandoulière une énorme carabine, un poignard à la ceinture, et à voir la vigueur de ses membres, on ne pouvait douter, qu'au

Digitized by Google

besoin, il ne sût faire un bon usage de ses armes. C'était le fils de Mohammed. Il devait, nous dit-il, remplacer son père qui ne pouvait lui-même nous accompagner; et quand nous lui demandâmes où se trouvait l'escorte qui nous était promise, il nous montra deux hommes à peu près vêtus et armés comme lui, et nous dit qu'il nous en viendrait d'autres en chemin. Mohammed manquait fort librement à ses conventions, mais que faire? nous voulions voir le Jourdain, et, au risque de n'être pas protégés comme nous l'avions cru, nous continuâmes notre route. Au bas de la montagne des Oliviers, nous rencontrâmes encore deux hommes cachés dans un ravin, qui se levèrent à notre approche et se joignirent à nous; puis, un peu plus loin, il nous en arriva encore d'autres. Enfin, nous en comptâmes onze réunis autour de nous, quatre de moins qu'on ne nous avait dit, et pas un à cheval, en sorte que nous étions obligés de ralentir notre marche pour nous mettre au niveau de la leur; et tous ces hommes qui se parlaient à voix basse, et jetaient sans cesse autour d'eux des regards inquiets, ressemblaient bien plus à des gens qui vont tenter un mauvais coup qu'aux compagnons d'un chef de tribu qui use de son droit en escortant à son tour les voyageurs. Nous fîmes part de nos inquiétudes à notre guide; mais il avait déjà eu une longue conversation avec Ali, le fils de Mohammed, et paraissait plus dévoué à ses intérêts qu'aux nôtres.

Nous gravîmes de nouveau le mont des Oliviers, en saluant les chapelles, les grottes que nous avions visitées quelques jours auparavant, et nous fîmes une halte au village de Béthanie. Ce village, qui ne se com-

Digitized by Google

pose que de quelques misérables cabanes en terre, est dans une situation superbe, au sommet de la montagne, d'où les regards planent d'un côté sur les murs de Jérusalem, la vallée de Siloé; de l'autre sur les cimes aiguës qui avoisinent le Jourdain, et les collines de sable qui s'abaissent graduellement vers la mer Morte.

A peine fûmes-nous à l'entrée du village, qu'une douzaine d'enfants nus ou presque nus coururent à notre rencontre, sollicitant, pour gagner une aumône, la faveur de tenir nos chevaux. Des femmes s'avancèrent en même temps, la tête couverte d'un sale haillon, et nous tendirent des mains desséchées pour nous faire connaître leur pauvreté; elles n'avaient pas besoin de la raconter dans leurs prières. Il n'y a, à Béthanie, aucune industrie, et la terre qui l'entoure ne donnant à ses habitants que des ressources insuffisantes, ils ont recours à la mendicité. Nous cherchâmes les ruines du cloître érigé en ce lieu par Mélusine, lequel cloître fut, dit Vertot, concédé, au XIIIe siècle, aux Hospitaliers; mais nous ne vîmes qu'une mosquée d'une assez chétive apparence qui, peut-être, a été construite avec ses débris, et çà et là quelques grosses pierres taillées avec art, qui ont bien pu appartenir à cet édifice, et dont les gens de Béthanie se sont servis pour bâtir leurs demeures.

Deux hommes nous apportèrent des bougies pour nous montrer le tombeau de Lazare. Nous entrâmes dans une grotte par une porte basse, et, descendant un escalier sombre et étroit, de vingt-six marches, nous arrivâmes au fond d'un souterrain où l'on aper-

Digitized by Google

çoit une tombe en pierre, ouverte et vide, la tombe, dit la tradition, de l'ami du Christ.

« Jésus, frémissant en lui-même, vint au sépulcre : c'était une grotte, et une pierre était posée dessus.

« Jésus dit : Otez la pierre. Marthe, sœur de celui qui était mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà ; car il y a quatre jours qu'il est là.

« Jésus lui dit : Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ?

« Ils ôtèrent donc la pierre. Alors Jésus, levant les yeux, dit : Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté.

« Pour moi, je savais que vous m'écoutez toujours; mais j'ai dit ceci à cause de ce peuple qui m'entoure, afin qu'il croie que vous m'avez envoyé.

« Ayant dit cela, il cria d'une voix forte : Lazare, sors.

« Et aussitôt, celui qui avait été mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : Déliez-le et le laissez aller [1]. »

Les religieux de Jérusalem venaient autrefois, la veille de la Toussaint, célébrer l'office des morts sur ce sépulcre de Lazare. C'était une de ces consolantes pensées du christianisme qui ne sépare point la douleur de la mort de l'espoir d'une autre vie. Depuis

[1] M. de Lamennais, dont j'ai souvent dans ces citations de l'Évangile employé l'excellente traduction, ajoute à ce passage la note suivante : « Celui que Jésus a ressuscité, qui a en soi la vie que Jésus donne, qu'on le délie et qu'on le laisse aller ; il ne veut pas qu'on serre les siens dans les bandelettes des morts. »

Digitized by Google

plusieurs années, les difficultés que leur suscitaient chaque fois qu'ils voulaient faire cette cérémonie, tantôt les autorités turques, tantôt les Grecs, ont forcé les franciscains à l'abandonner.

Quand nous sortîmes de cette grotte, on nous fit voir une maison qui se distingue entre toutes les autres par sa fraîche structure et son élévation, et l'on nous dit que c'était la maison de Marthe et Marie; Marthe, qui s'occupait des travaux de la maison et Marie qui écoutait la parole du Sauveur, et qui avait choisi la meilleure part[1]. Il y a des siècles, sans doute, que l'habitation des deux sœurs de Lazare n'existe plus; mais ce qui est certain, c'est que Béthanie est bien le lieu où elles demeurèrent, et où le cœur de Jésus a fait un de ses miracles. Ce village est juste, comme le dit saint Jean, à quinze stades de Jérusalem[2], et les Arabes, fidèles à toutes les traditions, l'appellent *el-Azir*, traduction du nom de Lazare. Ce qui est certain, par conséquent, c'est que c'est de là que Jésus partit pour faire son entrée triomphale à Jérusalem et chasser les vendeurs du temple :

« Et comme il approchait de Bethphagé et de Béthanie, près du mont des Oliviers, il envoya deux de ses disciples,

« Disant : Allez au village qui est là devant; en y entrant, vous trouverez un ânon attaché, sur lequel

[1] Évangile de saint Luc, chap. x, v. 38.

[2] « Eine Entfernung von ein wenig minder als zwei rœmischen Meilen von dem œstlichen Theile der Stadt, und stimmt so mit den fünfzehn Stadien des Evangelisten überein. » (Ed. Robinson, *Palæstina*, tom. II, p. 310.)

Digitized by Google

aucun homme ne s'est encore assis : déliez-le et me l'amenez.

« Et si quelqu'un vous demande : Pourquoi le déliez-vous? vous répondrez ainsi : Parce que le Seigneur veut s'en servir.

« Ceux qui étaient envoyés s'en allèrent, et ils trouvèrent l'ânon comme il leur avait dit.

« Comme ils déliaient l'ânon, ses maîtres leur dirent : Pourquoi déliez-vous l'ânon?

« Ils répondirent : Parce que le Seigneur en a besoin.

« Et ils le conduisirent à Jésus. Et jetant leurs vêtements sur l'ânon, ils le firent monter dessus.

« Partout où il passait, ils étendaient leurs vêtements sur le chemin [1]. »

Nous descendîmes de Béthanie dans une vallée où tous les Arabes s'arrêtent avec joie. Il y a là, sous une voûte profonde, une source fraîche et abondante, et il faut savoir ce que valent les moindres sources dans un pays desséché comme celui-ci. Le nom qu'on leur donne indique l'heureuse pensée qu'on y attache, c'est toujours un des plus beaux noms de la Bible et de l'Évangile; tantôt le puits de Jacob, tantôt le bassin de Salomon, ou la fontaine de la Vierge, et celle du vallon de Béthanie s'appelle la source des Apôtres. Nos gens y firent d'amples libations, puis se remirent en marche avec un air de gaieté et de résolution que nous ne leur avions pas encore vu; on eût dit que cette eau opérait sur eux comme le vin sur un ouvrier de Paris.

[1] Évangile de saint Luc, chap. XIX, v. 29.

Digitized by Google

Bientôt l'inquiétude se peignit de nouveau sur leur visage; nous les vîmes, à l'entrée d'un ravin, se grouper en cercle autour d'Ali, comme des soldats appelés à recevoir de leur sergent-major le mot d'ordre; ils parlaient à voix basse et jetaient de côté et d'autre un regard rapide et étincelant; puis le cercle s'ouvrit, et tandis que le fils de Mohammed se rapprochait de nous, deux de ses gens s'en allaient en avant, l'un à droite, l'autre à gauche du ravin, l'oreille aux aguets, le fusil à la main, la poitrine courbée sur leur genou, se glissant sur le sol comme des Mohicans. « Que se passe-t-il donc? demandai-je à notre interprète. — Rien, monsieur, répondit-il, je crois que ces hommes vont essayer de surprendre un chacal. » Leur manœuvre ne ressemblait en rien à celle du chasseur qui court après sa proie, elle avait au contraire tous les indices d'une préoccupation craintive, d'une situation embarrassante. Si, dans ce moment, nos gens n'avaient pas la conscience nette; s'ils étaient en guerre avec quelque tribu, les lieux que nous traversions n'étaient pas de nature à les rassurer; nulle habitation, nul vestige humain. De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que des montagnes nues, décharnées, les unes pâles et blafardes comme des monuments tumulaires, les autres d'une teinte jaune et sulfureuse comme des éruptions de volcans. Les pierres roulées çà et là sur leur pente ou sur le chemin, par les torrents d'hiver, ressemblent à des blocs de lave fendus et durcis par le temps; entre ces montagnes s'étendent de sombres et silencieux défilés, au fond desquels on distingue le lit desséché d'un ruisseau et quelques plantes sauvages dont la pâle ver-

Digitized by Google

dure ne sert qu'à faire plus tristement ressortir l'aridité du sol qui les entoure. A l'horizon apparaissent les cimes de la terre de Moab, qui s'élèvent sur la rive gauche du Jourdain; c'est là l'unique perspective qui, dans le sinistre espace, repose les regards. A l'aspect de ces cimes effilées et azurées comme celles de la Suisse, il semble que les tableaux géographiques de la Bible aient changé de place, qu'ici soit le fatal désert des Hébreux, et là-bas, la terre promise.

Notre intention était d'aller d'abord à la mer Morte, puis de remonter le long des rives du Jourdain et de nous en revenir par le village de Riha; mais nos hommes qui avaient, comme nous le découvrîmes plus tard, de bonnes raisons pour ne pas suivre notre plan de voyage, s'écartaient de plus en plus de la direction que nous nous étions tracée. Nous voulûmes avoir une explication; nous demandâmes à Ali, par l'entremise de notre interprète, pourquoi il ne nous conduisait pas, ainsi que nous en étions convenus. Il nous répondit que de Jérusalem il n'y avait, pour arriver là, nul chemin direct; c'était un mensonge flagrant, et Ali, voyant qu'il ne pouvait le soutenir, nous représenta alors, d'une voix pateline, que la mer Morte était encore très-éloignée et ses gens très-fatigués, que, par pitié, il fallait au moins leur accorder quelques heures de repos, qu'il allait nous mener sous un frais abri, et que de là nous reprendrions plus légèrement notre route. Ce nouveau plaidoyer valait mieux que le premier; Ali faisait un appel à notre humanité et le faisait d'un ton si pénétré, que nous devions le croire de bonne foi; la chaleur était d'ailleurs excessive. Il y a toujours, entre la tempéra-

Digitized by Google

ture de cette région et celle de Jérusalem, une différence incroyable pour une si petite distance; pour comprendre cette différence, il faut se représenter la situation du bassin de la mer Morte et du Jourdain encaissé entre des montagnes de sable, qui concentrent, comme un foyer, les rayons du soleil, abaissé à plusieurs centaines de pieds au-dessous du niveau de la Méditerranée, et à trois mille pieds au-dessous de Jérusalem. Quoique nous n'eussions encore marché que pendant cinq heures, nos gens, si endurcis qu'ils fussent à la fatigue, paraissaient pourtant fatigués. Nous avions mis plusieurs fois nos chevaux au trot et au galop, et pour nous rejoindre, ils avaient été obligés de courir; la sueur leur ruisselait du front, et leur chemise leur semblait si lourde, qu'à tout instant je m'attendais à les voir se dépouiller de ce dernier vêtement, comme d'un fardeau inutile. Nous cédâmes donc aux instances d'Ali, et bientôt nous nous réjouîmes d'avoir eu cette complaisance.

Après avoir traversé encore quelques collines arides et abandonnées, nous descendons dans une vaste plaine, la plaine de Jéricho, où nous voyons reparaître l'eau, la verdure. Une vieille tour déserte s'élève au bord du chemin, un ruisseau serpente au pied de cette ruine : nous pensons à établir là notre campement, mais Ali, qui a ses idées, nous mène encore une demi-lieue plus loin, et nous arrête au bord d'une autre source. Cette fois, adieu toutes nos préventions et toutes nos colères; le choix seul d'un pareil lieu suffit pour les effacer et pour nous faire bénir l'intelligence de notre guide. Une belle et fraîche vallée, parsemée de verts arbustes, s'étend autour de

Digitized by Google

nous; au milieu de cette vallée coule à fleur de terre une source limpide voilée mystérieusement par un épais feuillage, par des jasmins, des térébinthes et d'autres arbres épineux dont les rameaux s'enlacent d'une de ses rives à l'autre, et forment, sur son onde, un dôme impénétrable aux rayons du soleil. C'est peut-être cette onde que le prophète Élisée purifia en y jetant du sel; son nom cependant ne rappelle point cette tradition biblique; on l'appelle la source de la Sultane, et les sultanes des *Mille et une Nuits* pourraient se réjouir d'étendre là leurs riches tapis, et de s'assoupir mollement au doux murmure de cette eau de cristal. Derrière nous s'étend un amphithéâtre de collines, où la même eau tombe en légères cascades, où les mêmes arbustes répandent leur ombre rafraîchissante; au-dessus de ces collines s'élève une montagne taillée à pic, imposante par sa crête escarpée comme un pic du Tyrol et noire comme un des rocs aigus du Spitzberg, où nulle plante ne verdoie et où la neige ne fait que glisser. Des grottes creusées dans ses flancs étaient autrefois habitées par des cénobites, et son sommet est couronné par une chapelle; c'est la montagne de la quarantaine, c'est là que Notre-Seigneur passa ses quarante jours de jeûne [1].

[1] Jésus, plein de l'Esprit-Saint, revint du Jourdain, et poussé par l'Esprit, il passa quarante jours dans le désert, et il fut tenté par le diable. Durant ces jours il ne mangea rien, après quoi il eut faim.

Et le diable lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, dis à cette pierre qu'elle devienne du pain. »

Jésus lui répondit : » L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu. »

Digitized by Google

Nous nous asseyons sous les frais rameaux d'un *spinna sancta*, au bord du ruisseau de la Sultane. A travers les réseaux du feuillage, nous voyons étinceler la vive lumière d'un beau ciel d'Orient, et devant nous se déroulent, dans leurs vagues ondulations, les sommités bleuâtres des coteaux du Jourdain; tout est paix et silence, l'onde seule gazouille doucement à nos pieds, et un oiseau chante sur notre tête *most musical, most melancholy*[1]. Oh! la délicieuse retraite!

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!

Nos Arabes s'étaient assis autour de nous et se préparaient à tirer d'une petite sacoche en poil de chameau quelques olives et quelques figues dont se compose leur frugal repas, lorsque l'un d'eux eut une idée lumineuse, l'idée d'invoquer encore notre générosité; il s'agissait d'obtenir de nous une vingtaine de piastres pour acheter un mouton qu'ils se chargeraient, disaient-ils, de faire rôtir, et dont ils nous remettraient la meilleure part. Impossible de rejeter une si belle proposition, notre gastronomie y était intéressée, et notre curiosité de voyageur; vingt piastres pour voir une vraie cuisine arabe, c'était un spectacle au rabais. A Paris, que ne payerait-on pas pour en voir seulement une infidèle contrefaçon? Nous donnâmes les vingt piastres. Deux de ces mêmes Bédouins qui, quelques minutes auparavant paraissaient accablés de fatigue, se levèrent aussitôt et coururent comme des lièvres sur un des coteaux voisins; un quart d'heure après, ils revinrent gaiement, rapportant sur leurs

[1] Milton, *Il penseroso*.

Digitized by Google

épaules un gros et gras mouton qui avait déjà reçu le coup de grâce; un berger les suivait d'un air effaré, mais à la vue de notre campement, il s'arrêta, baissa la tête, réfléchit, puis s'en retourna à pas lents. Je suppose que le pauvre gardeur de troupeaux n'avait pas reçu le moindre para, qu'on lui avait enlevé, sans lui en demander la permission, l'une de ses plus belles bêtes, et que jugeant toute protestation inutile, il avait pris prudemment le parti de se taire et de se résigner. Ce qui me confirmait dans cette opinion, c'était la physionomie triomphante des deux hommes chargés de cette expédition. Nous avions avec nous notre Burckardt, et nous pouvions lire dans le livre de ce savant voyageur le passage suivant : « On peut qualifier les Arabes une nation de voleurs, dont l'occupation principale est le pillage, sujet constant de leurs pensées; mais on ne doit pas attacher à cet acte les mêmes idées de crime dont nous flétrissons en Europe le vol sur le grand chemin, le vol avec effraction et le larcin. Le voleur arabe regarde sa profession comme honorable, et le mot de *harami* (voleur) est un des titres les plus flatteurs que l'on puisse donner à un jeune héros [1]. »

Je ne sais pas si nos Arabes méritent le titre de héros, mais je crois qu'ils avaient pleinement droit de réclamer celui de harami.

L'apparition du mouton réveilla, comme par une commotion électrique, les hommes de notre cohorte, dans leur molle torpeur. Un mouton! c'est ce qu'un cheik offre aux gens qui l'entourent, en un jour de

[1] *Voyage en Arabie*, trad. de M. Eyriès, tom. III, p. 113.

Digitized by Google

fête[1], et, dès ce moment, on supprima avec nous le titre banal de *cavadji;* nous passâmes à l'état de cheik. A quoi tiennent les grandeurs de ce monde! En Espagne, pour une aumône de quelques centimes, les mendiants m'élevaient au rang d'Excellence; en Allemagne, si je donnais à un domestique la moindre gratification, j'étais à peu près sûr qu'il allait s'écrier: *Tausend Dank Herr Graf* (mille remerciments, monsieur le comte); en Russie, pour un rouble, je pouvais entendre résonner à mon oreille le mot pompeux de *knès* (prince); en Palestine, vingt piastres (cinq francs) faisaient de mes deux compagnons et de moi trois cheiks, trois chefs de tribu. Les pauvres gens, dans leur pauvreté, sont plus généreux que les rois; pour un acte de charité, ils nous décorent d'une qualification que les souverains constitutionnels ou absolutistes ne dispensent qu'après de longues formalités, et à charge par le titulaire d'acquitter les droits du sceau.

Nous nous levâmes, dans notre dignité de cheik, pour observer les préparatifs de notre souper. Par un mouvement spontané, tous nos Bédouins se mirent à l'œuvre, en se partageant la besogne, comme s'ils eussent étudié, dans une de nos écoles industrielles, l'économie du temps et les lois de l'association. Ceux-

[1] Les Arabes ne se permettent un plat délicat qu'à l'occasion d'une fête ou de l'arrivée d'un étranger. Pour un hôte ordinaire, on fait cuire du pain et on le sert avec *l'aïesch* (pâté de farine et de lait aigre de chamelle). Si l'hôte mérite de la considération, on lui prépare du café, ainsi que du *behatta* (riz cuit dans du lait doux de chamelle) ou du *flita,* qui est du pain avec du beurre fondu. Pour un homme de rang, on tue un chevreau ou un agneau. (Burckardt, lot. cit., tom. III, p. 46.)

Digitized by Google

ci abattaient avec leur poignard des tiges de saules et de jasmins; ceux-là disséquaient, avec le même instrument, le mouton volé; d'autres construisaient un four avec quelques pierres et de la terre humide prise au bord du ruisseau, tandis que le boulanger de la société délayait, sur une espèce de dalle, de la farine dans de l'eau et en formait des galettes. En un instant, la bête fut proprement écorchée; le four achevé et chauffé, on en retira toutes les branches qui auraient pu le remplir de fumée, pour n'y laisser qu'une braise ardente. On y jeta le mouton tout entier, puis on le ferma hermétiquement avec les mêmes matériaux qui avaient été employés à sa structure. A quelques pas de là, on alluma un autre foyer dont on enleva encore les branches à moitié brûlées, et sur la cendre chaude le mitron étendit l'une après l'autre ses légères galettes.

N'était-ce pas tout une scène des anciens temps, une scène de la vie nomade des patriarches? Nous ouvrîmes la Bible et nous lûmes ces versets de la Genèse, qui racontent comment Abraham, à l'arrivée de trois hôtes inconnus, des trois anges qui entraient dans sa tente, ordonna à Sara de préparer de la farine pour faire cuire des pains sous la cendre : *subcineritios panes*, puis courut chercher dans son bétail un tendre veau que son serviteur fit rôtir[1]. Si Abraham, sortant tout à coup de sa vieille tombe, avait pu assister à ce repas d'Arabes, dans cette vallée de Jéricho, il est probable qu'il eût été assez satisfait de voir les enfants d'Israël si fidèles aux antiques coutumes, et qu'à cinq

[1] Chap. XVIII, v. 6-7.

Digitized by Google

mille ans de distance, il eût, à l'aspect de ce campement, trouvé moins de causes de surprise que n'en aurait un de nos bons bourgeois du XVIe siècle qui passerait aujourd'hui dans les rues de Paris.

Nos cuisiniers, fidèles à leur promesse, nous apportèrent, au bout d'une branche d'arbre destinée à servir de fourchette, un quartier de mouton parfaitement cuit et excellent, puis du pain qui ne valait pas, je dois le dire, nos pains de gruau, mais qui nous parut cependant assez agréable. Nous avions, pour compléter ce rustique dîner, une douzaine d'œufs durs, des dattes sèches et trois bouteilles de vin dont les religieux de Jérusalem avaient eu la bonté de nous gratifier. Au pied du roc de la quarantaine, c'était un luxe désordonné. Quand nous débouchâmes la première bouteille, les Bédouins, réunis en cercle autour de nous, la contemplèrent avec une attention qui avait toutes les apparences d'un désir craintif et difficilement contenu. Nous proposâmes à Ali de goûter cette boisson proscrite; il regarda tour à tour ses compagnons, comme pour interroger leur pensée et obtenir leur assentiment, puis, après quelques instants d'une grave réflexion et d'une lutte intérieure, dont sa physionomie trahissait l'effort, la sensualité l'emporta sur les préceptes du Coran; il s'approcha de nous, arrondit une de ses larges mains en forme de coupe et but avec avidité la liqueur que nous y versâmes. Un de ses compagnons, séduit, entraîné par son exemple, tant le mauvais exemple a de force, vint ensuite nous demander la même ration, puis un second, puis un troisième, tant il y a, n'en déplaise à Mahomet, qu'à la fin tous y passèrent, et tous avec des cris de joie et des

Digitized by Google

transports pareils à ceux d'un écolier qui saisit à l'improviste l'occasion d'enfreindre la défense de son maître. Notre kavas seul résista fièrement à nos efforts; assis à l'écart, il observait d'un œil froid ce spectacle profane et semblait, par sa sévère abstinence, protester contre cette violation des lois musulmanes. Les Turcs qui, par principe religieux, résistent à l'attrait des boissons spiritueuses, deviennent de plus en plus rares; quelques-uns ne s'y laissent aller qu'avec certaines précautions hypocrites. Je me rappelle qu'un jour je présentai à un mahométan, qui venait de me donner quelques indications, ma gourde de voyage pleine d'eau-de-vie; il mit une de ses mains sur ses yeux, prit la gourde de l'autre et la vida avec une prestesse qui aurait fait honneur à un vieux troupier. Je lui demandai pourquoi il s'était ainsi voilé les prunelles : « Ah! me répondit-il, quand j'arriverai là-haut, si Mahomet me demande ce qu'il y avait dans ce flacon, je pourrai lui affirmer en conscience que n'ayant rien vu, je ne savais rien. »

La fontaine de la Sultane nous avait tellement charmés que nous ne songions plus à repartir, et nos valeureux guerriers qui, à ce qu'il paraît, se trouvaient là en parfaite sécurité, n'avaient garde de nous rappeler nos projets. Nous allâmes nous promener dans la plaine, sur les collines, comme des gens qui n'ont rien de mieux à faire que d'errer librement au gré de leur fantaisie. Il y a sur ces collines des bâtiments en ruines, des constructions qui ont dû servir à des fabriques, à des moulins, et dont les murailles désertes sont là, aujourd'hui, comme les derniers témoins d'une industrieuse activité qui depuis longtemps

Digitized by Google

n'existe plus. Toute cette terre de Jéricho, fécondée par un soleil si chaud, et arrosée par une eau vivifiante, a été autrefois d'une admirable fertilité. L'historien Josèphe en parle avec enthousiasme. Tantôt il la cite comme la contrée la plus productive de la Judée; tantôt il dépeint ses jardins embaumés, ses forêts d'arbres majestueux, et l'appelle une région divine. La Bible donne à Jéricho le nom de *ville des palmes*, et Josèphe nous représente ces magnifiques plantes étendant leurs larges rameaux jusque sur les flots du Jourdain. On y trouvait aussi jadis le baumier dont on fendait l'écorce avec une pierre ou un morceau de verre, et dont Pline a vanté le doux parfum [1], le *hennah* aux grappes odorantes, qui produit la teinture rosée dont les femmes de Turquie et d'Égypte se servent encore pour se colorer les ongles; l'olivier, que la Bible appelle l'*arbre à huile*, le figuier et le caroubier. C'était bien la terre promise, la terre désirée que Moïse contempla de loin avec la douleur de ne pouvoir y entrer.

Maintenant toute cette riche végétation est éteinte. Il n'y a plus autour de Jéricho ni palmiers, ni hennah. On n'entend plus bourdonner dans les airs ces essaims d'abeilles qui composaient ce miel savoureux que les Israélites vendaient aux riches marchands de Tyr [2]. Le figuier n'existe plus dans ces plaines désertes. Le baumier, transplanté, disent les traditions, dans

[1] « Omnibus odoribus præfertur balsamum, omni terrarum Judææ concessum. » (*Histoire naturelle*, liv. XII, chap. XXV.)

[2] « Juda et terra Israel ipsi institores tui in frumento primo, balsamum, et mel, et oleum et resinam proposuerunt in nundinis tuis. » (Ézéchiel, chap. XXVII, v. 17.)

Digitized by Google

les jardins d'Héliopolis par Cléopâtre, a disparu aussi avec les contes du moyen âge et les romans de chevalerie qui en ont si souvent dépeint les merveilleux effets. A sa place on trouve encore le *zakkoum*, désigné par les botanistes sous le nom d'*elaeagnus angustifolius*. Cet arbre, qui ressemble à un prunier, porte un fruit sans calice, dont l'écorce renferme une pulpe, puis un noyau qui donne une huile à laquelle les Arabes attribuent encore une vertu efficace pour la guérison des blessures[1]. Il n'y a plus dans la plaine de Jéricho que des arbustes qui croissent sans culture, tels que le ricin, le *dom* (*rhamnus nabeca*), qui porte un petit fruit acidulé; et parmi les plantes moins élevées, la morelle (*solanum melongena*) que quelques voyageurs ont prise pour l'arbuste de Sodome, dont les fruits, d'une attrayante apparence, se réduisent en cendres quand on y touche[2]; l'iris sauvage, la mandragore, dont il est parlé dans le *Cantique des Cantiques*, et que les Orientaux regardent

[1] Éd. Robinson, *Palæstina*, tom. II, p. 538; S. Munk, la *Palestine*, p. 22.

[2] C'est notamment l'opinion du botaniste Hasselquist. Un autre écrivain dit que l'arbre de Sodome ressemble à un figuier, et porte le nom *d'aoescha-ez*. M. de Chateaubriand n'admet ni l'une ni l'autre de ces assertions : « Je crois, dit-il, avoir trouvé le fruit tant cherché; l'arbuste qui le porte croît partout à deux ou trois lieues de l'embouchure du Jourdain; il est épineux et ses feuilles sont grêles et menues; son fruit est tout à fait semblable en couleur et en forme au petit limon d'Égypte. Lorsque ce fruit n'est pas encore mûr, il est enflé d'une séve corrosive et salée; quand il est desséché, il donne une semence noirâtre qu'on peut comparer à des cendres et dont le goût ressemble à du poivre amer. » (*Itinéraire*, tom. II, p. 190.)

Digitized by Google

encore de nos jours comme un remède contre la stérilité. Quant aux fameuses roses de Jéricho (*sicut plantatio rosæ in Jericho*), nous ne les avons point vues dans cette vallée, mais nous avons trouvé, au couvent de Jérusalem et de Bethléem, des amas de la plante à laquelle on donne ce nom. Elle n'a qu'une racine tortueuse, et sa tête se compose d'une quantité de petites branches qui se recourbent l'une sur l'autre et s'arrondissent comme une pomme. Lorsqu'on la met dans l'eau même longtemps après qu'elle a été desséchée, sa racine, d'un blanc mat, se noircit, ses branches se dilatent, et, sur toute leur longueur, on voit éclore de petites fleurs rouges, pareilles à celles de la bruyère. Nous avons fait plusieurs fois, avec un succès complet, cet essai à Jérusalem. Nous avons voulu le renouveler à Paris; la racine s'est bien noircie, mais les branches n'ont point refleuri. Une pieuse légende rapporte que les roses de Jéricho croissent dans le désert partout où la Vierge posa le pied dans sa fuite en Égypte. Une autre dit qu'elles ne s'ouvrent que la veille de Noël, ou lorsque les femmes sont en mal d'enfant. Belon dément sévèrement ce fait, et il n'est pas difficile de le démentir; mais la science est quelquefois bien cruelle[1].

Quand on regarde cette plaine de Jéricho et qu'on se rappelle ce qu'elle a été, il est aisé de comprendre ce qu'elle pourrait redevenir avec un autre peuple et sous une autre administration. Du haut d'un des coteaux qui la dominent, nous l'avons vue éclairée, embrasée par les rayons du soleil couchant. Jamais un

[1] Les *Observations de plusieurs singularités*, p. 144.

Digitized by Google

ciel si ardent, un horizon si lumineux n'étaient encore apparus à nos regards, mais sous cette pourpre de l'horizon, et ces gerbes de lumières du ciel, la triste et silencieuse vallée ressemblait à une vaste sépulture. Oh! quand finira le désastre de cette terre à qui Dieu a prodigué tant de dons et qui languit depuis si longtemps sous le poids d'un pouvoir qui n'enfante que ruines et misère!

Quand nous revînmes de notre rêveuse promenade, les Arabes étaient étendus sur le sol et endormis. Nous nous couchâmes à côté d'eux sur nos manteaux. Il n'était pas besoin de tente pour abriter notre tête. Les verts rameaux des arbres n'étaient-ils pas sous ce ciel pur et tiède la plus douce, la meilleure des tentes?

Quelques heures après nous nous réveillâmes. La lune brillait d'un éclat sans tache, et répandait sur l'eau de la source, sur la plaine une blanche clarté. Nous appelâmes nos hommes à se remettre en marche, car nous désirions arriver sur les bords du Jourdain au point du jour. Nos chevaux étaient restés sellés, et nos Arabes n'avaient qu'à relever les pans de leurs chemises sur leurs genoux. C'était là toute leur toilette de voyage. Mais à peine étions-nous en route que l'inquiétude les reprit. Ali nous conjura de chevaucher doucement et en silence. Il craignait, disait-il, une troupe ennemie : il envoyait trois de ses gens en avant pour reconnaître le terrain. Nous passâmes ainsi à une portée de fusil de Riha, et nous ne pûmes voir de plus près les murs de ce village qui ont remplacé ceux de Jéricho; mais autant que nous avons pu en juger à cette distance, et d'après la description qui

Digitized by Google

nous en a été faite, il ne faudrait pas un grand miracle pour qu'ils s'écroulassent, sinon au bruit des trompettes, au moins à la détonation de quelques mortiers.

« *Riha* ou *Eriha* (altération de Jéricho), m'a rappelé, dit M. Robinson[1], avec sa grande plaine, les villages égyptiens. Le sol de cette plaine est d'une nature fertile, facile à cultiver, et tellement favorisé par le climat et par l'eau qui l'arrose, qu'on pourrait en tirer toutes sortes de productions. Cependant il ressemble presque à un désert, et le village est l'un des plus pauvres, l'un des plus sales que nous ayons vus en Palestine. Les maisons ou plutôt les cabanes ne se composent que de quatre murs recouverts avec des tiges de riz ou de maïs que l'on revêt ensuite d'une couche de gravier. Elles sont toutes éloignées l'une de l'autre, et entourées d'une cour défendue par une haie d'arbres épineux. Une autre haie de même espèce, mais plus forte, environne le village et forme un rempart presque impénétrable. Çà et là on aperçoit des hangars non couverts où le bétail se retire pendant la nuit, et dans les jardins on ne voit que des concombres et du tabac. Un seul palmier apparaît encore près de cette enceinte où fut jadis la ville des Palmiers, et l'on ne compte pas plus de deux cents habitants dans cette cité que Josué n'osa attaquer sans y envoyer d'abord des émissaires pour l'observer[2].

Nous continuâmes notre marche en silence, à tra-

[1] *Palæstina*, tom. II, p. 524.

[2] « Ite, et considerate terram, urbemque Jericho. » (Livre de Josué, chap. II.)

Digitized by Google

vers ces champs arides et dépeuplés, et, deux heures après notre départ de la fontaine de la Sultane, nous retrouvons une autre forêt d'arbustes, des jasmins à la tige verte, des tamarins aux rameaux légers que le moindre souffle agite, des saules au feuillage velouté. Nous entendons, avant de la voir, l'eau qui court et murmure entre ces arbres; c'est l'eau du grand fleuve de la Palestine, l'eau du Jourdain. Je laisse aux géographes le soin de raconter comment ce fleuve se forme par les confluents de trois rivières, comment il tombe d'abord dans le lac d'Elhoula, puis arrose les vallées jadis si riches de la Galilée; de là se précipite dans le lac Tibériade, puis redescend dans la vallée de Ghor; et, à vingt-cinq lieues de distance, tombe dans la mer Morte. Pour moi, je n'ai pensé qu'à me jeter dans ce fleuve comme les pèlerins du moyen âge, et à remplir quelques bouteilles de son eau sainte pour les fêtes paternelles de mes amis; hélas! il y a deux ans, j'aurais dit pour les miennes. A l'endroit où nous y sommes entrés, il n'avait pas plus de trois pieds de profondeur[1]; mais il était très-rapide, et nous ne pou-

[1] Le lit du fleuve est d'une largeur et d'une profondeur fort inégales. Près de Beizan, les voyageurs y ont trouvé une largeur de cent quarante pieds; en d'autres endroits, elle n'est que de quarante à soixante. Quant à sa profondeur, elle varie selon les saisons. Au mois de juillet, Burckhardt n'y trouva que trois pieds; au mois de mars, le fleuve était si rapide et si profond, que les chevaux ne purent le traverser qu'à la nage. D'après des témoignages anciens, on a tout lieu de croire qu'autrefois le Jourdain avait, comme le Nil, des débordements réguliers. Mais, soit que son lit soit plus creux ou qu'une partie de ses flots se soient frayé un autre passage, ou que ses bords soient plus élevés, ces débordements n'ont plus lieu. Éd. Robinson, *Palæs-*

Digitized by Google

vions qu'avec peine lutter contre son courant. Mais j'éprouvais je ne sais quelle joie de cœur et d'imagination à sentir son onde fraîche ruisseler sur ma poitrine. J'étais sous le charme d'un de ces grands souvenirs, d'un de ces grands noms qui donnent à une action vulgaire un prestige magique. Je ne me baignais point dans une eau ordinaire, je me plongeais dans le Jourdain, dans ces flots miraculeux qui s'ouvraient devant l'arche d'Israël et sous le manteau d'Élie, dans ces flots où le Christ descendit pour être baptisé par saint Jean. Près du lieu où nous sommes est la place où, par l'ordre de Dieu, Josué éleva les douze pierres en mémoire du jour où les douze tribus franchissaient la barrière de la terre promise[1]; près d'ici, la grève du torrent où les corbeaux apportaient à manger au prophète Élie[2], et la rive bénie d'où il s'élança vers le ciel sur un char de feu. A droite et à gauche du mur s'étendent ces bords verdoyants qui depuis plus de mille ans ont été pour tant de saints personnages, tant de soldats valeureux et de voyageurs illustres, le but d'un grave et pieux pèlerinage. En face de nous s'élè-

tina, tom. II, p. 502. Burckhardt, *Travels in Syria,* p. 304, 326, 345. Voy. aussi sur les différents points remarquables de ce fleuve, les remarques de M. de Laborde, dans ses *Commentaires de l'Exode,* ouvrage d'une érudition étonnante et d'un rare talent, et un livre très-sérieux et très-instructif, publié récemment par M. S. Munk : *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine.* Paris, 1844.

[1] Livre de Josué, chap. IV.

[2] « E corps venoient tut dis, le matin e le vespre, si li pourtoient pain e charn e il le receveit e de la rivière beveit. Li tierz livres des reis, chap. XVII, v. 6. » (Éd. de M. Leroux de Lincy.)

Digitized by Google

vent les cimes de la contrée à jamais célèbre par l'épopée biblique, et les sommités du Nebo où Moïse monta pour voir, avant de mourir, la terre de Chanaan. De tous les lieux inscrits dans les annales des nations, je n'en connais pas un qui ait tant de grandeur solennelle que celui-ci. Qu'on se représente le divin vieillard debout sur cette sommité, d'où ses regards s'étendent au loin dans l'espace; devant lui les riantes vallées promises à Abraham[1]; derrière lui, les contrées qu'il a, pendant quarante ans, sillonnées avec tant de patience et de courage; autour de lui tous ces fils d'Israël qu'il arracha à la captivité, qu'il a conduits de plage en plage, dont il a été le législateur, l'oracle, le soutien; là le théâtre de ses anxiétés et de ses profondes douleurs; ici le but de ses espérances; et, entre ces deux régions, le Jourdain, étroite limite qu'il ne peut contempler qu'à distance, qu'il ne lui est pas permis de franchir. Le libérateur de son peuple, le prophète du Sinaï, l'élu des volontés célestes, qui voyait le Seigneur face à face[2], va mourir, mourir sans avoir goûté le fruit de tant de luttes orageuses et de tant de souffrances; mourir près du terme de ses vœux sans pouvoir l'atteindre. Cependant il ne se plaint point de l'arrêt de Dieu qui, après l'avoir condamné à ce chemin désolé du désert, à ce gouvernement d'une race ingrate et rebelle, à ces révoltes si difficiles à comprimer et si promptes à renaître, lui

[1] « Hæc est terra pro qua juravi Abraham, Isaac et Jacob, dicens : Semini tuo dabo eam. » (Deutéronome, chap. XXXIV, v. 4.)

[2] « Quem nosset Dominus facie ad faciem. » (Deutéronome, chap. XXXIV.)

Digitized by Google

interdit l'entrée du pays où il aspirait à jouir d'un repos salutaire. Il ne se plaint pas, il contemple d'un œil résigné la vallée où il doit être enseveli; recueille ses forces pour donner à son peuple, dans le plus magnifique langage, un dernier enseignement[1]; puis il étend ses mains sur lui, et bénit l'une après l'autre les douze tribus[2]. Quel tableau! Et qu'est-ce que les champs de bataille les plus célèbres comparés aux cimes solitaires, témoins d'une telle réunion et d'un tel adieu?

Le même fleuve qui nous rappelait tant d'augustes souvenirs servait à nos Arabes à faire leurs ablutions. Tous entrèrent dans l'onde, au moins jusqu'aux genoux, et se lavèrent le front, les mains, les coudes. Il est dans la destinée de ces lieux d'entendre invoquer à la fois les noms du Christ, les noms de Jéhovah et de Mahomet, d'émouvoir le cœur par des traditions de cinq mille ans et des événements de quelques jours, de satisfaire aux plus antiques croyances et d'occuper les dogmes les plus récents.

Nous cueillîmes, dans un taillis d'acacias, le bâton du pèlerin, afin de le rapporter au foyer, en disant adieu pour jamais aux pérégrinations, jusqu'à ce qu'un beau jour il nous apparaisse comme un compagnon lassé de son repos, qui demande à partir de nouveau. Que de fois nous avons cru ainsi rentrer, pour ne plus en sortir, au colombier solitaire, et que

[1] « Concrescat ut pluvia doctrina mea, fluat ut ros eloquium meum, quasi imber super herbam, et quasi stillæ super gramina. » (Deutéronome, chap. XXXII, v. 2.)

[2] « Hæc est benedictio, qua benedixit Moyses, homo Dei, filiis Israel ante mortem suam. » (Deutéronome, chap. XXXIII, v. 1.)

Digitized by Google

de fois les vagabonds désirs ont repris leur essor d'hirondelle! Vous le savez, vous qui m'avez donné cette coupe de voyage, cette coupe d'argent où vous aviez fait graver ces vers de notre poëte Béranger :

Voir c'est avoir, allons courir.
Vie errante
Est chose enivrante;

charmants vers auxquels je voudrais ajouter ceux d'un aimable poëte allemand, qui encouragent la même passion,

Voyager, voyager, hier là; aujourd'hui plus loin, qui sait où nous serons demain [1]?

Allah Kébir! Dieu est grand, et pourquoi vouloir mourir ici plutôt que là! Lui seul sait où nous devons aller, et où nous devons lui rendre le souffle de vie qu'il nous a confié.

En quittant les rives du Jourdain, bientôt nous voyons disparaître tout arbuste, toute verdure, nous rentrons dans les plaines arides, desséchées, et peu à peu le sol de cette plaine présente un caractère étrange. Ce n'est plus le terrain crayeux des environs de Jérusalem, ni le terrain labourable des champs de Jéricho; c'est une croûte d'un blanc terne, qui ressemble à une sorte de cristallisation, et qui s'écaille et s'effondre à la plus légère pression. Nos chevaux se fatiguent à marcher sur ce sol trompeur, car parfois ils s'y enfoncent jusqu'au jarret, comme dans une neige durcie seulement à la surface. Nous nous avançons

[1] Muller.

Digitized by Google

ainsi à pas lents vers la mer Morte, et, après trois grandes heures de trajet, nous nous arrêtons sur une grève couverte d'une croûte de même nature, parsemée de pierres noires, dépouillée de toute espèce de plantes. A quelques pas de nous est cette mer de deuil, muette comme la tombe, lourde comme du plomb. Le soleil l'éclairait de ses ardents rayons, mais pas une tige d'herbe ne se balançait sur ses bords, pas un souffle ne plissait son onde, pas un oiseau ne venait du bout de son aile raser son bassin immobile. Ce n'était pas le calme d'une matinée sans nuage, c'était un effrayant silence, un silence sépulcral. Les Arabes disent que, dans les moments où cette mer est si plane, on peut apercevoir au fond de son miroir l'ombre des villes qu'elle a englouties [1].

By this lake's dark edge, as the wanderer strays
When the bright clear eve's declining
He sees the round towers of other days
In the waves beneath him shining.

Les Danois et les Suédois, en faisant voir aux étrangers les lacs où des cités et des villages ont été ensevelis par la colère de Dieu, font des suites de ce désastre un tableau plus complet. Non-seulement, disent-ils, on peut distinguer à certaines heures les tours et les murailles de ces cités maudites, mais on peut même entendre vibrer au fond des eaux les cloches de leurs églises.

Je n'ai point essayé de voir les remparts calcinés de

[1] Treize villes, dit Strabon; huit selon Étienne de Byzance; cinq selon la Genèse; quatre selon le Deutéronome.

Digitized by Google

Sodome et de Gomorrhe, et je n'ai point voulu recommencer l'expérience, déjà faite tant de fois, de me jeter dans les flots de la mer Morte pour m'assurer si l'on pourrait ou non y plonger. J'ai seulement goûté de son eau, elle m'a paru plus amère que le salpêtre. J'ai approché des tisons allumés par nos gens quelques-unes des pierres noires que je trouvais sur la grève. Elles s'enflammaient comme du phosphore et puaient comme du bitume. Les savants ont assez décrit ces produits géologiques [1], et ont analysé l'eau du lac Asphaltite. On sait à un milligramme près ce qu'un quintal de cette eau renferme de sel, de soufre, de magnésie, de natron [2], ce qui ne laisse pas que d'être fort instructif. On a mesuré aussi assez approximativement l'étendue de ce lac et son abaissement au-dessous du niveau de la Méditerranée [3]. Je n'avais pas

[1] Hasselquist cite ces pierres noires comme une des productions les plus rares qu'il ait rencontrées dans ses voyages. On en emporte beaucoup à Jérusalem et l'on en fait des tablettes, des coupes, des tasses ou des grains de chapelet.

[2] Elle a été analysée, en 1818, par M. Gay-Lussac; en 1826, par M. le professeur Gmelin, de Tubingue; en 1839, par le docteur Apjohn, de Dublin.

[3] Sa longueur est d'environ vingt lieues; sa largeur, qui varie peu, est de quatre à cinq lieues. Son niveau est de cinq cent quatre-vingt-dix-huit pieds au-dessous de celui de la Méditerranée. Elle est encaissée entre des montagnes, dont quelques-unes ont quinze cents pieds, d'autres deux mille et deux mille cinq cents pieds d'élévation. Ce que nous avons dit de l'absence complète de tout être vivant sur ses bords est confirmé par les récits de tous les voyageurs. Seetzen dit qu'il y a cherché des coquilles, des plantes marines, et qu'il n'en a pas trouvé la moindre trace; et comme c'est là, ajoute-t-il, l'aliment des poissons, on doit croire qu'il n'y a pas un seul poisson dans

Digitized by Google

la prétention de rien apprendre à ce sujet à notre savant chimiste Dumas, ni aux continuateurs de Malte-Brun, je voulais seulement arrêter mes regards et ma pensée sur l'un des plus curieux phénomènes qui existent, et lire quelques pages terribles de la Genèse au bord de cette mer frappée de malédiction. Son aspect était si triste qu'il ne pouvait nous retenir longtemps. Plus triste encore est le chemin qui de là conduit à Jérusalem. A quelque distance de la plage, on entre dans une enceinte de montagnes où nulle herbe ne croît, où rien ne se meut, où rien ne bourdonne. Je croyais avoir vu du haut des cimes volcaniques de l'Hécla tout ce qu'il y a de plus sauvage, de plus affreux au monde. Mais ces montagnes brûlées par le soleil, ces gorges sans verdure, ces ravins sans eau, sont encore plus arides et plus désolés. On dirait un océan de sable aux vagues immobiles, ou le fond d'une mer desséchée. Nous gravîmes à pied plusieurs de ces hauteurs coupées par de profonds précipices, car nos chevaux glissaient à tout instant sur leurs pentes escarpées et pouvaient nous faire rouler dans l'abîme. A la dernière sommité, nous aperçûmes trois à quatre cabanes et une assez pauvre mosquée qui recouvre, disent les Turcs, le tombeau de Moïse.

cette mer. M. le duc de Raguse raconte qu'en arrivant à Alexandrie il mit quelques poissons dans de l'eau qu'il avait rapportée du lac Asphaltite, et qu'ils périrent en deux ou trois minutes. Ce qu'on dit de la pesanteur des eaux est un fait également constaté par de nombreuses observations. Il faut remarquer seulement que cette pesanteur n'est pas toujours la même, elle diminue en hiver, quand les flots de la mer ont été mélangés par des pluies abondantes.

Digitized by Google

Mais on sait que Moïse mourut dans la terre de Moab, où les fils d'Israël le pleurèrent pendant trente jours, et personne, dit la Bible, n'a connu le lieu de sa sépulture [1].

Nous nous arrêtâmes, pour déjeuner, sur un monticule de sable d'où nous distinguions, au delà des montagnes que nous venions de traverser, la mer Morte, qui a cette distance ressemblait à un beau lac azuré. Tout à coup nous voyons apparaître sur la route de Jérusalem deux Bédouins à cheval qui descendent au grand galop la pente d'un coteau, et se précipitent vers nous. A cette vue, sept de nos hommes disparaissent, Ali reste près de nous avec les trois autres, debout et fier comme un athlète qui se prépare à soutenir une lutte difficile. C'était vers lui en effet que se dirigeaient les deux cavaliers. L'un d'eux accourt la lance en arrêt, et la jette contre lui; Ali fait un bond de côté et échappe au fer meurtrier; l'autre s'arrête, et se met à vociférer avec un emportement et une rage qui ne pouvaient nous présager qu'un combat furieux et une vengeance terrible. Notre kavas s'approcha de nous et nous fit entendre que nous ne devions avoir pour nous-mêmes aucune inquiétude; puis il appela notre interprète qui était allé nous chercher de l'eau, et celui-ci nous donna l'explication de cette rencontre orageuse. Les deux cavaliers étaient les frères d'Achmet, chef d'une tribu

[1] « Mortuus est ibi Moyses servus Domini, in terra Moab, jubente Domino :

« Et sepelivit eum in valle terræ Moab contra Phogor, et non cognovit homo sepulchrum ejus usque in præsentem diem. » (Deutéronome, chap. XXXIV, v. 6.)

Digitized by Google

considérable. C'était à lui qu'appartenait cette fois le droit de nous conduire, et Mohammed nous avait trompés et leur avait volé leur tribu en se constituant lui-même notre guide. De là, les récriminations de la tribu rivale, les menaces et les désirs de vengeance. Quant à nous, ajouta encore l'interprète, nous n'avions rien à craindre; nous avions, en prenant une escorte, en faisant le marché accoutumé, satisfait aux lois des tribus. Toute la colère d'Achmet ne devait retomber que sur Ali et sur son père. Nous comprîmes alors l'anxiété continuelle de nos gens, et pourquoi ils craignaient tant de marcher le jour, et pourquoi la veille ils avaient évité de suivre le chemin direct de la mer Morte. C'était la faute de M. A. qui, dans son indolence grecque, avait rédigé notre contrat, sans prendre d'abord sur les droits de Mohammed les renseignements nécessaires. C'était la faute encore de notre lâche interprète, qui au moment de notre départ savait à quoi s'en tenir, et n'avait point voulu trahir le secret d'Ali, de peur d'exciter son mécontentement.

Par suite de la molle insoucience de notre agent consulaire et de cette trahison de notre drogman, nous nous trouvions en ce moment dans la plus pénible situation, hors d'état de défendre les quatre hommes qui avaient eu le courage de rester près de nous, et tremblant de les voir massacrer sous nos yeux. Un autre cavalier arrivait, déchirant, de ses larges étriers, les flancs de son cheval, franchissant avec l'impétuosité d'un torrent les monticules de sable, les ravins. C'était Achmet lui-même; trois hommes couraient à pied derrière lui avec leurs lances et leurs carabines. Achmet, l'œil étincelant de colère, le visage enflammé,

Digitized by Google

s'élança sur Ali le sabre à la main. Nous poussâmes un cri de terreur. C'en était fait de notre guide si, par un mouvement plus rapide que l'éclair, un des frères du cheik n'eût détourné son bras. Mais il était dit que le malheureux Ali ne sortirait point au moins sans quelque contusion de cette attaque ardente. Un Bédouin lui jeta à la tête une pierre d'une grosseur à assommer un bœuf. La pierre tomba, ne l'atteignit heureusement qu'entre les épaules, mais nous le vîmes pâlir et chanceler. Les clameurs, les menaces continuèrent. Achmet se débattait entre ses frères moins emportés que lui et cherchait de nouveau à atteindre son ennemi. Les habitants du hameau, debout sur leurs portes, assistaient d'un air impassible à cette scène cruelle, et notre kavas nous conjurait par ses regards, par ses gestes suppliants, de nous tenir à l'écart. Enfin, après une longue et violente discussion, dans laquelle le pauvre Ali jetait de temps à autre d'un air confus quelques mots d'excuse, le cheik, autour duquel étaient venus se grouper successivement une douzaine d'hommes à cheval et à pied, animés du même ressentiment, déclara qu'il voulait lui-même nous conduire à Jérusalem, et se mit en route. Ses gens entourèrent Ali, qui souffrait du coup qu'il avait reçu, et marchait la tête baissée comme un prisonnier. Quand nous eûmes fait quelques pas, je m'approchai d'Achmet pour voir si, par quelques moyens de conciliation, je ne pourrais pas apaiser cette colère sauvage. C'était un homme d'une belle et énergique physionomie; l'œil noir, le nez aquilin, le teint basané, un ovale de figure noblement dessiné, une épaisse moustache sur les lèvres, un air de fierté

Digitized by Google

assombri par un teint basané, et rehaussé par le pittoresque éclat de son costume. Il était, comme on eût dit au XVIIIe siècle, vêtu d'une manière fort élégante : un large pantalon de soie, à raies rouges et blanches, couvrait ses reins et ses jambes; à ses pieds des babouches en maroquin rouge recourbées en pointe; sur ses flancs une ceinture de couleur écarlate d'où sortaient deux crosses de pistolets en argent ciselé; sa poitrine était couverte d'une espèce de gilet en soie boutonné jusqu'au menton, et à ses épaules était attachée une petite veste ronde en drap brodé, aux manches fendues et flottantes comme celle d'un dolman. Sur sa tête, il portait un châle noué autour du front et dont les deux bouts retombaient sur le col. Il montait un de ces légers et vigoureux chevaux, l'amour et l'orgueil des Arabes, et le faisait caracoler avec une grâce parfaite. Je commençai par lui manifester l'admiration que me causait la vue de ce bel animal. La conversation entre nous n'était pas facile. Mais quel homme ne comprend, de quelque façon qu'on lui parle, le langage de la vanité? Achmet sourit à l'expression louangeuse de mes gestes, puis, comme pour la justifier, lança son cheval au galop. Le mien le suivit, mais sans pouvoir l'atteindre. Achmet tourna la tête, et me voyant assez distancé dans cette espèce de course au clocher, se mit à rire gaiement. L'orgueil du cavalier arabe avait vaincu la colère du chef de tribu. Nous cheminâmes alors l'un à côté de l'autre, je lui offris un cigare qu'il alluma avec empressement, et il tira de sa poche un papier enveloppé avec soin dans un lambeau de soie et me le remit en me faisant signe de le lire. C'était un certifi-

Digitized by Google

cat de M. Scheffer, chancelier du consulat de Jérusalem, qui attestait que plusieurs fois Achmet avait conduit des voyageurs au Jourdain et avait pleinement satisfait à ses engagements. Vous voyez, avait l'air de me dire le fougueux Bédouin en me regardant lire cette pièce, vous voyez si je ne suis pas un brave homme, et si je méritais l'affront qui m'a été fait. Cette réflexion que je lisais sur ses traits ranima le sentiment de ses droits. Il arrêta son cheval jusqu'à ce que nos compagnons nous eussent rejoints, et déclara à notre interprète qu'il voulait nous mener à Jérusalem, et toucher lui-même la somme que nous avions promis de payer pour notre escorte. Il ajouta qu'un jour Mohammed et Ali payeraient chèrement leur perfidie; mais que quant à nous il nous respectait, et il nous offrit de nous conduire à son campement, dont nous voyions à quelque distance les tentes noires rangées sur les flancs d'une colline de sable comme les cabanes d'un village. J'avais grande envie d'accepter cette proposition, d'entrer dans le cercle de la tribu guerrière, de m'asseoir au nomade foyer. Mais le kavas de notre consul, en qui nous avions toute confiance, me tira à l'écart et me fit signe de refuser l'offre d'Achmet d'un air si grave, qu'il n'y avait pas moyen d'y résister. En même temps il m'engagea, par l'entremise de notre interprète, à remettre à ce chef dangereux un petit tribut pour nous délivrer de lui, et pour prévenir les suites d'une collision qui n'avait déjà que trop duré. Nous suivîmes ce conseil, quoique j'éprouvasse un vif regret de ne pas entreprendre une excursion du côté des tentes noires qui me semblaient si curieuses. Nous donnâmes à Achmet deux gazis

Digitized by Google

d'or, et pour cette misérable somme (dix francs) Achmet qui, avec ses frères et ses gens, avait fait deux lieues pour nous poursuivre, Achmet qui voulait égorger Ali, remit son glaive dans le fourreau et se dirigea en silence vers sa demeure. O gloire humaine! dans ce moment j'ai regardé avec un profond mépris le beau chef de clan avec ses broderies de soie, ses pistolets ciselés, son cheval superbe, et je me suis senti humilié d'avoir cru qu'il faudrait tant d'efforts pour apaiser cette furie sauvage qui menaçait de tout massacrer. Il ne fallait que dix francs.

Nous avons continué notre route sans autre rencontre, et en arrivant à Jérusalem, nous avons trouvé Mohammed qui, en entendant le récit d'Ali, a juré par Mahomet et sur sa tête qu'il y aurait entre sa tribu et celle d'Achmet une bataille sanglante. Mais je ne crois plus à ces terribles menaces, depuis que j'ai vu le sanguinaire courroux d'Achmet s'épanouir à l'aspect de deux gazis, comme un nuage à la lueur d'un rayon de soleil.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Gaza. — Le Désert. — Retour à Jaffa. — M. Damiani. — Mejdal. — Ascalon. — Gaza. — Préparatifs de voyage. — Contrat avec nos guides. — Les chameaux et les chameliers. — Les Bédouins mendiants. — Kaniounes. — Le désert. — El-Arisch. — Le Simoun. — Le Désert. — L'oasis. — Hanka.

A MON AMI AL. GRUN.

Nous sommes partis de Jérusalem, en tournant la tête à chaque pas pour voir encore ces murs où nous avions ressenti tant de puissantes émotions. Quand on quitte un de ces lieux aimés ou vénérés, le cœur s'y attache avec une nouvelle ardeur, comme la main de l'avare au trésor qu'il est menacé de perdre. On s'efforce de saisir, de fixer dans son esprit cette image qui va disparaître; on voudrait emporter l'aspect indélébile du monument qui nous a frappé, le rayon de soleil qui le colore, le parfum qu'y répandent les fleurs du printemps, la brise fraîche qui y exhale ses doux soupirs. C'est une impression chérie qui va nous abandonner et que l'on voudrait retenir, c'est une phase de l'existence qui va se perdre dans le gouffre du temps et que l'on voudrait arrêter sur sa pente; au

Digitized by Google

moment où elle s'échappe, on la recueille au moins dans son souvenir, comme ces plantes que le botaniste emporte avec soin, qu'il voit se dessécher devant lui, mais dont il reconstitue, par la pensée, la grâce et l'éclat. Heureux ceux qui ne livrent point toute leur âme aux attraits du présent fugitif, ni aux trompeuses promesses de l'avenir! Heureux ceux qui savent se souvenir! Le souvenir est une seconde vie, plus calme, plus épurée, plus recueillie que la vie réelle, l'un des meilleurs dons du ciel, l'un des plus doux attributs de la nature humaine. Que d'heures sinistres où, pour échapper au doute qui nous torture, pour se reposer de l'anxiété qui nous oppresse, on n'a d'autre refuge que le sanctuaire du passé, source vivifiante où l'on se retrempe, arsenal où l'on prend de nouvelles armes pour reparaître dans la lice!

M. Barrère, avec son affectueuse et infatigable obligeance, avait lui-même présidé à nos préparatifs de voyage, et nous avait, comme à Jaffa, fait donner par le pacha une escorte d'une demi-douzaine de cavaliers turcs, caracolant fièrement sur leurs chevaux et se livrant, aux portes de la ville, à toutes les bruyantes évolutions de la *fantasia*. Hélas! hélas! quelle fierté menteuse et quelle fantasia! M. Barrère, avec la plus amicale volonté, ne pouvait nous procurer de meilleurs soldats. Mais il est heureux que nous n'ayons pas rencontré sur la route une couple de Bédouins; notre escorte aurait pris la fuite devant leurs longues lances, et nous aurait, j'en suis sûr, le plus lestement du monde, abandonnés à leur pouvoir; jamais je ne vis une milice si poltronne. La nuit nous surprit aux environs de Ramleh; nous savions que, de bonne

Digitized by Google

heure, toutes les maisons de cette ville étaient closes; nous avions voulu décider un de nos cavaliers à prendre les devants pour annoncer notre arrivée à notre agent consulaire; mais ni un, ni deux n'osaient s'engager en pleine campagne. A Ramleh même, lorsqu'après avoir longtemps frappé à la porte de notre agent, nous fûmes enfin introduits dans sa demeure, il fallait acheter du pain, et pas un de nos brillants cavaliers ne pouvait se déterminer à sortir seul pour aller, dans la rue voisine, en chercher chez le boulanger.

Nous retrouvâmes à Jaffa le bon M. Damiani qui eut la complaisance de nous faire voir, plus en détail qu'à notre premier passage, les quartiers de la ville et les superbes jardins qui l'entourent. Un soir, à la fin d'une de ces promenades, nous nous arrêtâmes au pied d'un des remparts de Jaffa, sur une place qui est le rendez-vous habituel des marchands et des oisifs. Nul édifice public, nulle fontaine ne décore cette place; nul architecte n'en a dessiné les contours; on n'y trouve qu'une chétive cabane en planches, servant de café; on s'y assied par terre ou sur un mur en ruines, ombragé par quelques palmiers. Mais on a devant soi toute la vaste plaine de Ramleh et toute une tribu de Bédouins, de paysans des environs, campés avec leurs denrées agricoles, leurs cannes à sucre, leurs légumes, sous des tentes en poil de chameau, et cet assemblage de gens de différentes races, ce campement oriental éclairé par les teintes de pourpre du soleil couchant, étaient pour nous un intéressant spectacle. Une quantité d'habitants de la ville se trouvaient rassemblés en cercle près du café, les uns de-

Digitized by Google

bout, d'autres accroupis sur la terre, fumant en paix leur narguilé et savourant leur tasse de café. Deux hommes fixaient l'attention de l'assemblée et ajoutaient un nouveau charme à son indolent loisir, l'un tenant à la main une longue flûte en roseau, la flûte primitive de *Pan,* dont il tirait un son plaintif; l'autre qui modulait, d'une voix un peu lente mais assez harmonieuse, des chants improvisés; il chantait le bonheur de trouver sur sa route un regard bienveillant, un accueil amical, et, de temps à autre, pour justifier son enthousiasme, les auditeurs lui faisaient verser une tasse de café, ou lui donnaient quelques paras. Il s'approcha de nous pour recevoir notre offrande; et quand nous la lui eûmes remise et que M. Damiani lui eut dit que nous étions du pays du grand sultan, il entonna un nouveau chant en l'honneur de la France, de cette belle France d'où sortaient des guerriers de fer, et qu'il appelait la rose de la terre, l'étoile et la lune du monde. Quelques piastres que je lui donnai pour le récompenser de cet éloge lui inspirèrent aussitôt une seconde strophe plus emphatique que la première. Pour quelques piastres de plus, il eût sans doute privé l'Orient de son soleil au profit de la France; mais nous ne voulions point humilier les Arabes qui acceptaient en souriant la comparaison de notre pays avec la lune et les étoiles, et qui devaient, en conscience, garder quelques astres lumineux pour le leur.

Le lendemain, nous dîmes adieu, à regret, aux enclos de fleurs de Jaffa et à M. Damiani. Que n'avons-nous le pouvoir de donner à cet excellent homme un témoignage plus efficace de notre sympathie? Pendant plus d'un demi-siècle, l'agence du consulat de France

Digitized by Google

a été dans sa famille, et pas un voyageur français n'a passé à Jaffa sans être accueilli par elle avec un affectueux empressement. M. de Chateaubriand, M. de Lamartine et plusieurs autres écrivains ont cité honorablement son nom dans leurs livres. A l'époque de l'expédition d'Égypte, M. Damiani père, qui était à la fois agent de France et d'Autriche, fut destitué de ses fonctions, par suite d'une négligence très-grave, il est vrai, mais qu'il ne demandait qu'à réparer. L'unique ambition du fils serait de rentrer en possession d'une charge que, dès sa jeunesse, il a dû considérer, en quelque sorte, comme un titre héréditaire, et de l'aveu de tous ceux qui le connaissent, nul n'est plus que lui en état de la remplir convenablement et dignement.

A un quart de lieue de distance de Jaffa, tout ce qui fait l'ornement de cette ville : jardins, enclos, colonnes de palmiers, guirlandes de fleurs et de fruits, tout disparaît. On entre dans une plaine dépouillée d'arbustes, à moitié inculte, où le sol sablonneux n'est parsemé que d'iris sauvage. Vers midi, nous nous arrêtâmes pour déjeuner sur la colline d'Ibna. Nos cavaliers avaient probablement commis quelque grave méfait qui les empêchait d'entrer dans le village, car ils ne voulurent pas nous y faire entrer. Nous nous assîmes sous un olivier, pour manger nos œufs durs, nos galettes arabes, et nous ne vîmes que de loin les pauvres cabanes construites sur ce sol où jadis s'élevait la puissante cité de Geth, habitée par des géants grands comme des palmiers, et où les Francs avaient, au temps des croisades, construit une forteresse dont il ne reste plus de vestiges.

Après quelques heures de marche à travers la même

Digitized by Google

plaine aride et déserte, nous arrivâmes au village de Mejdal. Nous avions, pour le cheik du lieu, une lettre de recommandation du gouverneur de Jaffa, que M. Damiani avait eu la bonté de nous procurer; nous le trouvâmes assis sur une estrade en pierre ouverte de tout côté et couverte d'un toit de branches de palmier. Il nous vit entrer dans la cour de sa demeure avec une impassibilité orientale, sans quitter son chibouk et sans témoigner la moindre surprise; il reçut notre lettre avec le même flegme, la lut, puis tournant la tête vers les gens de sa maison, qui se tenaient debout derrière lui, murmura, entre deux bouffées de tabac, quelques mots. Un instant après, on nous apportait, sur la terrasse où il restait paisiblement assis, des nattes, des tapis pour nous faire notre lit, des narguilés composés d'une noix de coco et d'un tuyau de roseau, et du café. Pendant ce temps, nos moukres déchargeaient nos bagages, répandaient dans la cour un peu de foin pour leurs chevaux, et les domestiques du cheik préparaient notre souper. Une trentaine d'habitants du village, attirés par la curiosité, entrèrent dans l'habitation, et, saluant le cheik en portant la main à leur front et à leur cœur, se rangèrent en silence autour de nous. Toute cette réception avait un caractère d'austère gravité, dont nous étions aussi surpris que s'il nous apparaissait pour la première fois. Cependant le cheik, sans se mouvoir, sans parler, accomplissait envers nous tous ses devoirs d'hospitalité; il nous avait fait donner ses nattes les plus blanches, ses tapis les plus propres, et une demi-heure ne s'était pas écoulée, dans cette muette attente, que nous vîmes arriver trois grands gaillards à moitié

Digitized by Google

nus, apportant d'énormes plats de mouton bouilli, de pilau, de navets et une pile de galettes fraîches qui devaient à la fois nous servir de pain et d'assiette. Le cheik continuait à fumer et jetait seulement, de temps à autre, un coup d'œil de notre côté, comme pour voir si nous étions contents; puis, lorsque nous eûmes achevé notre repas, ses gens enlevèrent les plats et les portèrent aux moukres et aux cavaliers qui stationnaient dans la cour. Notre silencieux hôte, satisfait alors d'avoir vu notre bon appétit de voyageur, se leva, nous salua sans mot dire et rentra dans son harem. Les Arabes qui étaient venus nous regarder, se retirèrent l'un après l'autre; il ne resta, dans l'enceinte où nous étions enfermés, que nos guides et les soldats de notre escorte, groupés autour d'un éloquent conteur dont les récits merveilleux leur faisaient oublier les fatigues de la journée et leur ôtaient l'envie de dormir.

Le matin, quand nous partîmes, le cheik était encore dans sa retraite impénétrable; nous ne pûmes que remercier ses domestiques en leur donnant quelques gazis qui nous attirèrent de nombreuses bénédictions, et nous nous élançâmes vers les ruines d'Ascalon, ruines mémorables dont l'histoire est unie à celle de France par quelques-unes des pages les plus héroïques de l'épopée des croisades. Avant d'arriver à l'emplacement de cette ville célèbre, on gravit une colline de sable, du haut de laquelle le regard plane sur tous les champs qui l'environnent. Dans la grande bataille, « l'armée égyptienne, dit M. Poujoulat, s'était rangée au pied des collines de sable, au midi de la plaine; Godefroi avait pris une position qui le mettait

Digitized by Google

à portée de repousser les Ascalonites en cas d'une sortie pendant la bataille ; le duc de Lorraine ne pouvait mieux se placer que sur la colline dont je viens de parler, et qui domine à la fois la plaine et le plateau d'Ascalon. Quelques oliviers, derniers restes des vergers spacieux qui avoisinaient les murs d'Ascalon, du côté du sud, ont marqué à mes yeux le poste occupé par Raymond, comte de Toulouse ; celui-ci se trouvait ainsi placé entre l'armée égyptienne et la mer, et pouvait empêcher l'ennemi de se sauver dans les navires qui couvraient la rade d'Ascalon. Tancrède et les deux Robert occupaient le centre de la plaine, et très-probablement le lieu où se voit maintenant le village de Mejdal. »

« En ressuscitant ainsi, sur les lieux mêmes, tant de glorieux souvenirs, je voyais les bataillons égyptiens, dispersés en un moment devant le glaive de nos croisés, comme les feuilles sèches ou le sable de la plaine sous le vent qui tourbillonne ; j'entendais les cors, les fifres et les trompettes, les hymnes et les cris des pèlerins vainqueurs. A la vue des sycomores et des palmiers, je me rappelais ces Égyptiens fugitifs qui, pour se dérober aux épées françaises, montaient sur les arbres et tombaient ensuite percés de flèches, comme l'oiseau sous le trait du chasseur. La bataille était là, devant moi, avec toutes ses horreurs et toute sa gloire, et mon oreille, s'inclinant du côté d'Ascalon et de ses tours brisées, croyait entendre les lamentations du vizir désespéré[1]. »

De cette ville, témoin d'une de nos luttes éclatantes,

[1] *Correspondance d'Orient*, t. V, p. 382.

Digitized by Google

il ne reste à présent que des vestiges de murailles, enfouis à moitié dans les sables, des chapiteaux épars, des colonnes brisées. En 1814, lady Stanhope obtint du pacha d'Acre la permission de faire faire des fouilles dans ce sol illustre, en flattant sa cupidité de pacha de l'espoir de découvrir un trésor dont elle promettait de lui remettre les trois quarts. Après les longs efforts d'un travail opiniâtre, on découvrit, non point les lingots d'or et d'argent que Soliman attendait avec impatience, mais les débris qui seuls occupaient la pensée de la poétique nièce de Pitt : quarante colonnes de granit et de porphyre, derniers vestiges d'un ancien temple, et trois pavés différents qui marquaient les trois âges de ce monument : un pavé arabe; un second fait à la manière chrétienne du moyen âge; un troisième à la manière antique. « Ces trois pavés, dit encore M. Poujoulat, indiquaient que l'édifice avait d'abord appartenu à la déesse Astarté, la Vénus phénicienne, puis au culte du Christ, puis à celui de Mahomet. Une statue colossale en marbre, d'une magnifique draperie, était couchée sur le pavé antique, la tête et les pieds lui manquaient; le tronc seul avait six pieds de longueur. Le pacha et les Arabes crurent que les flancs de la statue renfermaient le trésor qu'ils cherchaient. Lady Stanhope, pour en finir avec les arguments importuns de Soliman, fit mettre en pièces la statue, et j'en ai vu les débris mêlés aux décombres d'Ascalon. »

A quelque distance de ce monument du passé, nous avons vu des constructions récentes : des remparts, des bastions, une vaste tour avec des casemates, une citerne en pierre, profonde et solidement bâtie. Pen-

Digitized by Google

dant l'occupation de Syrie, Ibrahim avait voulu avoir là une position militaire. Le traité de Londres ne lui a pas permis d'achever cette œuvre de fortification. Les Turcs, avec leur insouciance habituelle, n'ont pas songé à faire servir à leur profit le travail du prince égyptien, et la citadelle d'Ascalon, incomplète, abandonnée, ne sera, avec le temps, qu'une nouvelle ruine à joindre à d'autres ruines.

Nous redescendîmes sur le chemin de Gaza en parlant encore de cette cité d'Ascalon, dont les Égyptiens renouvelaient les munitions trois à quatre fois par an, qui, pendant plus d'un demi-siècle, résista à toutes les forces des chrétiens, et qui enfin devint pour eux un puissant boulevard [1]. O vanités de l'homme! que d'efforts intrépides, que d'annales superbes pour arriver à un peu de sable!

Bientôt nous entrons dans une forêt d'oliviers, la plus belle forêt que j'aie jamais vue : des arbres séculaires majestueux et forts comme des chênes, de larges allées silencieuses et voilées comme celles d'un parc royal, et au delà de ces allées les minarets de Gaza, moins élancés que les palmiers qui les entourent de leurs frais rameaux et les couronnent de leurs guirlandes de dattes roses. C'est la ville dont le nom occupe une si grande place dans les récits épiques de la Bible, la capitale de ce petit peuple de Philistins, composé vraisemblablement d'une tribu d'Égypte qui

[1] Les croisés ayant pris Gaza en 1152, après un siége de cinq mois, y construisirent une forteresse qui formait, dit Guillaume de Tyr, la frontière vers le midi, et qui devint comme le boulevard du pays. (*Histoire des Croisades*, éd. de M. Guizot, liv. XVII, p. 28.)

Digitized by Google

avait conservé son culte primitif, qui séduisait par les images de l'ancienne idolâtrie du Nil l'inconstance des Israélites et les dominait parfois d'une façon surnaturelle. Moins nombreux vingt fois que les enfants de Jacob, il en était venu, par une puissance incompréhensible, à les désarmer, à leur défendre de travailler le fer et l'acier, à les forcer de venir acheter dans ses villes les instruments les plus indispensables pour le commerce et le labourage.

Nous nous élançons au galop vers les murs de cette ville, et nous songions, en entrant dans ses murs, à quoi? au vigoureux Samson, l'Hercule d'Israël, et à la trompeuse Dalila. Mais il n'y a évidemment plus de Samson parmi ces pauvres gens à la figure pâle, aux membres décharnés qui passent à côté de nous; et, s'il y a quelque Dalila parmi les femmes que nous rencontrons, elle est si sévèrement voilée qu'on ne peut la reconnaître.

Notre interprète nous conduisit à travers un défilé de rues étroites et tortueuses chez un marchand arabe qui a le titre d'agent consulaire de France, ce qui ne l'a pas déterminé à apprendre le moindre mot de notre langue. Il semblait du reste avoir fort peu de goût pour la conversation, et ne répondait à notre drogman que par de brefs monosyllabes. Dès que nous fûmes installés dans la chambre qu'il nous avait octroyée, il vint s'asseoir par terre, le chibouk à la main, et resta là en silence comme un homme qui se trouverait au milieu d'un groupe d'anciens amis avec lesquels il aurait tant causé qu'il ne lui resterait plus rien à dire. Heureusement nous avions là un compatriote, un médecin d'un esprit original, d'une philo-

Digitized by Google

sophie anacréontique, dont les récits ressemblaient à un aventureux roman et dont la complaisance nous a été fort utile. Lui-même eut la bonté de nous servir de guide dans la ville, de nous montrer ses divers édifices et de nous servir d'interprète avec une facilité d'élocution qu'on ne trouve pas souvent en Orient. Il a longtemps habité différentes villes, appris plusieurs dialectes, et il nous a fait lire quelques fragments d'un journal de ses voyages pleins d'incidents curieux et racontés en prose, en vers, avec une verve humoristique parfois très-amusante.

Gaza est située à une lieue et demie environ de la ville, sur une colline arrondie qui s'élève à cinquante ou soixante pieds au-dessus du niveau de la plaine. Au temps des croisés, on y trouvait encore les vestiges de son ancienne grandeur [1], mais ce n'étaient que des vestiges. Maintenant on n'y trouve plus que quelques colonnes de marbre ou de granit qui jonchent le sol ou qui ont été employées à former le seuil des maisons. Comme la plupart des villes d'Orient, elle est magnifique à voir à une certaine distance, avec sa riche végétation, ses jardins couverts de fleurs et de verdure toute l'année, et ses majestueuses tiges de palmiers. Au dedans, on ne voit que de chétives habitations en terre, çà et là seulement quelques maisons

[1] Gaza avait été très-anciennement l'une des cinq villes du pays des Philistins; elle était célèbre par le nombre de ses édifices, et l'on retrouve d'abondantes preuves de son antiquité et de sa noblesse dans ses églises, et ses vastes maisons toutes tombant en ruines, dans les marbres et les immenses pierres qui y étaient encore, et dans une grande quantité de citernes et de puits d'eaux vives. (Guillaume de Tyr, liv. XVII, p. 27.)

Digitized by Google

plus solidement bâties, et çà et là des cimetières. Son ancien port n'existe plus, et sa population est composée d'une demi-douzaine de peuplades différentes qui l'habitent, ou, pour mieux dire, campent l'une à côté de l'autre, sans s'unir, sans se comprendre, et qui n'ayant point de lien entre elles, point de tendances communes, ne peuvent user de la force que donne l'homogénéité. Cependant Gaza est sur la route des caravanes de Syrie et d'Égypte. Ce qui lui donnait une si grande importance dans les temps anciens est encore aujourd'hui l'élément premier de son existence. C'est par là que l'on passe pour aller par terre de Beirout, de Jaffa au Caire, et *vice versa,* et c'est là que l'on s'arrête pour se procurer d'autres moyens de transport et renouveler ses provisions. Ses bazars étroits, sombres, et de pauvre apparence, sont cependant pourvus d'une quantité de denrées qu'on chercherait vainement dans ceux de Jérusalem, et sa population est beaucoup plus considérable qu'on ne pourrait le croire d'après l'estimation de quelques écrivains. Volney la fixait à deux mille âmes; Richardson la portait à deux à trois mille, Raumer à cinq mille. M. Poujoulat dit qu'elle s'élève à dix ou onze mille, et M. Ed. Robinson dit que, d'après les divers renseignements qu'il a pris, elle doit être de quinze à seize mille âmes, dont cinquante-sept familles chrétiennes et quatre mille contribuables musulmans [1].

Quelques jours après notre installation chez notre agent consulaire, une demi-douzaine d'Arabes, prévenus, je ne sais comment, de la résolution que nous

[1] « Palæstina und die angrænzenden Lænder, tom. II. p. 640. »

Digitized by Google

avions prise de traverser le désert, arrivèrent l'un après l'autre dans notre chambre pour nous offrir leurs services. Ils allumèrent leurs pipes et s'assirent en cercle autour de notre agent, qui les regarda avec un flegme oriental, sans faire le moindre mouvement et sans détourner ses lèvres de son précieux chibouk. La négociation mercantile s'entama de part et d'autre, non point avec la vivacité qu'une telle concurrence lui eût donnée en Europe, mais avec une placidité étonnante, interrompue de minute en minute par de longues aspirations de tabac qui ressemblaient à autant d'actes silencieux de réflexion. Notre agent était notre fondé de pouvoir; il recevait les propositions qui lui étaient faites et nous les transmettait par notre interprète en inclinant légèrement vers nous la tête pour nous interroger du regard. Les premières conditions qui nous furent adressées nous parurent, d'après les renseignements que nous avions pris d'avance, très-exagérées. Il fallait une lente consommation de trois pipes pour en venir à un accord raisonnable. A la première, les Arabes comprirent que nous n'étions point de ces riches Anglais qui, pour satisfaire à leur fiévreuse impatience de touristes, prodiguent d'une main facile les colonnades et les livres sterling. A la seconde pipe, ils avaient déjà baissé d'un tiers leur première demande; à la troisième enfin, nous étions à peu près au niveau du prix que l'honnête M. Damiani de Jaffa nous avait indiqué. Restait à régler les tributs qu'on est tenu de payer le long de la route au Bédouins nomades. Nous voulions n'avoir nous-mêmes rien à régler avec cette nouvelle espèce de mendiants voleurs, et laisser à nos chameliers le soin de nous

Digitized by Google

préserver, moyennant l'impôt le plus modique, de la pointe de leurs lances et du canon de leurs pistolets. Une seule difficulté entravait encore la conclusion de notre marché. Après avoir étudié la carte et mesuré la distance de Gaza au Caire, nous avions projeté de faire ce trajet en cinq jours. Cinq jours! à ce mot, les chameliers sortirent de leur état ordinaire d'impassibilité pour pousser un cri de terreur. Jamais on n'avait eu, disaient-ils, l'idée de faire un tel voyage en si peu de temps. Il fallait venir on ne sait de quel pays enragé pour oser concevoir une pareille idée. Ni nos forces ni notre courage ne pourraient résister à une pareille entreprise. Cinq chameliers se retirèrent abandonnant la partie. Le sixième, plus intrépide, resta avec l'espoir de nous amener à meilleure composition. Mais nous venions d'essayer nos forces dans le voyage de Syrie, où nous avions fait, sans nous arrêter, jusqu'à dix-huit heures de marche à cheval; et par égard seulement pour nos guides, qui n'étaient point tenus d'avoir la même résolution, et pour les chameaux qui ne sont pas habitués à ces marches forcées, nous accordâmes un jour de plus. Tout fut enfin réglé à un taux à peu près légal, et consigné dans un contrat écrit que l'entrepreneur de notre caravane porta à son front en guise d'assentiment solennel. Nous devions payer cent piastres de tribut pour les Bédouins, et cent trente piastres par chameau; en tout un millier de piastres, c'est-à-dire deux cent cinquante francs pour nous conduire, nous, notre drogman et notre bagage, jusqu'au Caire. En vérité, c'était payer bien peu le plaisir de faire une pérégrination très-intéressante. Nous avons su depuis que notre

Digitized by Google

agent, qui avait lui-même fixé les conditions du marché, y gagnait encore vingt piastres par chameau. En sa qualité d'agent consulaire de France, il avait cru devoir se contenter de ce léger bénéfice. Avec les Anglais, il gagne le double, ce qui n'empêche que les Anglais ne lui aient donné de très-beaux certificats, et que nous-mêmes nous n'ayons, dans l'ignorance, il est vrai, de son vilain petit commerce, consigné une honorable annotation dans le livre qu'il avait lui-même consacré à l'enregistrement bénévole de ses vertus.

Notre marché une fois conclu, signé, et l'Arabe qui l'avait accepté étant parti pour s'en aller chercher ses chameaux errants dans les pâturages, nous employâmes le reste de notre journée à parcourir les bazars de Gaza pour compléter notre ménage de pèlerins, déjà préparé à Beirout et à Jérusalem. Il nous fallait des outres pour emporter de l'eau, quelques ustensiles de cuisine et quelques provisions, toutes choses que nous voulions acheter nous-mêmes et voir de nos propres yeux, par un principe obligé d'économie, et par une idée très-prosaïque peut-être en apparence, mais où j'ai souvent trouvé un résultat intellectuel.

Il est doux d'emporter, en partant pour les pays lointains, une bonne grosse lettre de change sur quelque sûr banquier. Il est doux surtout de pouvoir prendre cette précaution quand on se dirige vers l'Orient, où l'on ne peut, par mille causes imprévues, établir comme en Europe le chiffre approximatif de son budget. Cependant je crois que ceux qui, se trouvant en possession de cet heureux état de finances,

Digitized by Google

livrent à un drogman ou à un valet le soin de les pourvoir des objets dont ils ont besoin, perdent à ce facile abandon une foule d'observations intéressantes et de petites jouissances indéfinissables que nulle satisfaction matérielle ne peut compenser.

Il est bon, quand on parcourt des contrées généralement peu connues, d'entrer dans ces détails de la vie journalière, de se mettre en contact immédiat avec les ouvriers et les marchands. Rien n'aide mieux à connaître la physionomie, le caractère des gens du peuple dont on désire faire l'étude. C'est par là que souvent on pénètre sous cette écorce superficielle, sous ce masque factice qui, au sud comme au nord, revêt les visages. Il est tel homme qui nous paraît, au premier abord, une copie identique de tout ce que nous avons vu précédemment, et dont l'originalité individuelle n'éclate qu'au coup de feu d'une discussion pour quelques ducats ou quelques piastres. Puis les préparatifs de voyage que l'on a soi-même coordonnés deviennent plus tard autant de causes d'agréables réminiscences. Chaque objet rappelle le lieu où il a été acheté et les incidents graves ou plaisants qui se rattachent à cet achat. Quand l'heure est venue d'étaler sous la tente ses emplettes, on s'enorgueillit de son choix, ou l'on rit gaiement de sa méprise. Les omissions involontaires, les lacunes du mobilier nomade sont encore autant de surprises que l'on accepte avec une joyeuse philosophie, quand le véritable amour des voyages l'emporte sur les considérations du bien-être matériel. Que les grands seigneurs s'en aillent avec leurs palanquins, leurs valets et leur office de restaurant à travers les montagnes de l'Inde et les

Digitized by Google

sables de l'Égypte; pour moi, je n'envie point leur luxe stérile, je n'ai jamais dîné de meilleur appétit que lorsque je trouvais par hasard, en Finlande, en Syrie, quelques galettes de paysan mal cuites, et n'ai jamais ri de si bon cœur que lorsque la maladresse de notre domestique nous cassait notre dernier verre, ou nous égarait une de nos dernières fourchettes.

Mes compagnons de voyage en Égypte partageaient mes idées à cet égard. Si l'un d'eux était assez riche pour pouvoir largement se procurer ce que l'on appelle en termes vulgaires les *agréments de la vie*, il avait assez de tact ou assez de condescendance amicale pour s'accommoder à notre humble fortune, et oublier pendant quelques semaines l'élégant comfort de sa maison allemande.

Le lendemain on nous amenait à la porte de notre demeure nos sept chameaux, plus un âne qui devait, tour à tour, servir de monture à nos chameliers. En quelques instants, grâce à l'activité du fidèle André que nous avions pris pour drogman à Constantinople, nos tentes, nos nattes et nos provisions furent emballées et chargées. Trois chameaux restaient accroupis, le ventre sur le sol, attendant, avec la selle de paille, leur cavalier. Ce n'est pas, je l'avoue, sans une certaine émotion de surprise mêlée de quelque crainte, que je regardai cette monture de nouvelle espèce, sur laquelle j'allais chevaucher. Je venais de lire, dans les *Lettres orientales* de Mme Hahn Hahn, un récit terrible des fatigues que l'on éprouve en voyageant sur le dos d'un chameau, et des dangers auxquels on est exposé en se trouvant ainsi juché sur une rude aspérité à douze pieds au-dessus du sol. Mais Mme Hahn Hahn

Digitized by Google

arrange à sa façon les choses qu'elle ne voit qu'à demi. Elle a fait de fort drôles de contes sur la France, et n'a pas moins étrangement habillé la Palestine et l'Orient! Que justice soit rendue au chameau! C'est l'une des plus douces, des plus sûres et des meilleures bêtes qui existent. Rien qu'à voir celui qui m'était réservé, avec son attitude résignée, sa figure paisible, et ses forts jarrets si docilement repliés sous son ventre, je devais éloigner de moi toute appréhension, et me confier, sans frayeur aucune, à la fermeté de ses muscles, à la placide régularité de son allure.

La Providence a donné cet animal aux habitants du désert, comme le phoque aux Groënlandais et le renne aux Lapons. A lui seul, il peut suffire à tous les besoins des Bédouins. Sa chair est aussi bonne que celle du buffle. Son poil sert à façonner des tentes, des cordes, des vêtements, et l'on tire de la chamelle un lait onctueux et rafraîchissant dont on fait très-bien du beurre et du fromage. Plein de force et de vigueur, il cède à la main qui agite son licol, tombe par terre sur ses genoux et se relève chargé d'un lourd fardeau. Puis, une fois en marche, le voilà qui s'en va avec ses larges sabots, taillés pour les sables du désert, d'un pas ferme, soutenu, bravant l'ardeur du soleil d'Afrique, la violence du simoun, et creusant, jusqu'à ce qu'on l'arrête, son sillon dans les flots sablonneux. Nul animal n'exige moins de soins, et ne donne moins d'inquiétude. Un enfant le conduit avec un bout de corde. Un âne quelquefois le précède, et dirige sa marche. On ne le met point à l'abri dans une étable, on ne lui prépare, pour un trajet de plusieurs jours, qu'une modique ration. Un peu d'eau saumâtre le désaltère, et

Digitized by Google

les tiges épineuses des nopals et les bruyères du désert le nourrissent. A la fin d'une longue et pénible journée, il s'accroupit près de la tente, broie quelques grains d'orge, quelques plantes desséchées, s'endort sous la froide rosée des nuits d'Orient, et se relève le lendemain aussi fort que la veille. Quand un excès de fatigue ou des privations trop rigoureuses l'ont épuisé, il tombe tout d'un coup et ne se relève plus. On lui ôte son bât, son chargement, on le laisse expirer dans le désert, et tout est dit. Pauvres bonnes bêtes que le ciel a livrées à l'homme comme un précieux instrument, et dont l'homme souvent abuse! La durée moyenne de leur vie est de vingt à trente ans, mais les marches forcées, les fardeaux trop pesants l'abrégent des deux tiers ou de moitié.

Le dromadaire a le pied plus agile et l'allure plus vive. On s'en sert pour franchir rapidement les distances. Nul cheval ne peut le suivre au galop, et quand il est ainsi lancé, il ne sent ni mors ni licol; on ne l'arrête qu'au moyen d'une corde qui lui traverse les naseaux.

Mon chameau avait dû à ses qualités particulières de force et de souplesse l'honneur de faire pendant quelque temps l'office de dromadaire, et d'être employé dans le transport des dépêches de Méhémet-Ali. Dépouillé de son titre officiel par je ne sais quel revers de fortune, il avait conservé de ses fonctions de coursier l'habitude de se relever dès qu'il sentait sur son dos la plus légère pression de la main ou du genou. En se redressant ainsi brusquement, avant que je fusse assis, il m'exposait à tomber assez rudement par terre. C'est la seule préoccupation qu'il m'ait

Digitized by Google

donnée, et une fois installé sur sa selle, je m'y trouvais à mon aise comme sur un large siége, je pouvais, sans qu'il s'en émût le moins du monde, me tourner à droite et à gauche, me placer de côté, les jambes pendant sur son flanc ou à califourchon, prendre un livre ou fumer paisiblement mon chibouk.

Notre caravane s'accrut au moment de notre départ de plusieurs voyageurs. C'étaient deux Juifs, assis dans des paniers de chaque côté de leur chameau, qui s'en allaient de Jérusalem au Caire tenter une spéculation de commerce; un pauvre homme qui entreprenait ce voyage pour voir son frère malade dans un hôpital; puis un petit marchand, honnête père de famille, qui, en s'adjoignant à nous, espérait, comme les Juifs et comme le frère du soldat, profiter par là de plusieurs avantages et s'exempter de plusieurs menus frais. Le noisetier des montagnes n'est qu'un frêle arbrisseau, cependant il abrite au besoin les bergers sous son ombre, et nous simples touristes, nous avions dans notre modeste situation la joie de prêter encore un utile secours à ces pauvres gens.

Nous partîmes à midi pour gagner, à quatre lieues de Gaza, la station de Kaniounes où nos guides avaient leur famille. Les chameaux marchent lentement. Lorsqu'ils sont chargés, ils ne quittent pas leur amble régulier, et quatre lieues de distance pour les voyageurs qui, dans ce pays, veulent cheminer à leur aise sont presque une journée.

En quittant Gaza, on passe d'abord entre une double haie de nopals qui, dans leur ceinture épineuse, enserrent des forêts d'arbres à fruits et de frais jardins; puis, tout à coup, on entre dans une large plaine où

Digitized by Google

l'on n'aperçoit plus que de rares traces de culture. Ce n'est pas encore le désert, mais peu s'en faut. L'insouciance naturelle des habitants du pays, les déplorables effets d'une administration aveugle, rapace, cruelle, font ici, comme dans la plupart des cantons de la Syrie, une terre aride d'un sol qui, sous un autre pouvoir et sous d'autres mains, produirait d'abondantes récoltes.

De loin en loin, nous apercevons des troupeaux de chèvres noires aux oreilles pendantes et de moutons à large queue paissant une herbe maigre. De la cohorte de bergers qui gardent un de ces troupeaux se détachent deux hommes à cheval, qui s'élancent vers nous au grand galop, l'un d'eux brandissant une de ces énormes lances que nous avons déjà vues en Palestine, l'autre armé d'un fusil dont le chien me sembla fort rouillé, mais qui n'en sert pas moins d'épouvantail. Ce sont deux Bédouins nomades, deux de ces enfants dégénérés de la race d'Ismaël, qui, au lieu d'employer leur force à quelque honnête et fructueux labeur, préfèrent chercher une ressource dans la rapine, et qui, au lieu de s'attaquer comme Antar à toute une valeureuse tribu, d'enlever des tentes de soie, des colliers de diamants, et des milliers de chameaux, en sont réduits, vu la misère des temps, à extorquer assez péniblement un faible tribut. Ils s'avancèrent près du chef de nos chameliers, investi par ses compagnons du titre de cheik et qui, selon nos conventions, était chargé de régler cette petite affaire de rapine. Celui-ci les reçut sans se détourner de son sentier, comme des gens que l'on attend, mais pour lesquels on ne se dérange pas. Nous pensions qu'il allait,

Digitized by Google

pour s'en débarrasser au plus vite, leur jeter l'impôt qu'ils venaient réclamer. Tel n'était point son avis. Il avait reçu de nous une somme suffisante pour acquitter cet impôt, il voulait tâcher d'en conserver une partie et voler les voleurs. Une discussion s'engagea entre lui et les Bédouins qui pensaient n'avoir selon leur usage qu'à tendre la main, et qui se trouvaient fort malencontreusement frustrés dans leur espoir. Les Bédouins le suivaient pas à pas à cheval, criant, hurlant, tempêtant. Le fin matois les laissait crier et continuait à cheminer, comme si le vent seulement sifflait à ses oreilles. Des clameurs on en vint aux menaces; les Bédouins agitèrent leur lance et leur fusil; le cheik tira à demi la lame d'un large poignard qu'il portait à la ceinture, et trois de ses compagnons, également armés, s'approchèrent de lui pour le soutenir. Un instant, nous crûmes qu'on en viendrait aux mains, et, dans la crainte de voir le sang couler, nous ordonnâmes au cheik de dénouer les cordons de sa bourse. Mais il nous fit signe de rester tranquilles sur nos chameaux, et continua, comme si de rien n'était, sa marche et son altercation. Enfin, après avoir conduit les deux cavaliers à une bonne lieue de distance, en tenant toujours la poignée de son glaive, et en s'amusant évidemment de leur colère, il leur lâcha quelques piastres que ceux-ci reçurent comme par miséricorde, puis ils s'éloignèrent. Le sang-froid du cheik nous avait promptement rassurés sur les dangers de cette rencontre. Nous avions fini par considérer avec gaieté cette scène assez curieuse, et quand elle fut terminée, nous étions plus tentés de plaindre que de maudire ces malheureux Bédouins qui avaient perdu tant de

Digitized by Google

temps et tant de paroles pour obtenir une si chétive aumône. Lorsque la Syrie était soumise au gouvernement d'Ibrahim Pacha, les voyageurs étaient cependant affranchis, j'allais presque dire privés de ces singuliers épisodes. Le nom seul d'Ibrahim glaçait de terreur les Bédouins pillards, et si l'un d'eux, bravant les arrêts d'une rigoureuse discipline, osait se laisser aller à une de ses habitudes de brigandage, justice en était bientôt faite. Ibrahim appelait un de ses archers et lui disait : « Tel homme a commis un vol en tel endroit. Il faut que dans vingt-quatre heures j'aie sa tête ou la tienne. » Parfois le kavas, pour obéir à son maître inflexible et pour sauver son col du yatagan, rapportait une autre tête que celle du vrai coupable, mais, en Orient, on n'y regarde pas de si près. A présent, la Syrie est retombée sous la lâche et impuissante autorité des pachas turcs, qui n'ont pas assez de pouvoir pour empêcher le crime, et qui, en certaines circonstances, ne se font même pas faute d'en profiter. L'aigle vainqueur a disparu, et les faucons voraces poursuivent en sécurité leur essor.

Après avoir cheminé encore pendant deux heures, nous vîmes venir à nous une autre couple de Bédouins; ceux-ci étaient en un si piètre état et portaient des armes si rouillées, que notre habile cheik qui, d'un coup d'œil, avait mesuré leur valeur, ne se donna pas même la peine d'engager une conférence avec eux et leur jeta dédaigneusement, comme une aumône, quelques pièces de cuivre qu'ils ramassèrent d'une main avide, sans s'arrêter à les compter.

Au coucher du soleil, nous arrivâmes à Kaniounes, la dernière ville de Syrie, si l'on peut appeler ville

Digitized by Google

deux ou trois centaines de misérables huttes en terre entourées d'un rempart de même nature, qui pourrait, sans miracle, s'écrouler au bruit d'une fanfare. Notre entrée dans les rues étroites, ou, pour mieux dire, dans les défilés de cette citadelle des frontières, épouvanta plusieurs douzaines de femmes assises sur la terrasse de leurs demeures; elles tirèrent à la hâte les pans de leur tunique bleue sur leur tête, pour dérober les traits de leur visage à nos yeux profanes, et se glissèrent comme des ombres nocturnes dans leur sombre réduit. Il ne resta, pour assister au déploiement de notre caravane, qu'une troupe d'enfants à moitié nus, dont notre costume demi-turc et demi-européen étonnait les regards et paralysait la langue.

Le cheik de la bourgade, à qui nous apportions une lettre de recommandation du gouverneur de Gaza, nous assigna pour gîte le plus beau khan du lieu, une espèce de terrasse élevée à quelques pieds, au bord du chemin, couverte de rameaux desséchés, adossée d'un côté à une muraille, et du reste ouverte en plein air. Lui-même commença par s'installer au fond de cette chambre de pèlerins, avec son petit garçon à qui il ne manquait qu'une pipe pour avoir l'air aussi grave et aussi imposant que son respectable père. Pendant qu'il était là, impassible et muet, aspirant avec une dignité magistrale la fumée de son chibouk, notre cuisinier allumait du feu, préparait notre souper; un de nos guides nous apportait une demi-douzaine de galettes de pâte à moitié cuites qu'il venait d'acheter chez le boulanger, et nous commencions à trouver un peu long l'honneur que le cheik nous faisait en occupant la place la plus commode de notre établissement,

Digitized by Google

lorsque lui-même, prenant en pitié notre ignorance de voyageur, appela notre drogman pour le mettre au courant des habitudes de la localité. C'était, dit-il, un usage établi parmi les voyageurs de distinction de faire un petit cadeau pécuniaire à son fils; pour lui-même, il ne demandait rien; sa délicatesse de caractère, son titre de cheik ne lui permettaient pas de nous imposer le plus léger tribut, et d'ailleurs nous lui avions remis une lettre qu'il portait sur son cœur; mais il ne pouvait, en conscience, dans sa tendresse paternelle, priver son cher enfant d'un présent que lui envoyaient Allah et son prophète.

Impossible de tenir son cœur et sa bourse fermés à ce discours, dont les adroites circonlocutions eussent fait envie à un diplomate. Nous ouvrîmes un crédit de circonstance à notre drogman qui gratifia l'enfant d'une pièce d'or, et le père, si tendre, et l'enfant, objet d'une si douce sollicitude, se levèrent et nous saluèrent respectueusement.

Pour nous remercier de notre générosité, le cheik, quelques instants après, nous prévint que nous ferions bien de partir avant l'aube, si nous voulions échapper à l'attention et aux exigences d'une troupe de Bédouins nomades, campée près de la ville. Cet avertissement s'accordait avec nos projets; nous voulions atteindre en un jour El-Arisch, et il ne nous fallait pas moins de seize heures de marche pour y arriver. Nous partîmes donc à deux heures du matin, par une obscurité profonde et par un froid vraiment septentrional, car, dans la saison où nous nous trouvions, le climat d'Orient met en mouvement les deux extrémités du thermomètre; le matin, une rosée glaciale,

Digitized by Google

à midi, un soleil brûlant. Il fallait toute la science pratique de nos chameliers pour retrouver, sous un ciel dont les étoiles éclairaient à peine les ténèbres, leur route à travers la plaine sablonneuse. J'ai dit les qualités du chameau, j'aurais dû commencer par celles du chamelier.

Nulle part, si ce n'est dans les rigoureuses régions de la mer Glaciale, je n'ai vu un tel exemple de patience, de sobriété et de résignation. Le paysan arabe est, de sa nature, insoucieux et indolent; caractère de lazarone, peu difficile pour le présent et oublieux du lendemain, mais soumis en esclave à la main qui lui promet un salaire ou le menace d'un châtiment, et agissant comme on le pousse, lent à se mouvoir, si nul intérêt ne l'arrache à sa torpeur, et d'un zèle étonnant si on le force à l'action. Les nôtres avaient compris, dès le moment de notre départ, qu'il fallait marcher vite, et avaient accepté consciencieusement cette condition. Pendant toute la durée de notre trajet, ils n'ont pas failli une seule fois à leurs promesses. Dès le matin, ils enlevaient notre tente, chargeaient leurs chameaux et se mettaient en route avec une robe de toile pour tout vêtement, et une peau de mouton suspendue à leur épaule, qu'ils tournaient du côté du vent. Ils s'en allaient à pied, par le froid, par le chaud, dans les flots de sable, à côté de nos chameaux, sans jamais se plaindre de la fatigue, sans cesser un seul instant d'être occupés de nous, et d'accourir gaiement dès que nous avions un ordre à leur donner. Le long de la route, ils se partageaient quelques olives, quelques grains de doura; si nous leur donnions seulement un morceau de pain, ils le

Digitized by Google

recevaient avec reconnaissance et nous en remerciaient avec joie. Après douze à quinze heures de marche, et il faut savoir ce que c'est qu'une telle marche dans les sables mouvants, quand nous arrivions au lieu fixé pour notre halte, leur première pensée était d'aider notre domestique à établir notre gîte, à ramasser des broussailles pour allumer notre feu, puis ils disposaient ensuite leur foyer, tiraient de leur besace quelques autres douzaines d'olives, puis se couchaient sur la terre nue et humide, avec leur légère tunique. « Jamais, disaient-ils, on n'avait traversé le désert si rapidement; les autres voyageurs employaient au moins douze jours à ce trajet que nous voulions faire en six; » mais c'était chose convenue entre leur maître et nous, et quelle que fût leur fatigue, ils voulaient accomplir l'ordre qu'ils avaient reçu. Si, de temps à autre, nous les voyions cheminer d'un air abattu à côté de nous, il suffisait de leur abandonner quelques instants nos chameaux, ou de leur donner une parcelle de nos provisions, pour les voir aussitôt se ranimer et sourire avec une expression de gratitude. Je n'oublierai jamais le doux et tendre accent avec lequel le plus jeune des chameliers nous remerciait quand nous lui donnions une part de notre déjeuner, ou quand l'un de nous mettait pied à terre pour le faire monter sur son chameau. C'était un de ces beaux types de la famille arabe; le profil d'une netteté de ligne à charmer un artiste, la figure bronzée comme un médaillon florentin, le front large, l'œil noir, mélancolique et fier, et le corps taillé comme une statue antique. Il n'avait, pour se garantir des intempéries de la saison, qu'un manteau de laine

Digitized by Google

uni, troué; pour toute provision, un peu de pain sec. Sorti de la triste hutte paternelle pour gagner à ce voyage quelques piastres, il s'était attaché à nous comme un oiseau égaré auquel une main secourable jette, dans sa disette, un grain de sénevé, et il nous eût suivis jusqu'au bout du monde. Dès que l'un de nous prononçait seulement le nom d'Ali, Ali se précipitait aussitôt de notre côté et venait en souriant interroger nos regards et nos vœux. Pauvre Ali! peut-être parle-t-il encore des *Kerim Frandji,* comme il nous appelait, des bons Français qu'il espérait retrouver. Oh! que n'est-on assez riche pour enrichir de telles misères!

Nous marchions au petit pas, enveloppés dans nos manteaux, et à l'obscurité qui nous enlevoppait de toute part, et à la froide humidité qui pénétrait nos vêtements, j'aurais pu, sous le ciel d'Orient, me croire dans les septentrionales montagnes de Norvége. Peu après la lune se leva à l'horizon, et répandit sur notre route quelques rayons de lumière, puis l'aurore éclaira l'espace; l'aurore qui dans ces contrées apparaît même au mois de décembre, non pas avec des doigts de rose, mais des doigts de feu, et répand bientôt sur la terre, imprégnée de rosée, une ardente chaleur. Nous errions à travers une plaine de sable parsemée d'iris sauvages, de petites épines fleuries, et d'une innombrable quantité de bruyères, dont les légers rameaux étaient couverts de corolles jaunes et rouges, fraîchement épanouies. La terre d'Orient est si riche et son ciel si généreux, que le désert même, le désert dont le nom seul implique une si triste pensée de solitude et d'aridité, étonne encore souvent les

Digitized by Google

regards par un prestige inattendu et de riantes couleurs. L'homme seul est dans ce pays au-dessous du rang européen. Amolli par le climat, aplati sous la verge de fer d'une autorité brutale et inintelligente, il a réduit les conditions de son existence à la satisfaction matérielle de ses besoins journaliers. S'il a été appelé, comme Jacob, à la lutte des anges, depuis longtemps il a lui-même renoncé à cette lutte trop énergique, pour s'accroupir dans son indolence et sacrifier à sa physique apathie l'étincelle divine. Véritable fils d'Ésaü, il a, pour la jouissance du moment, abdiqué, dans l'ordre des nations, son droit d'aînesse et perdu, par son ignorance et sa torpeur, la bénédiction paternelle. Oh! puisse une main bienfaisante l'arracher à sa morne langueur! A le voir avec cette belle et noble physionomie, dont nulle servitude n'a pu effacer le type primitif, avec ce regard d'aigle et ces membres robustes, qui pourrait douter de son intelligence et de sa force? L'esclavage d'un millier de siècles l'a, de génération en génération, humilié, opprimé, écrasé. Mais que cet esclavage cesse, qu'un bras ferme le relève de sa chute, qu'une voix compatissante le rappelle à l'œuvre, le guide dans ses efforts, le soutienne dans son travail, et l'Arabe, enfant de ces races poétiques qui ont peuplé le midi de l'Europe de tant de monuments admirables, et l'Égyptien, dont les aïeux donnaient des leçons à la Grèce, reprendraient leur place dans la marche de l'humanité.

En cheminant à travers les ondes sablonneuses du désert, avec nos chameaux dont le balancement ressemble au tantage d'une barque, nous arrivâmes à

Digitized by Google

une oasis de palmiers autour desquels s'élèvent quelques tombes en pierre blanche et un dôme funéraire consacré à la religieuse mémoire d'un santon. Ibrahim avait établi là une station de poste, un caravansérai, un abreuvoir pour les chameaux ; mais depuis que la Syrie lui a été enlevée, l'abreuvoir est resté à sec, la station est tombée en ruine. Nos guides s'arrêtèrent là non point pour y chercher quelque filet d'eau qu'ils savaient bien ne pouvoir y trouver, mais pour s'en aller, avec une superstitieuse croyance, ramasser, sur le sépulcre du santon, des poignées de sable qu'ils vinrent pieusement jeter sur les flancs de leurs chameaux pour les reposer de leurs fatigues et les préserver de tout accident.

Au moment où, après cet acte de piété, nous nous remettions en route, nous vîmes sortir d'une hutte de terre deux hommes qui avaient encore à nous demander un tribut. Il faut croire qu'ils n'ont que de rares occasions de percevoir ce tribut, ou qu'il ne les enrichit guère, car ils étaient dans un état de misère vraiment pitoyable ; le corps à moitié nu, une chemise déchirée sur les flancs, un couteau sale à la ceinture. Eux-mêmes comprenaient sans doute ce qu'il y avait de peu imposant dans leur personne, car, au lieu d'aborder fièrement nos gens, comme ceux que nous avions rencontrés la veille, ils s'avancèrent vers eux d'un air paterne, en les saluant et leur tendant la main. Puis ils établirent le chiffre de l'impôt qu'ils prétendaient recevoir. « Un Anglais, disaient-ils, avait passé la semaine précédente par ce même sentier, et leur avait remis, pour lui seul, dix francs. » C'était là une honnête façon d'agir que nul de nous ne pouvait

Digitized by Google

décemment se dispenser de suivre. A ce premier préambule, notre cheik partit d'un tel éclat de rire, que tous les chameaux le regardèrent avec surprise. Ensuite il prit la parole, et fit un discours que je voudrais me rappeler textuellement pour le mettre dans un journal, en *premier-Paris*. « Les Anglais, répondit-il gravement en caressant sa barbe avec la satisfaction d'un orateur qui se sent en verve, les Anglais pouvaient, si bon leur semblait, donner aux Bédouins deux thalaris par tête. Ils n'avaient rien de mieux à faire. Mais nous étions des Français, et les Français ne voyagent pas ainsi. Ils sont les amis de la Syrie, de l'Égypte; le pacha leur offre, quand ils vont le voir, son plus beau chibouk et Méhémet-Ali les invite à s'asseoir sur son divan. Ils ont les poches pleines de lettres de cadis et de firmans du Grand Seigneur. Si l'on commet envers eux la moindre injustice, ils sont dans le cas d'envoyer, dans le village où ils ont été offensés, toute une armée de kavas. Leur sultan commande à plus de soldats qu'il n'y a de branches de palmiers en Égypte, et ils ont dans chaque ville des consuls dont les beys sont trop heureux de baiser les pieds. Quand on rencontre des Français sur sa route, on ne peut que leur demander humblement un bachschih; s'ils l'accordent, loué soit Allah; s'ils le refusent, le mieux est de se résigner. Lorsqu'ils ont une idée en tête, rien au monde ne la leur arracherait, et lorsqu'ils donnent un ordre, le diable lui-même serait forcé d'y obéir. Tenez, ajouta l'impayable cheik en appuyant avec une habileté de rhéteur consommé sa longue harangue d'un raisonnement *ad hominem*, moi, tel que vous me voyez, père de famille, possesseur

Digitized by Google

d'un assez bon troupeau de moutons et de chameaux, j'ai entrepris de les conduire au Caire. Ils veulent traverser le désert en six jours, et dussé-je périr de fatigue, et voir périr mes bêtes, il faudra que le sixième jour j'arrive à la porte de Massr. »

Les Bédouins l'écoutaient en silence et tournaient de temps en temps les yeux vers nous, afin de voir si nous avions vraiment la figure si redoutable; et comme nous les regardions d'un air grave et calme, non toutefois sans peine, car le discours pompeux du cheik nous donnait grande envie de rire, ils commencèrent à croire qu'en effet la peur ne devait pas nous atteindre, et que notre guide leur disait vrai. De deux thalaris par personne qu'ils avaient d'abord exigés, ils en vinrent à demander vingt piastres, puis dix, puis trois, pourvu, disaient-ils, qu'on daignât y joindre un peu de tabac pour leur cheik dont la provision était totalement épuisée. Nous leur donnâmes donc ce qu'ils avaient demandé, même un peu plus, et l'un d'eux, après avoir reçu cette aumône, se jeta à genoux sur le sable, probablement pour remercier Mahomet du résultat de sa rencontre.

Vers le soir, nous arrivâmes à El-Arisch, première ville frontière de l'Egypte. Il y a là une intendance sanitaire qui astreint tous les voyageurs venant de Syrie à une quarantaine de six jours, mais il n'y a point de lazaret. Le docteur nous assigna, à quelque distance de la ville, un emplacement où nous devions camper. Un gardien vint dresser sa tente près de la nôtre; nous disposâmes nos lits dans l'intérieur de notre cellule, nous tirâmes nos livres de nos sacs de nuit. Avec des livres et deux bons compagnons de

Digitized by Google

voyage, une semaine à passer dans le désert n'avait rien d'effrayant. On en passe bien d'autres dans le monde qui, avec leur apparence attrayante, donnent moins de satisfaction au cœur et d'aliment à l'esprit.

El-Arisch n'est qu'une pauvre petite ville, bâtie sur un monticule de sable, flanqué d'un rempart que Napoléon avait renversé, que les Égyptiens ont reconstruit, je ne sais comment, car les règles de la quarantaine ne nous permettaient pas d'en approcher. Mais qu'importent l'étendue et la force de cette citadelle? L'espace aride qu'elle domine est consacré par les plus imposants, les plus augustes souvenirs. C'est par là qu'après l'année de disette de Chanaan, Abraham se rendait en Égypte avec Sara, par là que Jacob allait rejoindre, avec sa nombreuse postérité, son magnanime Joseph. Par là Sésostris a passé au retour de la conquête de Jérusalem, et Nabuchodonosor, qui occupe dans l'Ancien Testament une page si terrible, et Cambyse, monstrueux soldat, et le jeune et brillant héros de la Macédoine, Alexandre, qui s'en allait sur les bords de la Méditerranée fonder, dans la construction d'une ville, un monument plus durable que ses conquêtes militaires, plus noble que sa gloire de guerrier. Par là est venu Hérode, qu'un mot d'Antoine avait fait roi, et par là, oh! courbez-vous devant cette humble apparition, patriarches de la Bible, souverains impérieux, conquérants superbes, par là est venue une femme avec son époux, cheminant sans guide et sans escorte avec un âne, et portant sur son sein un enfant, l'enfant divin qui devait sauver le monde.

Qu'importe donc la grandeur d'El-Arisch quand il y a sur le sol qui l'environne la mémoire de cette

Digitized by Google

grandeur céleste? Là encore, par une sorte de prédestination évangélique, là est mort celui qui venait arracher le sépulcre du Seigneur aux mains des infidèles, le valeureux roi de Jérusalem, Baudoin. Là, enfin, a flotté l'étendard de Bonaparte, là fut signée la capitulation qui devait rendre à la France Kléber et ses dernières légions. Une honteuse exigence des Anglais fit rompre ce traité, et l'on sait comment Kléber se vengea de cette rupture à Héliopolis.

En face d'El-Arisch est une magnifique forêt de palmiers, cet arbre providentiel qui s'élance de l'aridité du désert, abrite sous son ombre la caravane, et répand sur elle ses fruits savoureux. Près de là on aperçoit quelques cabanes et quelques enclos que le pauvre fellah arrose péniblement avec l'eau saumâtre qu'il tire des puits creusés dans le sable; à quelque distance, sur un monticule, s'élèvent les ruines d'une ancienne tour, et, au pied de cette tour, est la mer, la superbe mer Méditerranée, qui arrose les rivages de France et d'Italie, d'Alger et de Tyr.

Si nous avions quelques raisons de regretter d'être campés sous nos tentes, ce campement en plein air nous donnait plus de liberté que nous n'en eussions eu dans un lazaret. Nous pouvions, en nous faisant suivre de notre gardien, errer de côté et d'autre, nous approcher de la colonie agricole d'El-Arisch, d'une autre colonie de Bédouins nomades établie pour quelques jours près de là, et poursuivre notre excursion jusqu'au bord de la mer. Avec quelle joie je saluais ces flots qui avaient peut-être effleuré les côtes de Marseille, reflété dans leur miroir les rayons du ciel de France. A Marseille, pourtant, en ce triste

Digitized by Google

mois de décembre, cette mer était sans doute voilée par de sombres nuages, froide et orageuse, agitant dans le fracas de ses vagues la barque du pêcheur et le navire du marchand. Ici, elle se déroulait mollement en nappes argentées sur la grève; elle semblait, avec son doux murmure et sa tiède haleine, inviter le passant à plonger dans son sein, et nous nous y jetions avec une gaieté d'écolier, et nous éprouvions je ne sais quelle secrète volupté à sentir son onde caressante tomber sur notre poitrine et ruisseler comme une robe de dentelle sur notre corps.

Mais quelques jours après ces riantes promenades, cette mer si calme et si azurée prenait tout à coup un effrayant aspect. Elle écumait, bondissait et résonnait comme la foudre jusque dans notre tente. Le ciel se couvrait d'une teinte sinistre que je ne puis dépeindre; ce n'était pas le sombre manteau des nuages, ni l'obscurité de la nuit, c'était un voile d'une couleur jaune et terne qui enveloppait tout l'horizon, effaçant tout sillon d'azur. Sur ce voile, le soleil ne projetait qu'une clarté pâle et blafarde, comme une lumière que l'on entoure d'un rideau, ou une lampe qui s'éteint. Bientôt le vent se lève impétueux et terrible, sillonnant de son aile la plaine immense et emportant des amas de sable qui flottent dans l'espace en noirs tourbillons. C'était le simoun, cet effroyable vent du désert. Dès les premiers indices de la tempête, nos chameliers se couchèrent sur le sol, le front caché dans leur tunique; nos chameaux se serrèrent l'un contre l'autre, étendant leur long col par terre. Notre fidèle drogman s'en vint hermétiquement fermer notre retraite, et, malgré ces précautions, le sable pénétrait à travers la

Digitized by Google

double toile de notre tente, se répandait sur nos vêtements et nous entrait comme une chaude poussière dans la bouche et dans les yeux.

Vers midi, quand la première fureur de ce subit orage fut un peu apaisée, nous voulûmes en voir au dehors les effets. Le ciel était encore lourd comme une voûte de plomb, le vent continuait à gémir, la mer hurlait en dévorant ses dunes, et la plaine qui, la veille, était si tranquille, n'était plus reconnaissable. Des collines s'élevaient là où nous n'avions vu qu'une surface plate, et des fossés profonds avaient été en quelques heures creusés entre ces collines. Nous nous avançâmes jusque près de la forêt de palmiers; leurs tiges gigantesques pliaient comme des roseaux au souffle de l'ouragan, et les pauvres fellahs qui, quelques jours auparavant, venaient avec tant d'empressement nous offrir leurs dattes, se tenaient tapis dans leur cabane. Mais au milieu de cette scène effrayante une troupe d'Arabes galopait sur des chevaux fougueux, se poursuivant l'un l'autre, se lançant d'une main vigoureuse le djérid. A les voir dans leurs évolutions sauvages, aiguillonnant leurs coursiers et se précipitant avec de bruyantes acclamations à travers les flots de sable, on eût dit des enfants d'Eole dont l'aquilon ne faisait qu'égayer le courage et enflammer l'ardeur. Non, je n'ai rien vu de plus étrange que cette cavalcade de Bédouins au milieu du désert, dans les tourbillons de la tempête, sous le ciel d'Orient voilé par le simoun. D'ici je la vois encore, je la contemple d'un regard stupéfait. Les paroles me manquent pour la décrire.

Les belles journées de calme, les curieux incidents

Digitized by Google

des heures d'orage, la lecture entremêlée de jeunes et affectueuses causeries, nous avaient fait paraître très-courte la durée de notre reclusion. Quand le médecin de la quarantaine vint nous apporter notre patente de santé, nous dîmes adieu à regret au sol où nous avions passé une semaine de reclusion. Pour le regretter complétement, pour y avoir joui d'une véritable béatitude, il ne nous avait manqué que deux choses que je dirai, au risque de passer pour un être fort prosaïque : une chaise et une table ; une chaise pour nous reposer de la fatigue que nous éprouvions à rester accroupis sur nos nattes, une table pour nous dispenser de manger et d'écrire sur nos genoux. A quoi tient le bonheur!

En partant d'El-Arisch, on longe pendant quelques heures, à la distance d'un demi-mille, les dunes de la mer, on entre dans une étroite vallée couverte sur toute son étendue d'une couche de sel. Ce sel, produit des exhalaisons marines ou du dépôt d'une eau saumâtre desséchée par un ardent soleil, forme une large croûte d'un demi-pouce d'épaisseur. Il a beaucoup plus de force acide que le nôtre et présente en certains endroits la dureté de la pierre. Les chameliers en brisent quelques fragments pour assaisonner leur repas ; mais nul industriel n'a encore entrepris d'exploiter ces mines fécondes, et nous pouvons glisser sur leur surface polie comme sur les glaces du Nord.

Au delà de cette espèce de lac étincelant aux rayons du soleil, nous rentrâmes dans les flots de sable parsemés d'arbrisseaux épineux, de broussailles rabougries. Là, on n'entendait plus le bruit de la grande mer d'Europe, là on ne distinguait plus aucune trace

Digitized by Google

humaine. C'était le désert dans sa silencieuse immensité, le désert comme l'Océan, image de l'infini, et, comme l'Océan, admirable dans son repos, terrible dans ses orages. Nos chameliers nous y conduisaient avant le crépuscule du matin, et au crépuscule incertain du soir, sans hésiter un seul instant, sans s'arrêter pour chercher leur direction. Quand on a voyagé dans ces solitaires espaces, on comprend l'étude astronomique des Chaldéens. Le guide d'une caravane ne trouve pas ici, comme dans les déserts fangeux de Laponie que je traversais il y a quelques années, un monticule qui lui sert de jalon, un marais qui le dirige. Rien n'interrompt l'uniforme aspect de la plaine aride, et les chameliers ne peuvent y tracer en ligne droite leur sillon qu'en observant la position des étoiles et le cours des astres. Ce sont des astronomes moins savants, à coup sûr, que M. Arago, et qui n'annonceraient pas, comme mon honorable compatriote et ami, Mauvais, l'arrivée inattendue d'une comète; mais qui ne s'en sont pas moins fait une bonne boussole de l'auréole de Vénus et des jets lumineux de la voie lactée. « A quelle heure, demandais-je à notre guide, arriverons-nous à notre halte? — Là, » me répondait-il en élevant son regard et sa main vers le ciel. Ce monosyllabe *là,* dans la bouche des Arabes, a une expression charmante. Il exprime quelquefois une négation positive, quelquefois un embarras, et d'autres fois un refus auquel ils donnent l'accent plaintif d'un regret. « Là, disait-il, quand le soleil sera à telle hauteur, ou tombant à l'horizon, ou tout à fait couché. » C'était sa montre muette mais invariable. C'était son horloge traditionnelle dont Abraham le

Digitized by Google

patriarche avait étudié les premiers mouvements, et qui, de génération en génération, s'était transmise, sans le secours de Lépine ou de Bouthey, jusqu'à cet ignorant enfant de l'Orient.

Si monotone que puisse paraître une vaste étendue de sable, elle présente cependant par quelques accidents de terrain, par quelque parure de végétation, et surtout par la succession des couleurs atmosphériques, plus de variété qu'on ne le croirait au premier abord. Dans la nuit, elle repose comme une mer terne et inerte sous la voûte scintillante des étoiles. On se trouve alors enfermé dans un cercle horizontal très-étroit, et l'on n'entend aucun bruit, hors le souffle de la brise qui froisse l'un contre l'autre les légers rameaux de la bruyère mobile ou de l'épine desséchée. Mais la tente des voyageurs est dressée sur ses piquets; le feu de leur cuisinier pétille sous le vase où sa main fait bouillir le pilau. Les chameaux sont accroupis en cercle, puisant dans un sac de crin la pitance d'orge qu'on leur a distribuée d'une main parcimonieuse. Au milieu de ce cercle, leurs maîtres ont établi leur foyer. Ils sont là, assis sur les talons, savourant le suc de la datte, pétrissant la galette de pain qu'ils feront cuire, comme dans les temps anciens, sous les cendres, et écoutant la chronique guerrière d'un pacha, ou la légende amoureuse d'un jeune giaour, qu'un des leurs raconte avec de longs détails. Souvent ce récit a pour eux un tel charme, qu'il leur fait oublier toutes les fatigues de la journée. Le cheik, dans le commencement d'une épopée dont il veut connaître la fin, tire d'un sac, qu'il garde précieusement, la fève de Moka, la broie lui-même dans un mortier,

Digitized by Google

la jette dans la cafetière, et en partage généreusement le suc vivifiant avec ses compagnons. Le récit, après cette joyeuse libation, prend un caractère plus vif et parfois un peu graveleux. Les jeunes gens sourient; le cheik passe en silence la main sur sa barbe et rêve à quelques-uns de ces yeux noirs dont son homérique voisin dépeint, comme s'il les voyait, le dangereux éclat. Des heures entières ainsi se passent; enfin le conteur se tait, ajournant au lendemain la suite de ses épisodes, et tous les chameliers se jettent sur le sol, la tête dans leur manteau, pour se remettre en route quelques moments après.

Le soleil surgit dans les brouillards du matin, perce peu à peu leur voile de gaze, l'argente, le dore, le déchire en lambeaux, puis se lève dans toute sa radieuse splendeur, et disperse comme de vains fantômes ces ombres vacillantes qui entouraient son réveil. Bientôt toute la caravane est en mouvement; l'horizon s'élargit, l'azur du ciel sourit aux voyageurs, et les grains de granit, les paillettes de silex qui parsèment le sable, étincellent comme des diamants. Vers le milieu du jour, quand la chaleur qu'on invoquait dans la froide humidité de l'aurore commence à devenir trop pesante, le chamelier, qui est plus inquiet pour ses chameaux que pour lui-même, s'avance près d'eux et leur chante pour les encourager toute l'histoire de leur voyage, comme s'ils pouvaient l'entendre. « Allons, mes bons chameaux, leur dit-il, nous avons fait depuis Gaza un heureux trajet, et nous nous sommes bien reposés à la quarantaine d'El-Arisch. Ce soir, nous arrivons dans un pâturage où vous trouverez des bruyères plus douces que le nopal. Demain,

Digitized by Google

nous aurons de l'eau, et dans quelques jours vous dormirez au Caire, près des chameaux du pacha. Ah! mon petit chamelot, tu es bien jeune encore, mais tu marches d'un pas ferme et tu donnes l'exemple à tes aînés. La mère qui t'a nourri était une bonne mère, et ton père m'a coûté douze cents piastres que je ne regrette pas. Et toi, mon vieux compagnon, il me semble que tu bronches, ne connaîtrais-tu plus le chemin que tu as suivi tant de fois, ou serait-ce que cette lourde tente tombe trop bas sur tes flancs; demain je la serrerai de telle sorte que tu ne la sentiras plus. Quant à toi, mon vaillant dromadaire, ah! comme tu marches fièrement, comme ta tête se dresse, et comme ton pied vigoureux s'allonge sur le sable; on dirait que tu portes sur tes épaules le fils d'un bey ou le bey lui-même avec sa veste d'or. Tu m'as coûté bien cher, mais quand on me remplirait mon tarbousch de colonnades neuves et de gazis, je ne voudrais pas t'abandonner; tu es la perle de ma fortune et le diamant de mon foyer. Va, va, quand nous serons de retour à Gaza, tu mangeras dans ma main l'orge la plus pure, et tu boiras l'eau de citerne la meilleure. »

En parlant ainsi, l'honnête chamelier s'approchait de ses chères bêtes, observait leur allure et la disposition de leur fardeau, relevait une selle, tirait une courroie, puis contemplait son troupeau en souriant avec une douce satisfaction de propriétaire.

Ces chants naïfs, ces mouvements continus étaient pour nous un curieux sujet d'observation, un incident qui, à des intervalles assez réguliers, égayait, animait le désert; puis, après ces distractions d'un instant, on éprouve dans cette immense solitude une grave et

Digitized by Google

profonde impression; on sent que l'on est là, dans sa faiblesse mortelle, éloigné de tout asile, de tout secours humain, si dénué de toute ressource et si seul, qu'il faut détacher sa pensée de la terre et s'abandonner à la providence de Dieu. Si l'on vient à tomber malade, si votre chameau vous jette par terre et vous casse une jambe, à qui avoir recours et où se réfugier? La cabane du fellah est bien loin, plus loin encore le médecin dont on aurait besoin pour panser une plaie ou pour guérir une fièvre. Huit jours avant notre départ de Gaza, l'évêque de Jérusalem, qui avait entrepris la même route que nous, était mort sur ces sables, mort dans les bras de sa femme qui, avec ses larmes et ses cris de désespoir, invoquait vainement un remède impossible.

Les anciens Hébreux, qui passaient leur vie dans le désert, ont plus que tout autre peuple révélé les douleurs de cet isolement et l'idée religieuse qui en était la consolation. De là ces retours subits d'humilité, de confiance, quand ils s'étaient laissés aller à un coupable élan d'orgueil; de là cette intervention de Dieu qui éclate si solennellement jusque dans les occasions les plus vulgaires, à chaque page de la Bible.

Vers le milieu de notre troisième jour de marche, nous arrivâmes à une citerne où nos gens espéraient abreuver leurs chameaux. On n'en tira qu'un peu d'eau nauséabonde, qui pouvait à peine humecter le gosier des pauvres bêtes. Près de là, sous un bois de palmiers, on apercevait quelques huttes en terre entourées d'une palissade de branchages desséchés, et qu'on eût prises pour des poulaillers plutôt que pour des habitations humaines. Notre domestique

Digitized by Google

voulait y chercher quelques provisions, et le désir de voir l'intérieur d'un de ces misérables hameaux égyptiens nous entraîna à le suivre. Dans l'enceinte de la palissade, une demi-douzaine d'enfants tout nus, au ventre gonflé, aux membres grêles, aux yeux chassieux, au visage sale et couvert de mouches, se tenaient accroupis sur le sol, comme des canards sortis de la fange. Une femme assise près d'eux, la gorge découverte, mais le visage strictement voilé, jugeant à notre approche de l'intention qui nous amenait, s'en alla dans son gîte chercher quelques œufs, un poulet maigre et un chapelet de dattes; c'étaient toutes les denrées qu'elle tenait en réserve pour les voyageurs, et elle en demandait un prix que notre majordome trouvait fort exagéré; mais le moyen de disputer quelques paras à une telle pauvreté? nous payâmes sans marchander, et je jetai aux enfants deux ou trois pièces de menue monnaie, qu'ils regardèrent d'un air ébahi, ne sachant ce que c'était. Nous venions de voir un établissement de fellah, une maison agricole de l'Égypte. Ce que les voyageurs racontent de la nudité, de la misère des sauvages dans les mers du Sud, de leur toit abrité sous les rameaux de palmiers, ne me paraît pas avoir un plus triste aspect.

A quelques lieues de là nous fîmes une autre découverte qui nous atteignait plus désagréablement. Une de nos outres, mal nouée, s'était vidée le long de la route; il ne nous restait plus une goutte d'eau. Le soleil d'Afrique dardait sur notre tête ses brûlants rayons; la plaine de sable nous échauffait encore par son ardente réverbération. Je demandais à grands cris de l'eau, de l'eau, et notre drogman, et notre cheik

Digitized by Google

levaient les bras en l'air avec un douloureux accent de regret, car ils souffraient aussi comme nous de l'accident qui nous était arrivé. Un des marchands qui s'étaient joints à nous, entendant mes cris réitérés, prit pitié de mes souffrances et vint généreusement m'apporter ce qui lui restait au fond de sa cruche de grès : un demi-verre d'eau tiède, épaisse, verdâtre, que je bus pourtant avec avidité. C'en était assez pour connaître les rigueurs du désert, et la valeur du verre d'eau donné, dit l'Évangile, au nom du Seigneur. Ah! mes belles sources des montagnes, ondes pures de la Jougna, flots limpides du Doubs, que ne pouvais-je m'élancer vers vos bords et tremper mes lèvres dans votre frais cristal!

Heureusement nous arrivions le soir à Salahieh, et, disait le cheik avec une expression de joie, nous boirons l'eau du Nil. A notre entrée dans ce village, on nous apporta en effet de grandes jarres pleines d'une eau jaune et bourbeuse, mais qui nous parut excellente. Depuis notre arrivée en Orient, nous avions sur ce point, comme sur plusieurs autres, cessé d'être difficiles.

Le lendemain, pour nous récompenser de nos fatigues, nous devions jouir d'un admirable spectacle. D'abord, de vastes enclos bordés de tamarisces, remplis de palmiers, dont les hautes tiges symétriquement rangées s'élèvent dans les airs comme les colonnes d'un temple. L'art moresque, et, après l'art moresque, l'art gothique, n'est-il point né de la contemplation de ces plantes majestueuses? Rien ne ressemble plus aux légères colonnettes, aux rameaux dentelés, aux pendentifs de nos cathédrales, que ces arbres

Digitized by Google

superbes qui s'élancent d'un seul jet vers le ciel, s'épanouissent à leur sommet en larges rameaux ondulants, et portent sous leurs rameaux d'énormes grappes de dattes, rouges comme le corail ou jaunes comme l'or.

Plus loin, nous arrivons au bord d'une onde large et azurée, qui coule mollement entre de verts sillons. Ce n'est pas encore le Nil, le divin Nil si naturellement idolâtré par les Égyptiens, c'est un de ses canaux, qui partout où ils s'étendent portent la fécondité. Nous nous avançons le long d'une chaussée qui sépare deux prairies arrosées par cette eau salutaire. A droite et à gauche, de quelque côté que nos regards se tournent, ils s'arrêtent avec charme sur un nouveau point de vue. Ici, les flots du Nil amassés dans le cercle resserré d'un vallon forment un lac paisible, qui enlace et reflète dans son pur miroir un groupe de palmiers. Là, ils se déroulent comme une nappe d'argent au pied des cannes à sucre et des cotonniers. Un jardinier, penché sur un seau de grès suspendu à une poutre mobile, puise dans le canal l'eau qu'il répand par plusieurs filets dans l'enceinte de son domaine; un laboureur s'en va jeter la semence d'orge et de froment dans le fructueux limon dont le Nil a recouvert ses champs. A côté de nous passent des groupes de femmes et de jeunes filles, drapées dans leurs tuniques bleues comme des statues antiques, portant une cruche de forme antique sur leur tête et une autre sur la paume de leur main, images vivantes des figures décrites, il y a un millier de siècles, dans les poëmes nationaux, peintes sur le bois et sculptées sur le granit. Des volées d'oiseaux blancs s'abattaient dans la vallée

Digitized by Google

et piétinaient dans les sillons : le peuple les appelle des garde-bœufs, et ils suivent réellement les bœufs de la charrue, comme s'ils étaient chargés de les garder. Nous contemplions dans une muette admiration tout ce tableau si nouveau pour nous et si riant; c'était l'actif mouvement d'une population agreste, c'était l'épanouissement, la vie d'une nature abondante après l'inanimation et l'aridité du désert, et le désert nous apparaissait encore à quelque distance, et il y avait entre ces sables desséchés et ces vertes prairies, et ces fraîches rizières, un contraste qui surpassait en un instant tout ce que nous aurions jamais pu imaginer de la terre d'Égypte et de ses merveilleux contrastes. J'ai parcouru ensuite cette contrée étonnante sur un espace de plus de cent lieues, j'ai vu le Nil sur plusieurs points, et je l'ai remonté jusqu'à Alexandrie; mais rien ne m'a rendu la magique impression qu'a produite sur moi ce premier aspect de ses vallons et de ses canaux, ce premier faisceau de ses guirlandes de fleurs et de fruits.

Pour atteindre le quatrième jour ces délicieuses oasis, nous avions dû marcher quinze à seize heures par jour, déjeunant d'un œuf dur, d'une galette de froment, sur notre chameau, et ne nous arrêtant qu'à la halte de nuit.

Le soir, nous campâmes au pied de la colline où s'élève Bilbéis, l'ancienne Pharbéthis, disent les géographes. Malgré les sages ordonnances de Méhémet-Ali, et les moyens de répression employés contre les voleurs de grands chemins, le magistrat civil de la cité, qui voulut bien venir nous offrir ses services, nous déclara qu'il ne pouvait en conscience répondre

Digitized by Google

de nos bagages si nous ne prenions au moins deux kavas pour les garder. Nous acceptâmes les kavas, et nous vîmes apparaître deux hommes qui semblaient avoir voulu se faire un vêtement de leurs armes, car ils ne portaient qu'une chemise et une demi-douzaine de poignards et pistolets. Avec de tels guerriers nous ne pouvions que dormir en paix, et, une demi-heure après leur arrivée, eux-mêmes dormaient aussi avec une parfaite quiétude. Je dois dire à leur louange qu'ils se réveillèrent assez tôt pour réclamer le salaire que nous étions tenus de leur payer, et de plus un bon bachschisch, suivant les us et coutumes de l'Orient.

Nous nous mîmes en route gaiement, quoique nos yeux ne fussent pas récréés par le charmant spectacle de la veille, et qu'il fallût de nouveau traverser une vaste étendue de sable; une agréable pensée nous animait; nous n'étions plus qu'à dix lieues du Caire; mais nos chameaux commençaient à être très-fatigués. Les plus forts bronchaient fréquemment, mon fier dromadaire lui-même baissait la tête d'un air languissant, et nos chameliers, qui avaient cheminé à pied si longtemps chaque jour, et dormi si peu d'heures chaque nuit, étaient harassés. Le cheik jurait par Allah que pour vingt mille piastres il ne voudrait pas s'engager à faire encore une fois si rapidement le même trajet, et dépeignait avec complaisance la façon de voyageur des Anglais. « Ceux-là, disait-il, ne se lèvent qu'après le soleil, et ne partent qu'après avoir pris fort à leur aise un confortable déjeuner; vers onze heures, ils s'arrêtent pour déjeuner encore, et vers trois ou quatre heures de l'après-midi, ils éta-

Digitized by Google

blissent leur campement. Voilà une honnête façon de voyager qui n'abîme point les bêtes, qui ne tue point les gens, qui vous conduit doucement de Gaza au Caire, où vous entrez frais et dispos, comme si vous veniez de quitter votre demeure. »

Nous n'avions nulle envie de voyager comme les Anglais, et d'employer régulièrement six heures à faire trois solides repas par jour; cependant nous sentîmes que le cheik devait réellement avoir besoin de repos, et lui abandonnant nos bagages avec la liberté de nous les amener à son aise, nous louâmes, avec notre drogman, chacun un âne pour nous mener de Hanka au Caire.

Qu'on ne se figure point à ce mot d'âne ce malheureux quadrupède d'Europe, outragé par tant de quolibets, asservi aux plus vulgaires travaux, enfariné, battu par le meunier, attelé grotesquement à la charrue du laboureur ou au voiturin du jardinier, et, dans cette triste condition, n'inspirant pas même la pitié qui lui serait si légitimement due, et n'excitant sur son passage, pour prix de sa patience, que les huées des enfants. Qu'on ne se figure pas non plus cet âne rebelle et mal élevé qui, dans la vallée de Montmorency, jette sur l'herbe étudiants et grisettes. Non, quiconque n'a pas vu l'âne d'Orient, ne connaît pas l'un des plus beaux et des meilleurs animaux de la création. Celui-ci est vif et léger, preste et coquet. Il se tient la tête haute, l'oreille droite, comme un être intelligent qui a le sentiment de sa valeur. On le soigne avec une affectueuse sollicitude; son poil rasé, brossé, ressemble à du velours; ses sabots noircis brillent comme de l'ébène. On le revêt d'un harnais

Digitized by Google

orné de coquillages, de franges de soie, et d'une selle élastique et molle comme un bon fauteuil, couverte de drap ou de maroquin, et quelquefois de broderies en or. Ainsi lavé, peigné, paré, l'âne se présente fièrement dans les villes d'Égypte. Il n'est pas un noble personnage qui dédaigne de s'asseoir sur sa croupe, pas une femme turque de distinction qui ne s'en serve pour faire ses visites et ses promenades, et pas un voyageur qui, après avoir essayé ce moyen de locomotion, puisse sans peine y renoncer. Dans tous les villages qui avoisinent le Caire, Alexandrie, et dans toutes les villes, on rencontre des âniers qui viennent vous offrir ces excellents petits coursiers. Ce sont les fiacres et les omnibus du pays : pour quelques piastres, vous avez tout un jour à votre disposition l'homme et la bête, l'âne et l'ânier. L'âne a un trot d'amble si régulier et si doux, qu'à peine sent-on ses mouvements; souple et docile, il obéit à la plus légère pression de la bride et du genou, se met au pas, se lance au galop, et s'arrête prudemment de lui-même dans les ruelles obstruées, dans les passages difficiles. Si son ardeur vient à se ralentir, l'ânier est là qui l'aiguillonne par derrière, le suit d'un pied agile, en l'encourageant de la voix et du geste, et vous conduit vers la mosquée, vous guide dans les bazars.

Nos ânes de Hanka ne portaient point dans leur harnachement le luxe de ceux du Caire, mais ils piétinaient, trottinaient et galopaient de la façon la plus réjouissante, et nous nous avancions vers le Caire par une large route semblable à une allée de jardin, bordée de côté et d'autre de platanes, de tamarisces, d'acacias. A notre gauche s'étendait encore le désert nu

Digitized by Google

et triste; à droite, c'était une succession continuelle de verts enclos, de champs féconds, de jardins et d'agrestes habitations. Des fontaines de marbre nous offraient, de distance en distance, leur eau rafraîchissante, cette eau du Nil si exquise, disent les Égyptiens, que si Mahomet en avait bu jamais il n'aurait pu se décider à quitter l'Égypte; des cafés étalaient à nos regards leurs bancs couverts de nattes blanches et leurs collections de narguilés; des femmes enveloppées dans leur bleu manteau, le bas du menton tatoué, les oreilles allongées sous le poids de deux énormes anneaux en fer, les bras revêtus d'une rangée de lourds bracelets, nous présentaient leurs corbeilles de dattes et d'oranges; des troupes nombreuses de gens à pied, à cheval, des escadrons d'ânes, des caravanes de chameaux chargés de denrées de toutes sortes, cheminaient sous les verts rameaux d'arbres.

Bientôt nous aperçûmes les moulins à vent rangés comme des tours sur une des collines du Caire, le Mokattam avec sa crête rocailleuse; les flèches des minarets, les murs de la citadelle, et au delà de ces légères flèches moresques, de ces murs imposants, deux cimes bleuâtres qui se détachaient à l'horizon sur le ciel empourpré, comme deux montagnes. C'étaient les deux grandes pyramides de Gizeh. Quelques instants après, notre guide nous conduisait, par les sinuosités d'un long faubourg, sur la célèbre et fatale place de l'Ezbekieh, devant l'hôtel d'Orient, à la porte du régent culinaire des deux capitales de l'Égypte, l'illustre M. Coulomb, de Marseille.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

LE CAIRE. — Curieux mélanges de physionomies. — Le Baïram. — Les conteurs. — Les mosquées. — Les bazars. — Les bains. — Le cabinet de lecture. — La place de l'Ezbekieh. — L'hôtel d'Orient. — Travaux de Méhémet-Ali. — Les Français au Caire. — Visite au vice-roi.

A MON AMI P. A. PATEL.

« Allez au Caire, me disait à Constantinople M. de Cadalvene, qui a fait une étude si sérieuse de la Turquie et de l'Égypte; c'est, de toutes les villes d'Orient, celle qui présente la physionomie la plus originale. » Curieuse physionomie en effet, et bien digne d'attirer l'attention des voyageurs; mœurs primitives et inaltérées, étonnant mélange de races africaines et de races asiatiques; peuple conquérant et peuple conquis, des tribus nomades, comme au temps des patriarches, et des tribus sédentaires. Nulle terre n'a été plus que l'Égypte, envahie, subjuguée; quiconque a voulu la prendre l'a prise. Les Bédouins sauvages, les Éthiopiens, les Perses, les cohortes d'Alexandre et les cohortes de César, les Turcs et les mameluks, puis enfin les vaillants soldats de Napoléon, attirés par les richesses de ce sol fécond, par la douceur de son

Digitized by Google

climat, et encouragés dans leur désir par la situation d'une contrée ouverte de tous les côtés, ont tour à tour assis leur domination sur les rives du Nil. Sous ce déluge guerrier, sous ces espèces d'alluvions des légions étrangères, il est resté une masse indigène, silencieuse, résignée, immuable dans son ancien caractère et dans son ancien type, comme les statues de ces dieux qui jadis gardaient les tombeaux, les mains posées sur leurs genoux. Le génie d'un homme qui, du grade d'officier subalterne, s'est élevé, par ses victoires et son habileté, au trône des Sésostris, cherche maintenant à raviver un peuple inerte, qu'il a soumis à son pouvoir, à infiltrer dans ses veines le suc chaleureux de la civilisation moderne. L'Égypte, après avoir donné des leçons aux sages de la Grèce, éclairé par ses lois, par ses institutions, l'esprit d'Hérodote et l'âme de Platon, s'est endormie sur ses monuments, comme un ouvrier satisfait d'avoir rempli sa tâche. Les autres peuples ont grandi autour d'elle, et elle a vu leurs progrès sans s'en émouvoir, pareille à ces vieux rois qui se faisaient ensevelir sous les voûtes ténébreuses de leurs pyramides, pour y attendre le jour où une nouvelle vie viendrait, dans leurs cercueils de marbre, ranimer leurs corps; il semble qu'elle se soit ainsi ensevelie elle-même, dans la muette attente de sa résurrection. Ce qui arrivera des efforts de Méhémet-Ali, de son action souvent généreuse et de son autorité souvent égoïste et parfois forcément cruelle, Dieu le sait. Mais quel que soit le résultat d'un règne si nouveau, si actif et à jamais mémorable, c'est un rare et grand spectacle que celui que présente l'Égypte, dans ce travail de réforme,

Digitized by Google

dans cette sorte d'incubation d'une race immobile, sous un rayon vivifiant, et c'est au Caire que ce travail se manifeste dans son plus grand éclat et sa plus grande force.

Chaque matin, pendant notre séjour dans cette ville, nous sortions de bonne heure pour la parcourir de côté et d'autre. Une troupe d'âniers nous attendaient à la porte de l'hôtel et s'élançaient vers nous dès qu'ils nous voyaient apparaître. C'était la petite pièce de théâtre que nous allions voir, petite pièce souvent assez comique par les manœuvres que chacun d'eux employait pour nous faire accepter un âne, par l'étonnant langage qu'il se sont composé pour se mettre en communication avec les voyageurs. « Eh! « monssir, monssir, s'écrie l'un, good baudet, très-« good, prendete. — Signor cavalji, dit un autre, « buon bourrico, si non marchèr, non pagare; » et ils se serrent autour de nous, nous jettent la bride dans les mains, ou l'âne dans les jambes, tout en écartant du coude ou du poing leurs rivaux. Pauvres gens! il n'est cependant pas possible de rire de leur barbare idiome, et de leur grotesque impétuosité, quand on songe que leur impatience vient de leur misère, et que, pour une vingtaine de sous, ils vous accompagnent à pied tout le jour, à l'ardeur du soleil, dans les rues et sur le sable. Les Européens sont, sur ce point comme sur plusieurs autres, moins humains que les Orientaux. L'homme d'Orient qui prend une de ces bêtes de louage, ne la fait marcher qu'au pas ou au petit trot, l'Européen la lance au galop, sans se soucier de la fatigue du malheureux ânier qui s'efforce de le suivre. Nous-mêmes, je l'avoue, nous nous sommes

Digitized by Google

souvent donné cet impitoyable plaisir; puissent les fellahs victimes de mon impatience me pardonner! Le choix de nos ânes étant enfin, tant bien que mal, arrêté, et le but de notre excursion indiqué, nous nous mettons en marche, notre drogman en tête, et les rues que nous traversons et les diverses figures que nous rencontrons sont, dans cette curieuse cité du Caire, autant d'intéressants sujets d'observation.

Par un heureux hasard, j'avais vu Constantinople dans le joyeux transport du Baïram, qui succède au Ramadan, et je me trouvais au Caire pendant les fêtes du second Baïram. Tous les quartiers étaient en mouvement, mouvement singulier, bien différent de celui de nos grandes villes d'Europe; ce ne sont point ces cris, ces rumeurs confuses, ces élans tumultueux qui, à certains jours, agitent nos rues et nos boulevards. Le peuple d'Orient conserve, jusque dans ses réjouissances publiques, son attitude calme et réservée; une foule innombrable circule de tout côté, mais avec ordre et en silence, comme si elle se rendait à une cérémonie religieuse. L'uléma, la tête couverte de son large turban, le corps enveloppé dans son ample pelisse, s'avance avec une magistrale dignité; des femmes voilées jusqu'à la racine des cheveux et abritées sous de vastes mantilles noires, comme sous les replis d'une tente ambulante, cheminent sur leur âne, soutenues chacune par un homme d'un âge mûr et d'un tempérament, je suppose, fort éprouvé, qui marchent à côté d'elles, en leur enlaçant la taille; des chalands se promènent, d'un air réfléchi, dans les bazars, et s'arrêtent gravement en face d'un marchand qui les reçoit non moins gravement en aspirant à

Digitized by Google

longs traits la fumée de son chibouk; le jeune officier même, en caracolant sur son beau cheval, dont il aime à faire voir la souplesse et la grâce, réprime son ardeur pour ne pas ressembler au pétulant Européen. De temps à autre seulement, deux saïs, les jambes nues, les flancs couverts d'une simple chemise, courent devant quelque haut fonctionnaire dont ils portent la pipe ou les tapis; un autre coureur s'avance encore, armé d'un fouet qu'il fait claquer pour ouvrir le passage à une voiture, chose inouïe il y a vingt ans, dans l'enceinte du Caire, et mise en usage par Méhémet-Ali et Ibrahim Pacha.

Çà et là des soldats, avec leur légère veste de toile, leurs pantalons de toile larges sur les jambes et serrés au genou; des gens du peuple, au visage doux et mélancolique; des enfants qui ont déjà la froide attitude de leurs pères, forment un cercle compacte dans lequel nous voulons pénétrer. Deux femmes sont là, assises sur le sol, la tête voilée, tenant, d'une main bronzée, le manche de leur taraboukah, et de l'autre frappant sur la peau qui en ferme l'ouverture, pour accompagner le chant d'un improvisateur nomade, debout à côté d'elles.

Plus loin, un autre chanteur récrée, par ses récits, une galerie de musulmans rangés comme des statues sur les bancs d'un café. Pour établir ici un café, il n'est pas besoin d'avoir un gros capital; il ne faut payer ni tapissiers ni décorateurs; une terrasse en terre, quelquefois le tronc d'un arbre aux rameaux séculaires, en forment le fonds. Deux ou trois nattes, des narguilés en noix de cocos, quelques pipes en terre, des tasses avec des soucoupes de cuivre, en

Digitized by Google

composent le mobilier; un pilon pour broyer la fève de Moka et une bouilloire, c'en est assez pour faire passer des heures de délices à un honnête Égyptien, et si, à cet heureux comfort, on ajoute la voix d'un chanteur, la béatitude est complète.

Il y a, en Égypte, plusieurs sortes de conteurs qui s'en vont de ville en ville, qui égayent par leurs chants les réunions populaires et les fêtes de famille. Les uns improvisent avec facilité des vers de circonstance, d'autres se bornent à réciter des fragments des anciens poëmes et romans arabes; ceux-ci ont adopté les belliqueuses aventures du noir Abou Zayd; ceux-là disent l'épopée d'En-Zahir et de Delemek; d'autres se consacrent au récit des merveilleux exploits d'Antar et de son amour pour la belle Ibla. Un seul de ces poëmes suffit pour occuper la mémoire et le talent musical de toute une corporation d'artistes, à en juger du moins par l'étendue de l'odyssée chevaleresque d'Antar, dont M. Hamilton nous a donné une analyse extrêmement abrégée, en quatre volumes; l'ouvrage original, dit ce savant traducteur, n'a pas moins de soixante volumes. Quels que soient la richesse de souvenirs et les qualités vocales de ces chanteurs, l'empressement avec lequel on les entoure et le plaisir qu'on éprouve à les entendre, il ne faudrait point comparer leur succès à celui des trouvères de France et des minnesingers d'Allemagne, des bardes d'Écosse, des scaldes scandinaves. Ils ne jouissent point de cette considération qui entourait ces aimables interprètes du gai savoir, ces chantres belliqueux des seigneurs féodaux, des chefs de clans, des jarls; ils ne s'asseoient point à la table de celui qui les invite à ré-

Digitized by Google

créer son repas, et ne reçoivent point la pelisse précieuse ou la coupe d'or. L'Arabe les range dans la classe des bateleurs; il les écoute avec bonheur, mais se croit quitte envers eux quand il leur a jeté quelques piastres.

Au milieu de cette foule si bizarre qui inonde le Caire, au milieu de ces musulmans si richement vêtus, de ces officiers couverts de broderies en or, de ces femmes de harem, auxquelles il faut tant de soie et de bijoux, de ce luxe de chevaux et de voitures, de selles et de harnais, un triste spectacle afflige cependant nos regards : c'est la misérable nullité du fellah, c'est cette troupe d'enfants du peuple, aux membres amaigris, au visage livide; c'est un malheureux qui court devant nous, tenant entre ses mains un serpent qu'il agite pour attirer notre attention et obtenir une aumône; c'est surtout cette quantité de gens borgnes ou aveugles, frappés d'ophthalmie, cette effroyable plaie de l'Égypte. Volney dit que « sur cent personnes, il rencontrait souvent, au Caire, vingt aveugles, dix borgnes et vingt autres dont les yeux étaient rouges, ou purulents, ou tachés. » Ce calcul nous paraît exagéré, mais en le réduisant d'un tiers, peut-être il serait encore vrai de nos jours, après tous les efforts tentés par les gens de l'art pour remédier à un tel fléau. La vive réverbération des sables échauffés par le soleil, les soirées fraîches et humides, les nuits plus fraîches encore après une brûlante journée, l'imprudence que les Égyptiens commettent en couchant en plein air, la suppression subite de la transpiration, sont au nombre des causes qui occasionnent cette affreuse infirmité. S'il y a là une influence météorologique à

Digitized by Google

laquelle les habitants du pays ne peuvent entièrement se soustraire, elle n'est pas si rigoureuse qu'on ne puisse, au moyen de quelques précautions, en prévenir ou du moins en amortir le dangereux effet; et les Égyptiens sont si tenaces dans leurs habitudes, qu'ils ne peuvent se départir de celles dont on leur a si évidemment montré le péril.

Malgré le douloureux aspect de cette misère du peuple et de ses maladies, les rues du Caire ne donnent point au voyageur la déception qu'il éprouve en parcourant celles de Constantinople, si splendides au dehors, si chétives et si tristes au dedans. Les rues du Caire sont, il est vrai, pour la plupart, tortueuses, sombres, enchevêtrées parfois l'une dans l'autre comme les allées d'un labyrinthe, et traversées en certains endroits par des passages souterrains où l'on n'a rien de mieux à faire que de s'abandonner à la sagacité de sa monture; mais elles sont propres, arrosées, balayées régulièrement; et, à la place de l'affreux pavé de Constantinople, des échelles de pierre de Galata et de Péra, on n'y trouve qu'un sol plane et ferme où l'on peut se promener sans fatigue. Les maisons qui les bordent sont en général aussi plus hautes et mieux bâties que celles de la capitale de Turquie. A tout instant le regard s'arrête avec joie sur une façade couverte d'arabesques, sur une fenêtre entourée d'un treillage en bois qui, par la légèreté de ses détails, l'élégance de sa structure, fait presque pardonner à la pensée jalouse qui a mis cette barrière entre l'intérieur de l'habitation et la curiosité des passants. Puis voici une fontaine de marbre sculptée par une main habile sur toute sa surface; voici une mos-

Digitized by Google

quée dont on aime à voir le majestueux portail et les profondes arcades. Au-dessus de sa large enceinte s'élève un minaret orné de charmantes ciselures, de balcons dentelés, moins imposant dans son jet aérien que la flèche de nos cathédrales gothiques, mais souvent non moins gracieux. On compte au Caire plus de trois cents mosquées, et il en est une vingtaine de ce nombre qui occuperaient dignement la réflexion et le pinceau d'un artiste. La plus ancienne est celle d'Amrou, située au milieu des décombres du vieux Caire. Deux cent cinquante colonnes en marbre soutiennent autour d'une vaste cour sa galerie carrée. Autrefois on y voyait encore une autre cour où l'on trouvait des bains, une fontaine et un okel destiné à recevoir les voyageurs. Une coupable avidité lui a ravi une partie de ses fondations et a mis son sol à nu. Méhémet-Ali travaille aujourd'hui à la restaurer. Il sait qu'en agissant ainsi il fait une œuvre agréable à son peuple. Nul temple du Caire n'est encore plus vénéré que celui-ci. Dans les temps de désastre, lorsque la peste ravage la cité, ou lorsque le débordement du Nil ne répond point au vœu de l'Égypte, le pacha, les hauts fonctionnaires s'en vont là avec la population musulmane invoquer la miséricorde de leur Dieu; les communautés chrétiennes et juives les suivent au même lieu, et c'est un grave et mémorable spectacle, un spectacle unique au monde que de voir cette foule d'hommes d'origines si diverses, de croyances si différentes, se courber ensemble dans la douloureuse pensée qui les réunit sous ces arceaux construits il y a douze siècles par le conquérant Amurat, et invoquer à la fois le Christ et les saints, Mahomet et Jéhovah.

Digitized by Google

La mosquée Hassan, bâtie sur la place Roumeyleh, est l'un des monuments les plus précieux de l'art moresque. Je ne pense pas qu'à Séville et à Grenade il soit possible de rien voir de plus joli que ces petites fenêtres tournant du plein cintre à l'ogive; rien de plus riche que la voûte de son portail, toute parsemée de pendentifs découpés comme des stalactites, comme des grappes de fruits ou des bouquets de fleurs.

Par son ancienneté, par la splendeur de son architecture, par les établissements qui y sont joints, la mosquée El-Azhar présente encore à l'étranger un plus grand intérêt. Je n'ai pu, à mon grand regret, la visiter longuement comme je le désirais, mais M. Clot-Bey en a donné, dans son intéressant livre sur l'Égypte, une description très-nette et très-détaillée. (T. II, p. 548.)

Parmi les autres mosquées où il m'a été permis de pénétrer, et qui à elles seules suffiraient pour occuper pendant des semaines l'attention d'un archéologue, je citerai encore celle de Kaïtbaï, remarquable par la finesse de ses ornements, celle de Mouaïed et de Kalaoun.

Les bazars présentent aussi un tableau plus varié et plus pittoresque que ceux de Constantinople. C'est le réservoir immense où arrivent en ligne directe, par les vastes espaces du désert, par la mer Rouge, la Méditerranée et le Nil les productions des Indes, de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Là viennent les caravanes de Damas avec leurs tissus d'or et de soie, et celles qui apportent de Suez les richesses de Calcutta et de Bombay, et celles du Sennaar, du Darfour,

Digitized by Google

de l'Abyssinie avec leurs cargaisons d'ivoire, de poudre d'or, de plumes d'autruche, et, par la même route, hélas! il faut dire, les esclaves que l'on étale, que l'on vend encore publiquement comme des bêtes de somme, tandis que les méthodistes anglais exhaltent tant de plaintes hypocrites sur la traite des nègres. N'est-ce pas une vraie traite de nègres que celle qui jette journellement tant d'esclaves, hommes, femmes, enfants sur les marchés du Caire, de Smyrne et de Constantinople? Oui, mais ceux-ci sont assez loin de nos possessions coloniales, et la philanthropique Angleterre n'a point à s'en occuper!

Détournons nos regards de ces victimes d'un barbare usage et d'une barbare spéculation, que nos vœux ne pourraient reconduire sur leur terre natale, que notre pitié ne pourrait soulager, et allons chercher ailleurs un autre point de vue. En sortant de l'immense réseau des bazars turcs où chaque genre de commerce, chaque corporation de fabricants, d'ouvriers, a sa place spéciale, une longue rue sinueuse nous conduit devant une maison dont la porte, ornée d'arabesques, s'ouvre sur un pavé de mosaïque. C'est un bain turc fréquenté la moitié du jour par les hommes et le soir par les femmes. Honte à nos bains européens, sur quelque rivière, sur quelque lac qu'ils soient situés! Ce n'est qu'un pauvre moyen de propreté comparé à tous les raffinements de luxe, à toutes les péripéties de sensations physiques qui constituent le bain oriental. Vous entrez là sous une voûte ouverte par le haut, de telle sorte qu'il n'y pénètre qu'un jour mystérieux. Vous déposez sur une natte de jonc vos vêtements. Par une de ces pudiques habitudes auxquelles les Turcs attachent

Digitized by Google

beaucoup plus de prix que nous ne croyons, on vous couvre les flancs d'un tablier de toile, un homme s'empare de vous et vous conduit par la main dans une première salle, où une eau chaude jaillit d'un bassin de marbre. Là il vous étend sur une dalle, il vous humecte le corps d'une eau parfumée, il vous frotte avec un gant de poil de chameau, il vous masse, il vous fait craquer l'une après l'autre avec une étonnante dextérité toutes les articulations. On entre ensuite dans une seconde salle où l'on se plonge dans un bassin d'eau chauffée à une température plus élevée. Puis le même homme vient vous envelopper avec du linge frais, il vous noue une serviette autour de la tête et vous mène sur un lit de repos. Là un autre baigneur vous masse de nouveau les membres tandis que vous êtes mollement couché, et que le cafetier de l'établissement vous prépare une tasse de café bouillant et un chibouk. Le travail du bain dure au moins une demi-heure, et les Turcs, qui ne se tourmentent point comme nous de l'*irreparabile tempus*, passent encore une ou deux heures à fumer, à sommeiller dans une placide indolence, dans une douce torpeur qui pour eux est une sorte de béatitude. Pour les riches orientaux, ces bains préparés avec tant de luxe, et la sieste paresseuse qui en est la suite, ne sont souvent qu'un voluptueux passe-temps. Pour le peuple, c'est une action hygiénique dont tous les médecins ont reconnu l'efficacité, un moyen puissant de prévenir dans ces chaudes régions plusieurs graves maladies. Mahomet n'a point enseigné dans son Coran cette luxurieuse combinaison des bains orientaux, mais en commandant à ses sectateurs les ablutions journaliè-

Digitized by Google

res, il leur donnait, sous la forme d'une prescription religieuse, un salutaire principe de médecine.

Près de ce bain du Caire, dont j'abrége la description, de peur qu'on ne me soupçonne d'avoir pris trop de goût à la mollesse égyptienne, est le bazar franc, tout peuplé de marchands anglais, français, italiens. On y voit, entre autres denrées européennes, une quantité d'articles de comestibles et d'habillements confectionnés à l'usage des voyageurs qui, après un trajet de quelques mois en Syrie ou dans la haute Égypte, ont tous grand besoin de réparer les brèches faites à leurs vêtements.

A quelques pas de là est un cabinet de lecture, autre refuge où, à la suite d'une de ces disettes de pérégrination, on court avec empressement chercher dans un journal une nouvelle de France, une compensation aux lettres que l'on attendait et qui ne sont pas venues. N'importe alors l'opinion politique et le style de la feuille sur laquelle on a le bonheur de mettre la main. N'importe même sa date déjà lointaine. Ce qui n'est déjà plus pour les Parisiens qu'un fait enseveli, oublié, et dont un homme qui se respecte ne peut décemment plus parler, est pour l'ignorant qui arrive de la haute Égypte ou de Jérusalem un événement tout neuf, qui a l'attrait d'une découverte. Dans la soif de nouvelles que l'on éprouve, on avale d'un trait, si énorme qu'il soit, le *premier-Paris* et les histoires de meurtres, de vols, de diligences renversées, de refus de sépulture, de suicides et autres petits accidents qui diaprent quotidiennement d'une façon si agréable le terrain du journalisme. On lit avec un patriotique enthousiasme les correspondances étran-

Digitized by Google

gères sans y reconnaître une seule invraisemblance, ni la moindre erreur géographique, on se délecte dans les annonces, et il se peut même, chose à peine croyable, qu'on s'aventure d'un air gaillard dans les incommensurables défilés du roman-feuilleton. Puis l'on s'en va examiner les livres étagés sur les rayons de la bibliothèque. Les anciens nous sourient comme de vieux amis que l'on n'a pas vus depuis longtemps; les nouveaux ont je ne sais quel air aimable et prévenant qui vous invite à faire connaissance avec eux, et l'on paye avec empressement la permission de les prendre sous son bras et de les emporter dans sa demeure pour causer avec eux soir et matin. Le propriétaire de cet heureux établissement s'appelle M. Bonhomme. Ce n'est point un titre qui lui vient de la gratitude de ses abonnés. C'est le nom qu'il a reçu en venant au monde comme un indice de la bienfaisante mission qu'il devait un jour remplir sur la terre égyptienne.

Du cabinet littéraire de M. Bonhomme, on tombe à la place de l'Ezbekieh, le quartier le plus brillant et le plus animé du Caire. Là est la route qui aboutit au port de Bombay; là est le champ de manœuvres des troupes égyptiennes, et la promenade du beau monde de la ville; Turcs, Cophtes, Arabes, et au milieu de ces races diverses, le mouvement européen. Là, de quelque côté que l'on se tourne, on entend parler français, provençal, italien. Un Marseillais pourrait se croire dans sa chère Canebière, n'étaient les figures de femmes voilées, les turbans et les tarbouchs qui passent à côté de lui. Les maisons qui entourent cette vaste place ont, par la hauteur de leur faîte et par leur

Digitized by Google

construction, un aspect européen. Une de ces maisons contient une assez belle collection d'ouvrages en diverses langues, relatifs à l'Égypte, et un commencement de musée national. Une autre renferme un très-grand et très-bel hôpital; et l'une de celles qui, par leurs larges dimensions, frappent le plus les regards, est l'hôtel d'Orient, le caravanséraï de toute l'Europe. C'est une chose singulière que l'aspect intérieur de cet hôtel à l'approche des jours de départ et d'arrivée des bateaux à vapeur de Suez et d'Alexandrie. La cour est pleine de chevaux, de chameaux et de bagages de toute sorte. La table d'hôte, allongée jusqu'aux deux extrémités de la salle, est occupée par une double rangée d'individus qui arrivent des quatre parties du monde. Celui-ci vient en droite ligne des rives du Gange; celui-là de l'Adriatique; votre voisin de gauche parle des découvertes qu'il a faites à Bagdad; votre voisin de droite s'est passionné pour les ruines de Thèbes. C'est un mélange incroyable de narrations scientifiques, d'observations commerciales, d'aventures romanesques, d'élans enthousiastes ou de cris de déception, et un capharnaüm de tous les dialectes du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest. Les Anglais tombent là tout d'un coup par centaines et disparaissent comme des nuées d'hirondelles. Malheur à ceux qui, dans une fatale précipitation ou par un funeste calcul d'économie, ont arrêté leur place de Bombay jusqu'à Alexandrie; ils n'auront ni le temps de voir le Caire, ni même le temps de se reposer. A peine débarqués à Suez, on les encaque comme des harengs dans des caisses en bois posées sur deux roues. On leur fait traverser au galop le

Digitized by Google

désert, et à peine ont-ils commencé à aspirer l'odeur des fourneaux de M. Coulomb, qu'une voix impatiente les appelle. Il faut partir de nouveau, courir à Bombay, s'embarquer sur le Nil et atteindre sans relâche Alexandrie. Jamais on n'a si rudement pratiqué l'économie du temps. Plusieurs de ces infortunés ne peuvent résister à la fatigue extrême d'un tel trajet, et une jeune femme y a succombé pendant notre séjour au Caire. Mais qu'importe? la compagnie Waghorn n'a point à se préoccuper de tels accidents, et ses agents triomphent, si, dans le cours d'une de ces expéditions, ils ont gagné quelques vingtaines de minutes sur les centaines d'heures qu'ils y emploient ordinairement.

Non loin de l'hôtel d'Orient est la maison à jamais mémorable qui abrita la glorieuse tête de Bonaparte, et qui fut arrosée du sang de l'héroïque Kléber. Elle est occupée aujourd'hui par l'école des langues orientales. On ne pouvait en l'habitant lui donner une plus noble destination. Tout l'espace qu'elle contient a été, depuis l'invasion de nos armées, complétement changé. A cette époque, ce n'était qu'une arène unie comme le Champ-de-Mars; le vice-roi l'a entouré d'un canal et y a fait des plantations d'arbres qui lui donnent aujourd'hui la riante apparence d'un jardin anglais.

Du règne de Méhémet-Ali date pour le Caire une ère de grandeur et d'embellissement que cette ville n'avait point connue dans les âges antérieurs. Les califes abassides, fatimites, les beys mameluks et circassiens l'avaient dotée de plusieurs grands monuments, mais son souverain actuel a porté une atten-

Digitized by Google

tion vigilante sur tout ce qui pouvait en rendre le séjour plus sûr et plus agréable. L'état du peuple y est bien triste, il est vrai, et de longtemps, peut-être, il ne s'améliorera; mais on n'y entend plus parler de ces brigandages impunis, de ces actes de rapt, de violence, de cruauté, qui la désolaient au temps de Volney. Ce n'est plus la malheureuse cité traversée sans cesse par une soldatesque effrénée, par cette terrible légion de mameluks, qui la gouvernait le sabre au poing et le pistolet à la ceinture. Une police active y entretient un ordre sévère. L'étranger n'y est point comme autrefois exposé aux caprices d'un pouvoir arbitraire, et les Francs y jouissent d'une protection particulière. L'habit européen est maintenant, pour celui qui le porte, un titre de recommandation et une sorte de sauvegarde. La populace a appris à le respecter, et il n'est plus personne qui puisse se faire ouvertement un jeu de l'injurier.

A sept heures du matin, le mouvement du Caire commence; au coucher du soleil, il cesse tout à coup comme par enchantement. On dirait une mer bruyante aplanie en un instant par un grand calme. Boutiques et ateliers, tout est clos, et tous les habitants sont rentrés dans leur demeure. Nul quartier n'étant éclairé, celui qui, à cette heure de solitude et de silence, se trouverait encore dans les rues, est obligé d'avoir un fanal allumé et serait mis à l'amende s'il ne prenait cette précaution. Pendant le jour, cette grande ville peuplée de tant de races différentes, cette ville de trois cent mille âmes se meut, marche, travaille, et se récrée avec la tranquille régularité d'un rouage d'horloge ou d'une ville hollandaise. Dans les

Digitized by Google

nombreuses excursions que j'y ai faites, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, je n'y ai pas vu une seule rixe, et n'ai pas été témoin d'une seule scène de brutalité. Je ne pourrais en dire autant des principales cités de l'Europe. Ce qui frappe surtout l'étranger dans les villes d'Orient, et plus encore dans une ville aussi populeuse que le Caire, c'est l'austère réserve des hommes envers les femmes. Non-seulement il n'est pas permis de s'approcher d'elles, de les aborder, mais un musulman qui rencontrerait sur son passage son épouse légitime, sa sœur ou sa fille, n'oserait la saluer. Il existait ici, il y a quelques années, une quantité de femmes formant une caste à part et payant un assez fort tribut à l'État : des almées, des danseuses, et, dans ces deux dénominations, j'en comprends une autre qu'il est inutile de dire. Leur profession patente, qui se révélait assez aux regards par les enjolivements de leur costume et la nature de leur démarche, ne permettait cependant pas qu'on les accostât en public. Si dans le cours de leurs promenades elles accueillaient un langage, ce n'était que le muet langage des signes. Le vice-roi les a un beau jour bannies en masse de la capitale. M. Clot-Bey regrette qu'on ait pris cette mesure, et donne pour raison de son blâme un fait que sa position l'appelait à juger, mais qu'il ne me convient pas de mêler à mon récit.

En établissant un règlement de police et de discipline dans sa capitale, Méhémet-Ali en a facilité l'exécution par les travaux qu'il a ordonnés dans les quartiers les plus habités et les rues les plus étroites. On ne saurait se faire une idée de tout ce qu'il a, depuis

Digitized by Google

une dizaine d'années, déblayé, démoli et reconstruit. Il semble qu'il ne soit content que lorsqu'il entend du salon de son palais le bruit des charrettes qui enlèvent des décombres, des scies qui tranchent les blocs de pierre ou des truelles qui crépissent un mur. A chaque pas, on voit des centaines d'ouvriers qui, en chantant selon l'usage arabe pour s'encourager au travail, accomplissent une de ses idées de maçonnerie. Ici, on renverse une colline de sable, on aplanit un monticule; là, on creuse un canal; plus loin, on édifie une fabrique ou un palais. La quantité de bras dont il dispose par sa despotique autorité de pacha, le bas prix excessif de la main-d'œuvre lui permettent d'entreprendre, sans trop entamer son budget, des travaux qui ailleurs entraîneraient à des dépenses énormes. « Combien gagnez-vous par jour? demandais-je à un fellah que je voyais dès le matin au soir attelé à sa brouette. — Trente paras [1], me répondit-il; puis quelquefois, ajouta-t-il en jetant autour de lui un regard inquiet, quelquefois on y ajoute trente coups de bâton. »

Le fait est malheureusement vrai. La bastonnade est ici non-seulement un moyen de punition, mais souvent un moyen de réduire au silence celui qui se plaindrait de l'irrégularité ou de l'exiguïté de son salaire. Si une première bastonnade ne suffit pas pour assouplir un manœuvre trop obstiné, on lui en donne libéralement une seconde, et au besoin une troisième. Il n'est pas rare de voir arriver dans les hôpitaux des

[1] Trente paras sont juste les trois quarts d'une piastre, et la piastre équivaut à 25 centimes.

Digitized by Google

malheureux ensanglantés, meurtris par ce châtiment barbare, avec l'injonction au médecin de les guérir au plus tôt et de les remettre à qui de droit pour qu'on les bâtonne encore et qu'on les renvoie de nouveau à l'infirmerie.

J'espère que Méhémet-Ali ne connaît point toutes ces honteuses cruautés. S'il les connaissait et les tolérait, il faudrait le replacer au rang de ces féroces mameluks dont il a délivré le sol de l'Égypte, et en admettant qu'il les ignore, ce n'en est pas moins une tache pour lui que de tels abus de pouvoir se commettent sous son règne, en son nom, dans la ville qu'il habite.

La France a sa part d'honneur à revendiquer dans les réformes les plus sages et les travaux les plus utiles de Méhémet Ali. Ce souverain, né dans une position obscure, et privé, comme la plupart des enfants de l'Orient, des bienfaits d'une éducation première, a eu la noble pensée d'appeler à lui, pour le seconder dans ses entreprises, des hommes d'art et de science, et l'habileté de discerner leur mérite. C'est la France surtout qui a coopéré à son œuvre de progrès; c'est à la France qu'il a adressé ses colonies d'élèves; c'est la France qui les a reçus ignorants et les lui a rendus éclairés et formés par les leçons de la science. C'est la France enfin qui lui a donné le vivifiant appui de ses officiers, de ses ingénieurs. Il n'y a pas tant de Français au service de Méhémet-Ali qu'on se le figure généralement. Mais tout ce qu'il a fait de plus grand depuis une vingtaine d'années dans les diverses branches d'administration et les diverses provinces de ses États, a été fait, on peut le dire, sur

Digitized by Google

le plan et sous la surveillance de nos compatriotes. C'est un de nos ingénieurs, M. de Cérisi, qui a construit le port d'Alexandrie et la flotte superbe du pacha. C'est un de nos officiers de marine, M. Besson, qui a fourni ses équipages et instruit ses matelots. C'est un ancien officier d'ordonnance du maréchal Ney, M. Sèves, de Lyon (Soliman Pacha), qui, malgré d'innombrables obstacles et quelquefois au péril de sa vie, est parvenu à soumettre au régime de la discipline européenne ces légions d'Arabes qui frémissaient à l'idée seule de nos sévères exercices et qui, subjuguées à la fin par une énergique volonté et habituées à se ranger sur un champ de bataille, ont remporté les éclatantes victoires de Koniah et de Nézib. Un autre Français, M. le colonel Varin, dirige actuellement l'école de cavalerie. M. Clot-Bey a organisé l'école de médecine d'Abouzabel, le service des hôpitaux et le service sanitaire de l'armée. M. Lambert est le chef d'une école polytechnique d'où il sort chaque année des hommes doués d'une excellente instruction pratique. M. Linant de Bellefonds a fait, sur les voies de communication, sur les moyens d'arrosement, les chaussées et les canaux, de vastes et profondes études qui ont déjà produit de magnifiques résultats, et qui en produiront encore de plus importants, si le vice-roi peut entreprendre les dispendieux travaux que lui-même désire : les barrages du Nil, et surtout la jonction de la mer Rouge et de la Méditerranée, qui immortaliserait à jamais son règne et serait pour toute l'Europe une œuvre d'une valeur inappréciable. M. Perron, chimiste distingué, travailleur infatigable, se repose de l'enseignement qu'il est

Digitized by Google

chargé de faire à l'école de médecine, en compulsant les manuscrits arabes, en recueillant de précieuses notions sur l'ancienne poésie et l'ancienne géographie arabes.

Au milieu de ces missionnaires de la civilisation, j'ai eu le bonheur de revoir un des amis de ma première jeunesse, M. Brunneau, chargé de la direction de l'école d'artillerie. Je l'avais connu, il y a seize ans, sur les rives fleuries du Tarn, et je m'étais lié avec lui par une de ces subites sympathies qui sont pour le cœur ce qu'est un rayon de jour pour l'œil, une douce lumière, une révélation. Je lui confiais alors mes rêves aventureux d'adolescent, mes vagues espérances et mes tristesses. Il m'écoutait d'une oreille indulgente, s'associait avec bonté au tumultueux essor de mon esprit et me donnait affectucusement les conseils de son expérience. Nous nous rencontrions après notre longue séparation, à six cents lieues de notre pays, sur les débris d'un antique empire et le berceau d'un empire nouveau. Je le retrouvais aussi jeune qu'autrefois, aussi dévoué à toutes les nobles choses, aussi fervent dans sa foi de socialiste. Il est des âmes que le temps ne vieillit pas et dont les vicissitudes du sort ne peuvent amortir le généreux élan.

M. le duc de Raguse a donné sur quelques-uns de ces hommes d'élite, sur les établissements qu'ils ont fondés, et sur leurs diverses spécialités, des détails circonstanciés que j'ai lus avec un vif intérêt, et sur lesquels je ne veux point commettre un acte de plagiat. Mieux vaut pour le lecteur recourir à son livre qu'au mien.

Après avoir visité le Caire et ses monuments, non

Digitized by Google

point comme M. le duc de Raguse, à qui le vice-roi donnait lui-même des guides, des interprètes, et la facilité de tout voir, mais autant que me le permettait mon obscure position de voyageur, après avoir observé à chaque pas les traces de l'actif et intelligent pouvoir de Méhémet-Ali, et avoir entendu parler chaque jour de tout ce qu'il avait déjà fait et de tout ce qu'il projetait de faire encore, j'éprouvais un ardent désir d'arriver jusqu'à cet homme éminent qui a rendu tant de vie et d'éclat à cette terre d'Égypte, naguère encore livrée au désordre de la barbarie. M. Barrot, par une bienveillance dont j'aime à le remercier, voulut bien sortir de la retraite où une perte douloureuse le tenait enfermé, pour condescendre à mon désir. Un matin, il s'arrêta à cheval à la porte de mon hôtel; je montai sur un âne, et nous nous acheminâmes vers la citadelle, l'une des importantes constructions de Saladin. Elle couvre une des hauteurs du Mokattam et domine toute la ville. On y parvient par deux larges rampes taillées dans le roc, et l'on passe sous un péristyle qui, avec ses rangées de fusils et sa haie de soldats, a tout l'air d'un corps de garde français. Au delà de ce péristyle est une vaste cour où chacun entre librement et qui est sans cesse pleine de fonctionnaires civils et militaires, de manœuvres et de marchands, d'âniers et de curieux. En 1824, l'explosion d'un magasin à poudre renversa la majeure partie de cet antique édifice. Le vice-roi l'a déjà fait reconstruire presque en entier, et sur ses derniers décombres, il bâtit aujourd'hui une mosquée d'une richesse de matériaux qui n'aura son pendant que dans la fastueuse église d'Isaac, élevée à Pétersbourg

Digitized by Google

par M. de Montferrand. Toutes les murailles de la nouvelle mosquée sont revêtues en albâtre oriental, ce bel albâtre qui a les teintes de l'ambre et les reflets de l'opale. Les colonnes qui soutiennent les galeries, la fontaine qui décore leur enceinte, sont faites avec la même pierre. L'ordre d'architecture employé dans cet édifice n'est ni grec, ni roman, ni gothique. Il y a là dans la coupe des arceaux, dans l'élancement du dôme, dans la forme des chapiteaux, un dessin tout nouveau, une ciselure qui d'abord surprend le regard par son étrangeté et qui pourtant ne manque pas d'une certaine grâce. Mais ce précieux albâtre est plus brillant que solide. On ne peut le travailler sans en faire jaillir de profondes écailles, dont il faut ensuite remplir les vides avec une espèce de ciment. Les colonnes du temple de Méhémet-Ali, à peine posées, ressemblent déjà, avec toutes leurs gerçures, à des colonnes détériorées par le temps, et je ne crois pas qu'elles soient de longue durée.

On trouve encore, dans l'espace occupé par la citadelle, une manufacture d'armes, une fonderie de canons, une imprimerie, l'hôtel des monnaies et le fameux puits de Joseph. Ce puits, creusé par Saladin qui portait le prénom de Joussouf dont nous avons fait Joseph, a deux cent quatre-vingts pieds de profondeur, et se divise en deux parties. Une machine à roues, mise en mouvement par deux bœufs, élève l'eau jusqu'au premier étage, où une autre machine la reprend pour la porter à l'étage supérieur. Le puits de Joussouf a été exécuté pour pourvoir aux besoins de la forteresse dans le cas où l'aqueduc qui y verse les flots du Nil serait coupé. Si étonnant que soit ce

Digitized by Google

travail, nous en avons un près d'une petite ville de Franche-Comté qui ne l'est guère moins. C'est le puits du fort de Joux, taillé dans le roc vif et descendant du sommet d'une cime escarpée jusqu'au niveau du Doubs.

Mais n'y eût-il dans la citadelle ni palais de pacha, ni fabriques d'armes, ni citerne de Saladin, il faudrait que l'étranger montât sur les terrasses de pierre qui la bordent du côté de la ville, car il a là sous les yeux un magnifique point de vue : à ses pieds cette immense cité égyptienne avec son innombrable quantité d'édifices, ses maisons à terrasse plate, ses coupoles de mosquées, ses minarets éclairés, colorés par un soleil ardent ; d'un côté, les ruines du vieux Caire ; de l'autre, la quantité de barques et de navires qui remplissent les avenues du bord de Boulaq ; à l'horizon, les gigantesques pyramides de Gizeh, revêtues par les reflets du ciel d'un manteau d'azur ; çà et là, les vertes plaines sillonnées par le Nil, et près de cette ville si animée, près de ces vallées si riantes, le désert terne et silencieux, l'aridité des sables et la fécondité du fleuve béni, image éclatante des croyances primitives de cette contrée, du double empire de son bon et de son mauvais génie. Les anciens Égyptiens avaient idéalisé, symbolisé ce phénomène matériel de leur sol. Ils avaient fait de la condition de leur existence un dogme religieux. Que le Nil déborde en flots abondants, tout le terrain qu'il parcourt se féconde par son limon ; que le cours de son onde soit diminué ou suspendu, le sable du désert dévore les sillons. Le Nil [1],

[1] Les prêtres égyptiens, dit Plutarque, en disant qu'Osiris est

Digitized by Google

c'est le bienfaisant Osiris; le désert, c'est l'implacable Typhon.

Les appartements de Méhémet-Ali occupent un des côtés de la grande cour de la forteresse. De ses fenêtres il peut voir la mosquée qu'il édifie, et les centaines d'ouvriers qu'il emploie là à scier le marbre et à le polir. A peine étions-nous descendus au pied de son perron qu'un de ses gens courut nous annoncer, et nous fûmes introduits aussitôt. Méhémet a conservé dans sa vieillesse les habitudes de travail et l'activité de ses jeunes années. Il se lève de bonne heure, et dès qu'il est levé sa porte est ouverte aux visiteurs. Il aime à recevoir les étrangers, surtout des Français. Les fonctionnaires arrivent à lui sans demander d'audience, et le consul de France va le voir librement comme on va voir un ami.

Nous traversâmes une grande salle très-simplement meublée, où il n'y avait que quelques employés du palais qui, à l'approche de M. Barrot, se levèrent de leur siége et s'inclinèrent respectueusement. Un de ces hommes nous introduisit dans une seconde pièce plus vaste, éclairée par de hautes fenêtres et garnie à son intérieur d'un divan qui en occupait toute la largeur. Sur ce divan était le plus jeune fils du vice-roi, un enfant de douze ans assis gravement à côté de son gouverneur, et portant déjà la ceinture militaire et le sabre au côté. Dans l'encoignure se trouvait Méhémet-Ali, appuyé ou plutôt à demi couché sur une pile

né dans la partie du pays qui est à gauche, et en déplorant sa mort arrivée dans celle qui est à droite, font entendre d'une manière énigmatique que c'est le Nil qui finit et se détruit dans la mer. (Notes de Larcher, tr. d'Hérodote, tom. II, p. 238.)

Digitized by Google

de coussins, et tenant à la main son chibouk. Sa tête était couverte du fez rouge qu'il a donné pour coiffure à ses soldats à la place du lourd turban. Son corps était enveloppé dans un ample cafetan fourré, et sa barbe blanche tombait à flots d'argent sur sa poitrine. Devant lui était un drogman, et à côté un domestique qui l'éventait avec un faisceau de petites branches de palmier Une demi-douzaine de valets se tenaient debout à quelque distance, les yeux fixés sur le pacha pour obéir à son signal. Il y avait dans la disposition sévère, mais élégante de cet appartement, dans ce groupe réuni près de la fenêtre, dans l'attitude orientale de ce noble vieillard et surtout dans l'expression de sa vive et énergique physionomie, de quoi donner à un peintre un beau sujet de tableau. Nous nous avançâmes près de Méhémet, et après que M. Barrot eut bien voulu me présenter, le vice-roi lui fit signe de s'asseoir à ses côtés sur le divan, et m'indiqua du regard un fauteuil posé en face de lui. Je ne pouvais être mieux placé pour l'observer. Les valets nous apportèrent du café, et M. Barrot engagea sans peine la conversation, car Méhémet aime à causer, à narrer ses anciens souvenirs, à disserter sur les questions de politique européenne. Il les suit avec l'attention d'un diplomate, et, comme le plus fin des diplomates, il excelle dans l'art de ne dire que juste ce qu'il veut dire. Il venait de recevoir des nouvelles d'Ibrahim Pacha, il parla avec animation du plaisir qu'il éprouvait de le savoir en France, de la joie que lui avait causée l'accueil fait par les Marseillais à son fils. Il y avait évidemment pour M. Barrot une aimable intention dans ce commencement d'entretien. C'était au

Digitized by Google

consul de France qu'il s'adressait pour exprimer sa gratitude envers la France, et le ton de sa voix et son regard annonçaient une pensée sincère. « J'ai toujours aimé la France, nous dit-il ensuite, et je n'oublierai jamais que c'est un Français qui, le premier, m'a tendu la main à une époque où j'étais loin de prévoir les destinées que la Providence me réservait. » Il nous raconta alors qu'étant tout jeune encore dans un village d'Albanie, un de ses cousins fut lâchement assassiné. Lui et son père, enflammés d'un juste ressentiment, ne songeaient qu'à poursuivre la réparation de ce meurtre. Mais ils étaient trop faibles pour oser attaquer à main armée le meurtrier, et trop pauvres pour pouvoir le traduire devant une vénale justice. Un négociant français, M. Lyons, qui avait été l'ami de leur cousin, vint les trouver et leur remit lui-même libéralement tout l'argent dont ils avaient besoin pour se rendre à Constantinople et y faire prononcer le châtiment du coupable. « J'avais gardé, ajouta-t-il, un profond souvenir de cet acte de générosité de M. Lyons, et j'espérais bien quelque jour l'en remercier. Quand je fus pacha d'Égypte, je lui écrivis de venir me voir. Il se prépara à partir et il allait s'embarquer lorsqu'il mourut de mort subite. Je n'ai pu acquitter ma dette envers lui, mais j'ai du moins reversé sur sa sœur les témoignages de ma reconnaissance. »

Pendant que son drogman nous traduisait ce récit, Méhémet attachait tour à tour sur M. Barrot et sur moi ses petits yeux pétillants et brillants à travers ses épais sourcils, comme pour chercher jusque dans les derniers replis de notre conscience l'impression que

Digitized by Google

ses paroles nous faisaient éprouver. De ma vie je n'ai vu des yeux si pénétrants, animés d'un rayon à la fois si subtil et si chatoyant. De ma vie, non, je me trompe, ils m'ont rappelé ceux de Bernadotte qui, après avoir adressé à ses auditeurs une de ses phrases éloquentes, interrogeait ainsi du regard le secret de leur pensée. Il y avait seulement dans ceux de Bernadotte plus de fierté, et je trouvais dans ceux-ci plus de finesse.

D'autres visites arrivèrent : le gouverneur de la ville, le consul anglais, et quelques dignitaires de l'armée. M. Barrot, jugeant qu'il m'avait assez donné le temps de voir ce que je souhaitais tant de voir, se leva et je le suivis emportant dans ma mémoire l'empreinte ineffaçable de cette figure si vivace et si intelligente, l'éclair de cet œil scrutateur, et les modulations de ce langage en même temps si adroit et si animé.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Excursion autour du Caire. — Les jardins de Choubra. — Materyeh. — Les tombeaux des califes. — Fostat. — Les Pyramides.

Le plus riant palais de Méhémet-Ali n'est point au Caire. Il est à une lieue de là dans le jardin de Choubra; une route superbe y conduit, une route bordée de chaque côté par des acacias épineux qui acquièrent ici un développement inconnu en Europe, et qui, de leurs longs rameaux penchés l'un vers l'autre, forment une voûte de feuillages impénétrable aux rayons du soleil. Au dehors des murs, rien n'annonce la poétique splendeur du château de Choubra, mais dès qu'on a franchi le seuil de la porte, on passe de surprise en surprise, d'enchantement en enchantement. Toutes les plantes qui se développent naturellement sur la féconde terre d'Egypte, toutes les fleurs d'Europe qui peuvent supporter la chaleur du soleil d'Afrique, et celles qui s'épanouissent sous le climat de l'Inde, et celles qui décorent les vallées de l'Asie, ont été là réunies par une main habile, et semées de distance en distance, ou groupées à la fois avec un goût admirable. Le jardin est divisé en une quantité de compartiments entourés de haies vives à hauteur d'ap-

Digitized by Google

pui. Chaque enclos est rempli d'orangers, de jasmins, de myrtes et de rosiers. Là, le citron acide mûrit près de la datte savoureuse; là, le camélia ouvre toute l'année ses corolles de satin; là, s'épanouit aux rayons de l'aurore l'*hibiscus mutabilis*, fleur plus éphémère encore que la fleur de l'amandier chantée par le poëte. Le matin la voit naître blanche comme un lis; à midi elle a l'éclat de la pourpre; le soir ses teintes se rembrunissent, et le lendemain elle n'est plus.

Je visitais cette royale retraite au mois de décembre, et tout était vert comme au printemps, et de toute part brillaient sous leur frais arceaux les pommes d'or de l'oranger. Entre les enclos, qui forment autant des jardins distincts, serpentent les allées, couvertes de petites pierres de différentes couleurs, arrondies en cercles, étalées en losanges, disposées en arabesques de différentes formes comme une marqueterie. En certains endroits, ces allées sont ombragées par des berceaux de pampre et de liserons. Des centaines de cailles piétinent dans une volière; des milliers d'oiseaux gazouillent en sautillant de branche en branche. On s'arrête à chaque pas, l'œil séduit par tant de vives couleurs, l'odorat attiré par tant de suaves parfums, l'oreille ravie par une musique aérienne, et, de jardin en jardin, on arrive au kiosque du vice-roi.

Ce kiosque se compose d'une vaste galerie quadrangulaire, soutenue par des colonnes de marbre blanc, fermée par des fenêtres grillées du côté des enclos et ouvertes à l'intérieur. Entre les colonnes, des vases de marbre sont aux jours des fêtes remplis de bouquets de fleurs, les lampes à gaz répandent

Digitized by Google

sous les voûtes de l'édifice des flots de lumière; au sein de la galerie, au pied d'un quai en marbre, s'étend un bassin qu'un groupe de crocodiles remplit d'une eau limpide. Aux deux angles du fond sont les appartements de Méhémet-Ali. Nous n'en avons vu qu'un qui est meublé à l'européenne avec un luxe oriental; grandes glaces, fauteuils en satin, tables ciselées, tout ce que les ouvriers de Paris ont pu faire de plus riche et de plus délicat, tout, jusqu'au parquet, formé des bois les plus précieux.

Il n'y a pas longtemps encore que dans les voluptueuses soirées d'été, Méhémet se donnait le plaisir de se promener le long de ce bassin, mollement assis sur des coussins de soie, au milieu d'une douzaine de femmes qui, la rame à la main, conduisaient sa caïque. Les médecins lui ont interdit ces distractions de sultan, et il a eu la sagesse de céder à leurs conseils. Mais qu'on se représente, s'il est possible, cette galerie magique près de ces arbres embaumés, ces vases remplis de fleurs, ces colonnes de marbre étincelant de lumière, l'eau de ce lac mystérieux reflétant à la fois la clarté des lampes allumées de tout côté et la clarté des étoiles, et, sur cette eau, une gondole dorée où de jeunes Circassiennes, le voile entr'ouvert, les cheveux flottant au souffle de la brise, laissaient tomber en cadence une rame légère, et cependant trop lourde encore pour leurs petites mains. N'est-ce pas une fantaisie de l'Arioste? N'est-ce pas un conte poétique?

Quant à moi, ce n'est ni à Constantinople, ni au Caire, c'est ici seulement que j'ai trouvé la vivante image des fabuleuses idées que l'on se fait de l'Orient.

Digitized by Google

C'est ici que j'ai pu croire aux jardins d'Armide et aux féeriques récits des *Mille et une Nuits*.

A une demi-lieue est l'un des plus beaux haras qui existent. Les écuries ont été construites selon toutes les règles de l'hygiène hippique. Des champs de luzerne et de vastes parcs les entourent. Trois cents palefreniers sont attachés au service de cet établissement, et l'on y compte huit cents chevaux de pure race. C'est le cheval arabe, dont on ne se lasse pas d'observer les formes élégantes, le jarret de fer, la tête fine, l'œil de feu, le cheval de roi et le cheval de guerre, si magnifiquement décrit dans le livre de Job : *Terram ungula fodit*, etc.

Le lendemain nous allions voir d'autres lieux d'un caractère plus solennel : la plaine célèbre d'Héliopolis et le village de Mataryeh. Les deux aiguilles de Cléopâtre, que l'on voit encore à Alexandrie et celle qui décore à Constantinople la place de l'Atméïdan, s'élevaient dans la magnifique enceinte d'Héliopolis. A présent, il ne reste plus qu'un obélisque de granit sur les ruines de cette cité, où les prêtres égyptiens instruisaient les sages de la Grèce; où Hérodote venait chercher, disait-il, les hommes les plus savants; où, du temps de Strabon, on montrait encore la demeure de Platon et de son disciple Eudoxe. L'herbe des champs couvre les débris des temples vénérés, et l'acacia étend ses rameaux épineux sur ces berceaux de la science. Mais après des siècles de dévastation et d'oubli, le nom d'Héliopolis a été de nouveau inscrit en caractères brillants dans les annales de l'histoire. C'est là que, le 20 mars 1800, le valeureux Kléber mit en déroute avec dix mille soldats l'armée du grand vizir,

Digitized by Google

qui en comptait plus de soixante mille, et conquit le Caire sur une troupe fanatique qui déjà s'en était emparée, qui assiégeait dans leur dernier retranchement cent quatre-vingts Français dont elle ne pouvait vaincre l'héroïque résistance. L'armée française a eu le bonheur de remporter deux de nos plus mémorables victoires en face des deux plus grands monuments de l'Égypte, en face des pyramides de Gizeh et de l'obélisque d'Héliopolis, et le nom de la France est maintenant à jamais lié à ces monuments, qui ne rappelaient autrefois à l'esprit que les traditions de l'antique royauté et de l'idolâtrie égyptienne.

A cette même ville d'Héliopolis se rattachent une des importantes traditions de la Bible et une des pages touchantes de l'Évangile. Là vivait Putiphar, là il acheta Joseph qui devait amener toute la postérité d'Abraham et de Jacob en Égypte. Enfin, à l'entrée du village de Mataryeh qui, dit-on, occupe une partie de l'emplacement d'Héliopolis [1], la Vierge s'arrêta avec son époux et son divin fils. On montre encore avec respect une source cachée sous une voûte rocailleuse où, dit-on, elle lava les langes de son enfant, et un sycomore sous lequel elle se reposa. L'écorce de ce sycomore est couverte de noms, de croix et de différents signes de piété. Une moitié de son tronc a été desséchée par le temps; l'autre a conservé toute sa séve, et des branches d'orangers enlacent leur

[1] Le traducteur d'*Hérodote*, M. Larcher, prétend que ce village n'est point situé sur les ruines de la véritable Héliopolis, mais d'une autre Héliopolis obscure. L'obélisque qui s'élève près de Mataryeh et l'opinion générale témoignent contre cette assertion du savant commentateur.

Digitized by Google

feuillage parfumé à ses verts rameaux. Les habitants du pays, les musulmans même ont conservé une profonde vénération pour tout ce qui rappelle ici la vie de la Vierge, pour tous les lieux où l'on dit qu'elle s'est arrêtée, et dernièrement ils voyaient à regret s'en aller une des branches du sycomore de Mataryeh que M. le duc de Montpensier, par une douce pensée filiale, destinait à notre pieuse reine.

En revenant au Caire, nous nous arrêtâmes pour examiner les plantations faites par Ibrahim Pacha dans cette plaine d'Héliopolis où il a de vastes propriétés. C'est le terrain le mieux cultivé que nous ayons vu en Egypte. Ibrahim l'a couvert de cotonniers et d'oliviers qui lui donnent d'abondantes récoltes. Cette dernière culture était depuis longtemps négligée en Egypte. Les essais du vice-roi et de son fils pour la raviver ont été couronnés d'un succès complet. Ibrahim a fait à lui seul planter quatre-vingt mille oliviers [1]. Ils sont rangés symétriquement en ligne à vingt pieds de distance l'un de l'autre. Dans les intervalles qui les séparent, on sème de l'orge, des fèves, du blé. C'est un plaisir de voir ce sol où rien n'est perdu, où les épis dorés se balancent sous les rameaux chargés de fruits. Tout ce travail agricole fait un grand honneur à Ibrahim, qui l'a lui-même conçu et lui-même souvent dirigé. Le fils du vice-roi a prouvé par là qu'à son courage de soldat, à son coup d'œil de général il joignait une intelligence pratique, sur laquelle l'Egypte peut fonder d'heureuses espérances pour l'avenir.

[1] Il a fait en outre planter cinq cent mille autres arbres fruitiers, et près de six millions d'arbres forestiers de différentes essences.

Digitized by Google

Le lendemain, une autre excursion nous conduisit dans la vallée des Tombeaux, aride vallée de sable, toute parsemée de tombes en pierre. Là, il n'y a ni arbres, ni verdures. Nul cyprès n'étend son ombre rafraîchissante sur ces dernières demeures, nulle fleur ne les décore. Non-seulement la vie a cessé pour ceux qui sont ensevelis dans cette terre, mais tout ce qui ailleurs conserve autour des morts l'image de la vie : l'eau qui murmure, l'herbe qui reverdit, l'oiseau qui chante; et dans cet immense désert où elles ont été creusées, dans le silence qui les environne, dans les flots de sable dont parfois le simoun orageux les inonde, ces tombes présentent un aspect austère et douloureux dont aucun autre cimetière ne m'avait encore donné l'idée.

Au-dessus de cette vallée on voit les sépultures des califes mameluks. Des mosquées majestueuses les couvrent de leurs ailes; les minarets les plus charmants les surmontent. Non, la mort n'était pas la mort pour ceux qui lui consacraient de tels monuments. Le tombeau n'était qu'une demeure passagère où ils devaient se réveiller un jour, et où ils voulaient voir en ouvrant les yeux les élégants balcons, les légères arabesques qu'ils aimaient à voir pendant leur vie.

A une lieue environ de ces gracieux édifices, sur la route de Suez, une colline de sable est tout entière couverte des débris d'une forêt pétrifiée. On y trouve des troncs d'oliviers, de sycomores, de palmiers, auxquels le temps et je ne sais quelle action météorologique ont donné la dureté de l'agate, sans altérer ni leur forme première, ni leurs linéaments, ni même leur couleur.

Digitized by Google

Sans nous éloigner du Caire de plus de quatre lieues, nous avions à faire une quatrième excursion plus intéressante que celle dont je viens de parler, nous allions voir de près les Pyramides.

Un matin, au lever du soleil, nous nous mîmes gaiement en route avec quatre ânes de choix, alertes comme de jeunes chevaux et sautillant comme des daims. Nous entrâmes de nouveau dans le vieux Caire, bâti sur les ruines de l'ancienne Babylone d'Egypte, et l'une des anciennes capitales de cette contrée. On l'appelait Fostat. Le conquérant Amrou en jeta les fondements à l'endroit où une colombe était venue se poser sur sa tête. Par sa situation au bord du Nil, la nouvelle cité dont Amrou pensait que le ciel avait lui-même, par l'apparition de la colombe, désigné l'emplacement, fit de rapides progrès. Elle était arrivée à l'apogée de sa grandeur, lorsqu'en 1167 les croisés s'approchèrent sous la conduite d'Amaury. Rien de nouveau sous le soleil. En 1812, Rostopchin donnait à son nom une effroyable célébrité en incendiant Moscou, et, au XIIe siècle, la même résolution arrêtait notre armée sur la terre d'Egypte. Le gouverneur du vieux Caire, à la vue des bannières chrétiennes, alluma le bûcher de la ville. L'incendie dura, disent les chroniques, cinquante jours. Les habitants de Fostat se réunirent à une demi-lieue de là, dans une cité qui commençait déjà à prendre quelque importance et portait le nom d'El-Kaherah, et finirent par s'y fixer. Ainsi s'est formée la capitale actuelle de l'Egypte avec son nom pompeux d'El-Kaherah (la Victorieuse), dont nous avons fait facilement le Caire, avec nos habitudes d'altération.

Digitized by Google

Peu à peu Fostat s'est relevé de ses ruines, mais sans pouvoir jamais recouvrer son premier état de splendeur. Ce n'est plus à présent qu'une espèce de faubourg de la capitale, et le port qui, du côté du midi, entretient ses relations et le mouvement du commerce que celui de Boulaq lui ouvre au nord. Il y a là un quartier presque entièrement occupé par des Cophtes; au fond de ses ruelles étroites, toutes peuplées de mendiants, nous avons été visiter une église cophte si nue, si sombre, si délabrée, que c'est pitié de la voir. Une noble tradition lui donne cependant, aux yeux des fidèles, un caractère vénérable. On dit que la Vierge s'est assise sur le sol où elle est construite. Mais les Cophtes, qui composent très-vraisemblablement tout ce qui reste aujourd'hui de l'ancienne nation égyptienne, n'occupent plus que la dernière des situations dans le pays possédé par leurs ancêtres. Dans l'ardente effervescence de leurs querelles religieuses, ils invoquèrent le secours des Turcs pour se délivrer de la domination grecque, et la servitude et la misère ont été le châtiment de cette coupable résolution.

Non loin de là sont les entrepôts de céréales que l'on appelle encore, par un souvenir de la Bible, les greniers de Joseph. Ce sont sept grandes tours carrées en mémoire, sans doute, des sept années de disette; mais ce n'est point pour les besoins du peuple qu'on y entasse des amas de blé, de fèves et de lentilles. C'est pour le gouvernement.

Près des rives du vieux Caire, dans les îles fleuries de Rhodat, est le metyas ou nilomètre, établi par le calife Ommiade Soleyman pour constater officielle-

Digitized by Google

ment les différents degrés de la crue successive du Nil. Dégradé par le temps, par les mameluks, et réparé d'une manière incomplète, il ne présente plus aujourd'hui qu'une échelle de mesures obscures et difficiles à reconnaître.

Un brouillard épais entourait, quand nous y arrivâmes, les rives du Nil, et c'était une chose curieuse de voir, sous ce manteau de brume aux rayons vacillants d'un soleil pâle, la quantité de gens de toute sorte réunis sur le port : les marchands accroupis avec leurs pipes près du monticule de blé qu'ils offraient aux acheteurs, les femmes assises par terre devant leurs corbeilles d'oranges et de légumes, les caravanes de chameaux que l'on chargeait ou que l'on déchargeait, et les bateliers qui se pressaient autour de nous en criant et gesticulant pour nous entraîner sur leur barque. Partout où la concurrence du travail, l'amour du gain les aiguillonnent, les hommes sont les mêmes. Avec leur impatience, les bateliers de Fostat sont l'exacte copie des portefaix d'Avignon.

Nous parvînmes enfin, non toutefois sans peine, à nous dégager de l'étreinte d'une douzaine d'individus qui nous tiraient de côté et d'autre, à choisir le bateau qui nous convenait le mieux, et nous remontâmes sur nos ânes de l'autre côté du Nil.

L'eau du Nil, qui, au mois d'octobre, inonde dans cette partie de l'Égypte toutes les campagnes, était alors presque partout tarie. Les tiges du blé naissant couvraient déjà le sol où elle avait déposé son limon. Les sentiers étaient secs ou à peu près, et des troupes de femmes, de jeunes filles, portant sur leur tête les provisions champêtres qu'elles allaient vendre au

Digitized by Google

vieux Caire, s'avançaient le long des chaussées en chantant un chant dont la plaintive mélodie nous causait une douce et rêveuse émotion. En passant près de nous, l'une des plus jeunes et des plus sveltes laissa tomber un des pans de la robe bleue qui lui couvrait la tête, et nous laissa voir deux beaux yeux et un frais visage, puis soudain resserra son voile en poussant un cri de frayeur comme si elle s'apercevait tout à coup d'un accident. Nous étions alors sur le champ de bataille illustré par notre armée. La mère de cette belle étourdie lui avait-elle appris à trembler devant les Francs, ou à les regarder avec intérêt?

Après une marche d'environ quatre heures, après de longs circuits nécessités par les derniers points de stagnation du fleuve, nous arrivâmes au pied de la colline de sable où s'élèvent les Pyramides. Une vingtaine de Bédouins, les pieds nus, la poitrine nue, accoururent autour de nous pour nous offrir leurs services. Depuis que l'Egypte est devenue si accessible aux étrangers, et que des bateaux à vapeur y convergent de tous les points de l'Europe, il s'est formé autour des Pyramides une industrie toute nouvelle qui s'alimente par la curiosité des voyageurs. Les Arabes qui habitent un village voisin font métier de vendre à tout venant des statuettes en pierre, des scarabées et autres simulacres d'antiquité, la plupart façonnés de leurs propres mains et enfouis quelque temps dans le sol pour leur donner un air plus respectable. Ils en ont des sacoches toutes pleines, et ils jurent leurs grands dieux que tous ces objets sont de la plus parfaite authenticité, qu'ils les ont déterrés eux-mêmes avec une peine extrême dans les cavités

Digitized by Google

des sépulcres, dans les grottes de Sakkarah. Les habitants de l'Égypte ont toujours eu une aptitude remarquable à la supercherie. On se rappelle l'histoire de cet habile voleur qui inspira une telle admiration au roi Rhampsinite, qu'il lui donna sa propre fille en mariage pour le récompenser de son adresse.

A leur commerce d'antiquités, les Arabes joignent une autre profession qui ne laisse pas que de leur rapporter de temps à autre quelques bons écus. Ils s'emparent des curieux et les conduisent au sommet et dans l'intérieur de la pyramide. Leur salaire sur ce point est réglé à cinq francs. Mais il est difficile de résister à leurs sollicitations et de ne pas améliorer un peu leur tarif. Tout ce trafic de statuettes et toutes ces promenades sur la cime et sous les voûtes sépulcrales sont une grande profanation, je l'avoue, pour l'orgueilleux édifice de Chéops. Que dirait ce tyran de l'Égypte, bon Dieu! s'il pouvait voir livrée à un tel sacrilége l'œuvre à laquelle il avait sacrifié tant d'années, hélas! et la vie de tant de milliers d'hommes? Mais il y a longtemps que la précieuse poussière de Chéops a été dispersée par les vents comme toute poussière humaine, et les petits bénéfices que les Egyptiens retirent aujourd'hui des monuments élevés à tant de frais par lui et par ses imitateurs, sont comme la tardive moisson des sueurs et du sang dont ce pauvre peuple esclave les a jadis arrosés.

Les Pyramides ont produit sur moi, selon la distance d'où je les contemplais, trois impressions différentes. Dans un certain éloignement, au Caire, par exemple, leurs cimes majestueuses, noyées dans les rayons d'or et d'azur du ciel, ont un merveilleux

Digitized by Google

aspect. On ne peut croire que ce soient des édifices humains qui s'élèvent ainsi à l'horizon, on les prendrait plutôt pour des montagnes. A mesure qu'on s'en rapproche, il semble qu'elles se rapetissent, soit par un effet d'optique, soit à cause des collines qui les entourent. Mais lorsqu'on arrive à leur base, elles surprennent plus que jamais le regard et la pensée, et l'on ne peut, sans une sorte de stupéfaction, mesurer de l'œil ces énormes blocs de pierre rangés symétriquement sur un si vaste espace, étagés l'un sur l'autre plus haut que la sommité aérienne de la flèche de Strasbourg, et une fois plus haut que la balustrade du Louvre. C'est devant celle de Chéops que nous nous sommes d'abord naturellement arrêtés, et je ne puis rendre l'étonnement qu'elle nous causait. Quelle entreprise de géants! Quelle construction merveilleuse! mais aussi quel travail! Deux années seulement pour bâtir la chaussée destinée au transport des pierres, vingt années ensuite pour édifier la pyramide, cent mille hommes à l'ouvrage, le tout pour préserver un misérable cadavre du contact des vivants et de la morsure des vers! M. de Chateaubriand a écrit une des belles pages de son *Itinéraire* pour démontrer que celui qui avait eu la pensée d'ériger un pareil monument était un esprit magnanime. Que le ciel préserve les nations d'une telle magnanimité!

Je n'essayerai point de donner une nouvelle description des Pyramides. Je ne suis ni savant, ni archéologue, et les savants et les archéologues ont assez disserté sur ce sujet. Hérodote a expliqué le moyen probable dont on s'était servi pour élever l'une sur l'autre ces masses de pierre de deux à trois pieds

Digitized by Google

d'épaisseur et de six à sept pieds de longueur, et pour leur donner ensuite à l'extérieur une surface lisse de façon à les rendre inaccessibles. Shaw, Pococke et les deux illustres danois Norden et Niebuhr, les ont observées et mesurées en détail. Maillet et Savary leur ont consacré une partie considérable de leur livre sur l'Égypte. Volney en a parlé dans quelques pages pleines de netteté et de précision, et Napoléon, avec son génie mathématique, en a, dans quelques chiffres, résumé l'incroyable grandeur. « Cette pyramide a, dit-il dans une note écrite à Sainte-Hélène, un million cent vingt-huit mille toises cubes, et des pierres pour faire une muraille de quatre toises de haut, une de large, pendant cinq cent soixante-trois lieues, ou de quoi ceindre l'Égypte d'El-Barathron à Sienne, à la mer Rouge, et de Suez à Raphia, en Syrie. »

Quelle autre œuvre d'une utilité immense pour le pays Chéops n'eût-il pas pu faire avec les hommes, l'argent, les matériaux employés à celle-ci! Mais il ne songeait qu'à se créer, après sa mort, une demeure sans pareille, à illustrer son nom par un édifice unique au monde; et du temps d'Hérodote, son nom et celui de Chépren, son successeur, qui voulut aussi avoir sa pyramide, n'étaient plus attachés à ces orgueilleux palais funéraires [1]. Les peuples, pour se venger de tant de cruauté, bannirent leur mémoire

[1] Chacun sait aujourd'hui que les Pyramides n'ont point été destinées, comme le prétendait Diderot, à conserver sur leurs murailles les faits les plus mémorables, ni, comme l'ont dit quelques savants, à servir d'observatoire, mais simplement à dérober à tous les regards un cercueil !

Digitized by Google

de leur tombeau. Les pyramides de Chéops et de Chépren s'appelaient les pyramides de Philitis, simple berger qui menait paître ses troupeaux près de là.

Pendant que nous étions là à nous communiquer nos réflexions, les Bédouins, à qui tous nos philosophiques discours ne rapportaient rien et qui voulaient gagner leur argent, nous pressaient de monter. Deux d'entre eux enfin me prirent à droite et à gauche par la main, et me conduisirent ou plutôt m'entraînèrent et m'emportèrent à l'angle de la pyramide par lequel on a coutume de faire cette ascension. Ils sautaient comme des chamois poursuivis par le chasseur, ils couraient de gradin en gradin. A peine avais-je le pied sur un de ces hauts degrés, qu'il fallait en escalader un autre. En vain leur criais-je de suspendre un moment leur course pour me donner au moins le temps de reprendre haleine. Ils n'entendaient pas mes cris ou ne les comprenaient pas, et continuaient à sauter en me serrant les poignets et en me tirant après eux. Arrivés au milieu de la pyramide, sur une espèce de terrasse formée, je crois, par l'enlèvement d'une pierre, ils s'arrêtèrent, et je respirai avec bonheur; mais au même instant M. Wœhrmann s'approchait avec ses guides, puis M. Mas Lattrie, et mes deux enragés Bédouins ne voulant pas se laisser devancer, me saisirent de nouveau et se remirent à courir en chantant et hurlant à plein gosier pour s'encourager l'un l'autre. Ils atteignirent enfin leur but, me lâchèrent les mains et se mirent à crier en agitant leur bonnet en l'air. Pour moi, j'étais étendu sur la plateforme, épuisé et brisé. En cinq minutes, montre en main, nous avions gravi les deux cent trente-huit

Digitized by Google

marches qui conduisent au sommet de l'édifice. Mes compagnons vinrent se placer à côté de moi, dans le même état d'abattement. Après un moment de repos, nous nous levâmes pour goûter le fruit de nos peines, et l'immense perspective dont on jouit de là-haut n'est pas achetée trop chère par les fatigues que l'on éprouve pour y arriver.

Nous voyions devant nous ce magnifique fleuve du Nil avec ses deux ports de Boulaq et de Fostat, ses embranchements, ses canaux, les villages qu'il arrose et la plaine où les mameluks s'enfuirent devant nos drapeaux; plus loin les crêtes blanches du Mokattam, les minarets du Caire; d'un autre côté, les lieux où fut Memphis et le grand désert d'Afrique coupé sur ses bords par le fécond Fayoum, et près de nous une quantité de sépultures en ruines et d'autres pyramides, les unes encore debout, les autres à demi renversées dans le sable, et toutes dominées de haut par celle où nous nous trouvions, puis par une seconde à laquelle est attaché le souvenir des fouilles de Belzoni, puis par une troisième dont j'ignore le nom. C'est peut-être celle de la fille de Chéops, cette digne fille de son père qui, pour avoir aussi son monument, trafiqua de sa beauté et demanda, dit Hérodote, à chacun de ses amants une pierre pour prix de ses faveurs.

La descente de la pyramide s'opéra rapidement. Un de nos Bédouins sautait le premier, de degré en degré, en me tendant les bras, l'autre venait derrière moi; tous deux prêts à me soutenir dans le cas où je viendrais à faire un faux pas. L'ascension et la descente de la pyramide peuvent paraître effrayantes au premier

Digitized by Google

abord; mais, en voyant les bras nerveux et les jambes musculeuses des Bédouins, on reconnaît bien vite que l'on peut en toute assurance se confier à leur force et à leur agilité. Partout le revêtement extérieur de l'édifice a été enlevé, et toutes les rangées de pierres forment une saillie d'un pied et plus de largeur. Le fait est que depuis plusieurs années on ne cite sur ces lieux qu'un seul accident, et ce fut la suite d'une imprudente bravade. Un Anglais avait voulu s'aventurer seul, sans guide, sans appui, sur ces pierres anguleuses; parvenu à un point déjà assez élevé, il glissa, perdit l'équilibre, roula d'échelon en échelon et tomba sur le sable, le corps fracassé et broyé.

Quand nos Bédouins nous eurent si consciencieusement fait connaître l'extérieur de la pyramide, ils voulurent nous en montrer l'intérieur, et c'est peut-être la partie la plus difficile de leur tâche. On descend avec des bougies dans un couloir étroit où l'on ne peut se tenir debout, et qui a une pente si rapide que si l'on n'était fortement soutenu, on ne pourrait y marcher de pied ferme. Au bout de ce couloir, qui me sembla bien long, est une large excavation où l'on a enfin la joie de reprendre son attitude naturelle. Puis on gravit au haut de cette excavation pour marcher encore le corps courbé en deux, les mains sur ses genoux pour descendre, pour remonter par des passages serrés, dallés, glissants, jusqu'à ce qu'enfin on arrive à une voûte spacieuse, élevée, noire où l'on aperçoit un sarcophage en pierre, vraisemblablement celui de Chéops. Mais les Bédouins ne connaissent point Chéops et prétendent savamment que c'est là le tombeau du célèbre sultan Bonabardi. On sait que le

Digitized by Google

nom de Bonaparte, le grand sultan, sultan Kébir, comme l'appelaient les mameluks, est resté très-populaire en Égypte, et ceux qui lui donnent pour tombeau la plus vaste des pyramides, et ceux qui n'ignorent pas dans quelle région il est mort, poétisent également sa mémoire. M. Clot-Bey raconte qu'il logea un jour à Suez dans la maison où Bonaparte s'était reposé. Celui qui l'avait reçu était encore là. Il avait conservé avec un pieux respect la chambre, le lit occupés quelques heures par le jeune général, et en parlant de lui il semblait rajeunir. « Bonaparte, disait-il, n'était pas l'ennemi des musulmans; s'il l'avait voulu, il pouvait avec la pointe d'une aiguille renverser toutes les mosquées. Il ne l'a pas fait, que son nom soit toujours grand parmi les hommes. » Puis il ajoutait avec une magnifique imagination orientale: « On nous assure qu'à l'heure de sa mort, là-bas sur un rocher de la vaste mer, où douze rois des chrétiens étaient parvenus à l'enchaîner, après l'avoir endormi au moyen d'un breuvage, les guerriers qui l'entouraient virent son âme se poser sur le fil de son sabre. »

Nous sortîmes du labyrinthe sépulcral plus contents et plus fiers d'y avoir entendu prononcer par des Bédouins ce glorieux nom de Bonaparte, que nous n'eussions pu l'être de déchiffrer un hiéroglyphe. Puis nous allâmes nous asseoir dans une petite cabane qu'un Arabe a disposée tout exprès pour recevoir les voyageurs. Il ne leur donne, il est vrai, qu'une méchante table et quelques chaises; mais c'est déjà beaucoup dans un pays où l'on en est partout réduit à s'accroupir par terre et à manger sur ses genoux.

Digitized by Google

Notre drogman avait eu soin de se pourvoir de provisions, et nous nous assîmes là au milieu d'un cercle de Bédouins qui, tout en regardant d'un œil envieux nos couteaux, nos fourchettes, n'oubliaient pas de tirer à chaque instant de leur bissac quelques anneaux de cuivre, quelques figures de momies, dans l'espérance de voir encore s'ouvrir notre bourse.

En sortant de notre cabaret arabe, après un des plus rustiques et des plus heureux dîners que j'aie jamais faits, nous allâmes voir le Sphinx. Pauvre Sphinx, jadis si redouté, si vénéré, et aujourd'hui oublié dans le silence du désert! Ses pieds et une partie de son corps sont déjà ensevelis dans le sable, son nez est mutilé, et pour un léger tribut un Bédouin nous proposait de monter sur sa tête. Pauvre Sphinx! sa figure a cependant encore une expression sérieuse et méditative comme s'il écoutait une question et se préparait à y répondre. Mais c'en est fait à jamais de ses oracles et de ses enseignements. Il est muet comme la science dont il était le symbole. La sagesse antique nous a dit tout ce qu'elle avait à nous dire. Son flambeau a passé d'une contrée à une autre, et c'est l'Égypte à présent qui vient nous demander des maîtres et des leçons.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Du Caire a Alexandrie. — Les embarcations du Nil. — Navigation. — Les bords du fleuve. — Les bateliers. — Le Mahmoudieh. — Alexandrie.

Pendant que nous nous disposions à quitter le Caire, de grandes fêtes se préparaient dans cette ville pour le mariage de la fille du vice-roi. Les allées de l'Ezbekieh étaient pleines d'ouvriers qui construisaient des colonnes en planches, dressaient des arcs de triomphe et peignaient des transparents. Près de la maison qui fut la demeure de Napoléon, les ébénistes, les tapissiers et autres artisans que la civilisation d'Europe envoie à l'Égypte avec ses médecins et ses ingénieurs, décoraient le palais de la jeune princesse et celui de son futur époux. Des lanternes en verre étaient suspendues de distance en distance dans toutes les rues. Ce que l'on n'a jamais établi pour la commodité du peuple, l'éclairage général, on allait l'établir pour une cérémonie de quelques jours. Méhémet-Ali voulait donner à cette cérémonie le plus grand éclat. C'était la première fille qu'il mariait depuis qu'il gouvernait paisiblement l'Égypte en qualité de vice-roi; il dépensait pour elle, en achats de pa-

Digitized by Google

rures et de diamants, plusieurs millions; il invitait tous les gouverneurs, tous les principaux personnages du pays à se rendre à la capitale pour cette circonstance extraordinaire. Les avenues de Fostat étaient remplies de chevaux et de chameaux chargés de denrées de toute sorte, et ces denrées étaient déjà accaparées pour la maison du pacha. Entre autres agréments imaginés pour rendre les noces plus pompeuses, on annonçait que pendant toute une semaine deux batteries tireraient nuit et jour, à chaque demi-heure, cent et un coups de canon, c'est-à-dire que pour être continuellement heureux on devait renoncer à dormir.

M. Barrot avait eu la bonté de m'engager à rester au Caire pour assister à ces solennités nuptiales, me promettant de me donner toutes les facilités désirables pour les voir de très-près et très-complétement. Mais, à notre grand regret, nous devions partir. Ce que je regrettais, ce n'était point la perspective de cette fête, mélange grossier des habitudes de l'Orient et des mœurs européennes, ces colonnes en lambris de sapin revêtues de calicot, ces arcs de triomphe en papier peint; ce n'était point ce luxe fastueusement étalé en tant de lieux, tandis que le pauvre fellah qui le payait de ses sueurs restait au coin des rues oublié dans son indigence. Je me rappelais ces tendres et compatissantes paroles de l'Évangile : « Venite ad me « omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam « vos. » Ici, personne n'appelait ceux qui travaillaient et qui étaient fatigués, personne ne leur promettait un salutaire secours.

Ce que je regrettais au milieu de cette foule de

Digitized by Google

riches insolents et d'esclaves résignés, c'était cette vaste et étonnante ville du Caire, son beau ciel d'hiver, son doux climat, ses bois de palmiers et son désert même, ce désert si grand dans son silence, si imposant dans son immensité. Il fallait partir, dire adieu à cette terre si vieille et si jeune, où je n'étais point entré avec le noble espoir d'une ambition de savant, et d'où je ne rapportais ni la traduction de quelque texte antique et ignoré, ni une découverte archéologique, ni une rare merveille enfouie pendant des siècles dans le sol, rien, en un mot, de ce qui pouvait attirer sur moi les regards d'une académie et provoquer une page dans ses mémoires; mais tant d'impressions fraîches et inattendues, tant de scènes nouvelles qui se gravaient dans mon esprit; doux trésor de celui qui n'en désire pas un plus brillant, heureux souvenirs que l'on garde précieusement dans son cœur pour en occuper plus tard les loisirs de sa solitude ou la bienveillante pensée d'un ami. O charme indicible des voyages, que de fois vous m'avez séduit, entraîné dans les régions les moins explorées, sur les plages les moins connues, et nulle part je n'ai plus vivement senti votre magique attraction que sur ces rives du Nil qui ont fixé l'attention de tant d'écrivains illustres, et où je n'ai fait, dans mon ignorance, que regarder et rêver!

Il fallait partir. Trois moyens s'offraient à nous pour nous rendre à Alexandrie : la voie de terre, le bateau à vapeur et la barque à voiles. La voie de terre est longue, difficile, quelquefois même impraticable; le bateau à vapeur, toujours chargé d'Anglais pressés d'arriver, et qui fait le trajet en vingt-quatre heures,

Digitized by Google

ne nous convenait pas à nous qui voulions suivre plus lentement les dernières sinuosités du Nil. Nous nous arrêtâmes à la barque à voiles, et nous allâmes en chercher une dans le port de Boulaq. Là, nous n'avions que l'embarras du choix. Trois mille trois cents embarcations sont employées à présent à la navigation du fleuve et de ses principaux canaux. Huit cents appartiennent au gouvernement, qui les loue aux voyageurs comme un simple particulier; les autres lui payent un impôt annuel de deux cents piastres (cinquante francs). On les divise en plusieurs catégories : d'abord la maach, qui est large, lourde et ne sert qu'au transport des marchandises encombrantes; puis la dierme, qui transporte les denrées agricoles sur les deux branches du Nil et s'aventure quelquefois en pleine mer jusqu'en Syrie et jusqu'à l'île de Chypre. Vient ensuite la daabieh, qui n'a pas moins de quarante à cinquante pieds de longueur et qui est parfois frétée par les voyageurs; puis enfin la kange, que les habitants du pays et les étrangers emploient généralement pour descendre ou remonter le Nil. La kange est un joli bâtiment, effilé et léger, de trente à quarante pieds de longueur et d'une dizaine de pieds de largeur. On y trouve une cabine divisée, pour la commodité des passagers, en plusieurs compartiments dont on peut faire un salon, une salle à manger et une chambre à coucher. Quelques-unes sont ciselées, décorées avec élégance, quelques-unes même dorées à l'extérieur. Nous n'avions pas besoin de tant d'ornements, et après avoir regardé de côté et d'autre, toujours suivis par une cohorte de bateliers qui nous racontaient longuement toutes les qualités de la leur

Digitized by Google

nous en choisîmes une d'une bonne et simple apparence et qui ne coûtait pas cher. Pour deux cents piastres, on nous la livrait jusqu'à Alexandrie avec le reis ou patron et six hommes d'équipage.

Le lendemain nous allâmes nous installer dans notre appartement aquatique précédés d'un janissaire du consulat, dont la présence, aidée d'un tribut de quelques piastres, suffisait pour nous exempter de la visite de la douane. La douane et les droits d'octroi de l'Égypte sont affermés à une société de négociants pour une somme de trois millions cinq cent mille francs. Toutes les marchandises provenant des pays étrangers, et les caravanes de l'Arabie, sont soumises à un droit déterminé par le gouvernement. On visite encore les malles des voyageurs à la sortie des villes. C'est un usage qui existe également sur les frontières de l'Autriche et en Turquie, et dont je n'ai pu me rendre compte. Mais à Orsova, à Constantinople, au Caire et à Alexandrie, cette obligation ne gêne que ceux qui ignorent le moyen de la prévenir; pour une minime gratification, on en est exempt.

Vers le soir nous nous embarquâmes; la brise était favorable, les voiles furent larguées, l'obscurité nous déroba en quelques instants les édifices du Caire, le port de Boulaq. Nos bateliers s'assirent au pied des mâts comme des gens qui n'ont qu'à laisser souffler paisiblement le vent du bon Dieu, et nous nous couchâmes dans notre cabine avec l'espoir de jouir le lendemain d'une belle journée et d'arriver en deux jours à Alexandrie. Mais nous avions compté sans les caprices d'Éole et les inconvénients de la saison. Dans la nuit le vent du nord se leva, vent si froid et si aigu

Digitized by Google

que toutes nos précautions ne pouvaient nous garantir de sa rigueur. J'avais pour me couvrir une couverture et un manteau; j'essayais en vain d'en resserrer les plis autour de moi et de m'endormir. Je dormais comme le patriarche cophte que l'on éveille toutes les nuits, à chaque quart d'heure, avec la différence que quand il a satisfait à cette pénitence attachée à sa dignité, il peut, jusqu'au quart d'heure suivant, clore les yeux sur un bon oreiller, tandis que moi j'étais gelé. Las enfin de cette lutte inutile, je me levai, j'ouvris la porte de ma chambre pour me réchauffer en me promenant; j'aperçus alors notre drogman qui n'avait sur le corps qu'une redingote, grelottant en silence sur un banc, et nos bateliers avec leur simple chemise de toile, serrés l'un contre l'autre comme des moutons à l'approche de l'orage. A l'aspect d'une telle souffrance et d'une telle résignation, j'eus honte de mon impatience et de ma faiblesse. J'allai chercher ma couverture que je jetai sur les épaules de ce serviteur intelligent et dévoué, qui nous avait été si utile dans tout notre voyage; je revins me coucher sur la planche qui me servait de lit, et il me sembla que j'avais moins froid. Si quelqu'un doute de l'efficacité de ce moyen pour se réchauffer, je l'engage, avant de le nier, à tenter la même expérience.

Cependant le vent augmentait, en dépit de Diodore de Sicile, qui affirme que sur ce fleuve il ne s'amasse jamais de nuages, et que dans ses environs il ne souffle jamais de vent frais. Les anciens, comme on le voit, sont aussi sujets à caution que les modernes. Nous avions eu les brouillards et les nuages en partant pour les Pyramides, et nous avions à présent un vent

Digitized by Google

qui ressemblait fort à celui de la Norvége. Les vagues s'enflaient et frappaient impétueusement notre légère embarcation. En les voyant écumer et bondir, je me rappelais cette phrase pompeuse que M. Larcher cite dans ses commentaires d'Hérodote : « Les ondes sacrées du Nil se brisent dans les mers qu'elles font trembler de frayeur. » Ce qui était moins agréable que cette hyperbole poétique, c'est que nous étions obligés de courir de longues bordées pour gagner à peine quelques toises de chemin, que nos bateliers s'épuisaient à changer leurs rames, et qu'un de mes compagnons de voyage et moi, nous commencions à ressentir un certain malaise fort désagréable et très-voisin du mal de mer. Par pitié pour l'équipage et par une juste charité pour nous-mêmes, nous fîmes le matin arrêter notre bateau, et nous descendîmes à terre. Dans l'espace de quatorze heures, nous n'avions pas fait plus de sept lieues, nous venions de franchir la pointe du Delta, la jointure de cette espèce de compas ouvert, qu'on appelle le *Ventre de la Vache*, et nous étions dans la branche de Rosette. Cette moitié du fleuve est encore superbe, une fois plus large au moins que la Seine au Pont-Royal. On dit que la navigation du Nil est dangereuse, et chaque année elle a ses sinistres; mais je crois que ces accidents ne peuvent être attribués qu'au vicieux gréement des barques et aux habitudes routinières des bateliers qui, au lieu d'avoir des poulies à leurs vergues, sont obligés de monter au haut des mâts pour carguer une voile. Presque partout, du moins dans la direction que nous avons suivie, on peut aborder facilement d'un côté ou de l'autre du fleuve; on n'y trouve ni

Digitized by Google

rochers, ni bas-fonds. Les rives du Nil s'élèvent perpendiculairement à deux ou trois pieds au-dessus de l'eau et ne se composent que d'une terre molle et friable. Pour nous distraire des lenteurs de notre navigation, nous avons fait une partie de la route à pied. Quelques coups de rame suffisaient pour accoster notre kange au rivage. Nous sautions du haut du pont sur le sol, et nous revenions sans plus de peine sur le pont. Ces promenades pédestres nous procuraient parfois d'agréables surprises : tantôt c'était un village de fellahs, dont nous regardions avec curiosité les cabanes et les enclos; tantôt un groupe de femmes qui venaient de remplir d'eau leurs cruches, et se voilaient modestement à notre approche; tantôt un bois de palmiers, dont un enfant agile allait, pour quelques paras, nous cueillir les fruits rougis au soleil. Puis, d'un tertre de gazon, ou d'un monticule de sable, nous voyions se dérouler devant nous, dans sa majestueuse étendue, ce fleuve unique au monde, ce fleuve qui sort on ne sait d'où, qui parcourt un espace de cinq cents lieues sans recevoir aucun affluent, qui, de son limon, a formé le fertile Delta, et qui porte la vie, l'abondance, la bénédiction du ciel, sur les champs qu'il arrose.

On dit que les rives du Nil sont monotones. Il est vrai qu'elles ne présentent ni accident de terrain, ni variété de sites, qu'elles sont plates comme les plaines de Hollande. Cependant nul pays ne se montre chaque année comme celui-ci, sous tant d'aspects différents. Il faut l'avoir vu dans les cinq saisons, car il n'en compte pas moins de cinq, pour en connaître toute la beauté; car pas une fille de pacha n'a comme lui tant

Digitized by Google

de riches vêtements, tant de colliers d'or, d'iris et d'ambre.

« Représente-toi, ô prince des fidèles, écrivait Amrou au calife Omar, qui lui avait demandé une peinture de l'Égypte, représente-toi une contrée qui offre tour à tour l'image d'un désert poudreux, d'une plaine liquide et argentine, d'un marécage noir et limoneux, d'une prairie verte et ondoyante, d'un parterre orné de fleurs et d'un guéret couvert de prés jaunissants. »

En effet, après la récolte, la terre cultivable d'Égypte est sèche, unie, coupée par de nombreuses gerçures et bâillant littéralement au soleil. C'est une de ses saisons. Le fleuve déborde, l'inonde par ses embranchements, par ses canaux, et elle ressemble à un lac immense au-dessus duquel surnagent les villes, les villages, le feuillage de quelques arbres et les colonnades de palmiers. L'eau se retire, le soleil l'absorbe peu à peu et la terre apparaît comme un marais fangeux ; les laboureurs vont y jeter leur semence, et bientôt après elle est couverte d'une éclatante verdure, puis les épis s'élèvent, jaunissent, et la moisson d'or ondoie de tout côté. C'est la cinquième saison.

Je n'ai pas eu le bonheur de voir l'Égypte dans ses divers périodes, je l'ai vue seulement au temps où, dans certaines parties, elle est encore inondée par les flots du Nil, où dans d'autres ses sillons sont déjà verts, où plus loin on travaille seulement à les ensemencer. C'est un attrayant tableau. Une légère charrue, un rouleau en bois de palmier que l'on passe sur le sol pour l'aplanir après la semaille, voilà tous les

Digitized by Google

instruments agricoles du paysan égyptien. Quelle différence avec le labour de quelques-unes de nos provinces, si long, si pénible, et souvent si peu fructueux, et quelle précieuse terre que celle qui demande un si minime travail et le récompense si grandement! Dans la basse Égypte, on sème le blé au mois de décembre, c'est-à-dire après l'écoulement des eaux, et on le récolte au mois d'avril. La moisson finie, on transporte les gerbes sur les champs où elles ont été coupées, et on les fait fouler aux pieds par les bœufs pour en extraire le grain; là où l'on n'a ni gelée à craindre, ni pluie, il n'est pas besoin de grange. On sème dans le même temps les lentilles, les fèves, les pois, sans aucun labour. Il suffit de presser un peu le sol pour y enterrer les grains, et sept à huit mesures par feddams (quarante ares huit cent trente-trois millièmes d'ares) donnent, trois à quatre mois après, une abondante récolte. Ce sont là les cultures d'hiver. Au mois de mars on sème le dourah et le riz, qui sont les principaux aliments du fellah; au mois de février, le chanvre et le lin. Il est des terrains qui, par l'arrosement continuel qu'on leur donne, ne chôment pas un instant; une culture y succède sans interruption à l'autre. Le généreux sol, échauffé par le soleil, humecté par l'eau vivifiante du Nil, ne se lasse pas de produire, et se couvre tour à tour de fleurs, de fruits et de nouvelles graines destinées à l'ensemencer de nouveau. Ici c'est le substantiel dourah qui s'unit aux tapis de trèfle; là ce sont les fraîches rizières qui donnent jusqu'à quatre-vingts pour un de la semence, ailleurs le cotonnier avec ses capsules pleines d'un blanc duvet, puis l'olivier, féconde importation, les

Digitized by Google

mûriers chargés de vers à soie, les rosiers qui sont d'un si grand produit, que le gouvernement, dans son avide omnipotence, en a fait un objet de monopole [1], et les jardins remplis de légumes, et la banane onctueuse abritée sous les rameaux d'oranger et l'éventail du palmier. Comme on comprend bien les plaintes et les gémissements du peuple hébreu, quand on a vu la richesse des bords du Nil, et la sécheresse des sables qui les environnent : « Utinam mortui essemus « per manum Domini in terra Ægypti, quando sede- « bamus super ollas carnium et comedebamus panem « in saturitate! » et plus loin : « Recordamur piscium « quos comedebamus in Egypto gratis : in mentem « nobis veniunt in numeros et pepones, porrique et « sæpe et allia. » Ils ne regrettaient encore que les poireaux, les aulx et les oignons. Qu'auraient-ils dit, s'ils avaient connu ce luxe de végétation qui depuis une trentaine d'années s'est développée en Égypte, par les progrès du temps, et surtout, il faut le reconnaître, par l'intelligente action de Méhémet-Ali et de son fils.

Nous devions au vent contraire le plaisir de voir ces différentes traces de culture. Il persistait à souffler avec violence comme s'il eût voulu nous ramener au Caire. Le lendemain pourtant il se calma, les bateliers prirent aussitôt leurs avirons, et ramèrent sans se re-

[1] Un feddam planté en rosiers coûte cent soixante piastres environ de culture et d'impôt. Il produit, après le déchet, trois quintaux de roses ; ces trois quintaux donnent trois cents bouteilles qui, vendues au dernier prix de trois piastres, rapportent neuf cents piastres nettes de tous frais. (Mengin., *Histoire de l'Égypte sous Mohammed-Ali*, p. 168.)

Digitized by Google

poser pendant de longues heures. J'ai retrouvé parmi ces braves gens les qualités qui m'avaient attaché à nos chameliers : c'était la même patience et la même sobriété. Ils se nourrissaient de quelques galettes de pain et d'un peu de riz; je leur fis donner du café. Ce fut pour eux une vraie fête. Quand par moments une brise mobile venait à tourner au sud, ils se hâtaient de hisser leur voile, puis s'asseyaient autour du mât et causaient gaiement. D'autres fois ils se précipitaient sur le rivage, s'attelaient à une corde et halaient le bateau, jusqu'à ce qu'un de nous, touché de voir la sueur ruisseler sur leurs membres, les engageât à se reposer. Puis ils venaient encore reprendre leurs avirons et chantaient pour s'exciter mutuellement au travail. Ce chant n'était le plus souvent qu'un cri, une mélopée mélancolique qu'ils répétaient à l'unisson en frappant à la fois l'onde de leurs rames. Quelquefois le reis entonnait lui-même une chanson en plusieurs couplets. A chaque stance, les bateliers en redisaient en chœur le refrain d'une voix assez harmonieuse. Notre drogman m'a traduit ces stances, en m'assurant qu'elles étaient improvisées; mais j'en doute, et je les donne telles quelles, sans en pouvoir indiquer l'origine :

« Eh! Salam. Salam eh! que Dieu bénisse notre voyage, et les bons seigneurs qui sont sur notre barque.

« Ramez, enfants, le fleuve saint nous porte, le fleuve saint nous sourit. Ramez, enfants, ramez.

« Nous allons à la grande ville où il y a des maisons hautes comme des mosquées et des vaisseaux plus larges que la large maach.

Digitized by Google

« Des vaisseaux d'un autre pays chargés d'une liqueur qui met le feu dans les yeux, le feu sur les lèvres, et fait rire les Francs.

« Le fidèle musulman n'en peut boire, mais il a pour lui l'unique amour des belles filles.

« Quand je suis parti, la jolie Nadeli, la maligne Nadeli, m'a dit sous le palmier :

« Tu me rapporteras de ton voyage à la grande ville un flacon d'eau de rose du Fayoum, un oreiller de soie, un collier de diamants.

« L'eau de rose de Fayoum, ô Nadeli la belle! est moins parfumée que le souffle de tes lèvres.

« La soie de Brousse moins douce que ton corps, les diamants moins brillants que tes yeux.

« Je te rapporterai un voile de lin pour cacher ta figure, que nul autre que moi ne verra.

« Je te rapporterai, pour orner tes cheveux, les gazis d'or que j'aurai gagnés, mon cœur pour oreiller, et mes bras pour collier.

« Ramez, enfants, le fleuve saint nous porte, le fleuve saint nous sourit. Ramez, enfants, ramez. »

Quelquefois, en m'éveillant au milieu de la nuit, j'entendais murmurer à mon oreille la lente et suave mélodie de ces chants du Nil. J'ouvrais la porte de ma cabine, je m'avançais sur le pont; je voyais le reis assis au gouvernail, les bateliers courbés sur leurs avirons, mêlant ainsi le charme de leur naïve musique à leur rude labeur. Tout reposait autour de nous, et nul autre bruit ne se mêlait à leurs chants, que le son cadencé de leurs rames, les soupirs de l'eau et le murmure des joncs. Devant moi se déroulait le fleuve argenté par les rayons de la lune; ses rives noyées

Digitized by Google

dans l'obscurité avaient disparu. On ne distinguait que les flots lumineux du Nil ; l'étoile luisant sur son onde, l'étoile luisant au ciel, et de distance en distance seulement quelques groupes de palmiers dont les tiges élancées et les cimes arrondies se dessinaient comme les piliers et le dôme d'un temple solitaire dans l'espace silencieux. C'était une de ces scènes poétiques qu'on ne se lasse pas de contempler, une de ces divines harmonies de la nature qui émeuvent toutes les fibres de l'âme, et font prier et pleurer.

Cependant, malgré le zèle de notre équipage et un robuste travail, nous n'avancions que très-lentement. Le vent revenait sans cesse au nord et nous obligeait à recommencer nos longues et fatigantes bordées. Au lieu d'atteindre, comme nous l'avions d'abord espéré, en quarante-huit heures le terme de notre voyage, nous nous trouvions le quatrième jour en face de Fouah, qui était autrefois une ville assez importante, l'entrepôt du commerce entre le Caire et la Méditerranée. Le canal de Mahmoudieh l'a ruinée, et le vice-roi, pour lui rendre un peu de vie, y a établi une fabrique de tarbouches [1] et une filature de coton.

Je désirais arriver assez tôt à Alexandrie pour pouvoir y passer quelques jours et m'embarquer sur le bateau à vapeur qui partait prochainement pour Marseille. Il nous restait vingt-cinq lieues à faire, et ce trajet pouvait nous prendre encore beaucoup de temps

[1] Le tarbouche est la même calotte rouge qui, en Turquie, porte le nom de fez et qui remplace le turban. La fabrique de Fouah en produit trois cent mille par an. Elle tire ses laines d'Europe et donne encore au pacha cinquante pour cent de bénéfice.

Digitized by Google

précieux. Nous résolûmes d'abandonner à Hatfeh notre équipage et notre kange, et de louer une de ces légères barques de la compagnie anglaise que l'on hale avec des chevaux de poste. Elles coûtent assez cher, mais elles vont vite. On paye pour le louage de la barque jusqu'à Alexandrie trente francs, et soixante et dix francs pour deux chevaux.

En moins d'une heure, pendant que nous regardions les maisons bâties d'une façon très-pittoresque sur les collines qui bordent le canal, nos bagages avaient été transportés dans une jolie embarcation légère comme une caïque et confortable comme tout ce qui sert aux Anglais; nos deux chevaux étaient attelés, les postillons en selle, le pilote au gouvernail. Nous reçûmes les bénédictions du patron de la kange, qui, au lieu de se traîner péniblement jusqu'à Alexandrie, allait s'en retourner lentement à Boulaq, et un instant après notre bateau glissait avec rapidité sur l'eau paisible du canal.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'Égypte pour comprendre la valeur qu'elle doit attacher à ses canaux. Pour elle, ce ne sont pas seulement des voies de communication, ce sont les veines de son sol, les veines par lesquelles le Nil se répand à une longue distance de ses bords, circule de côté et d'autre, donne une salutaire boisson aux hommes et aux animaux, et féconde les champs. Dans ce pays, où il ne tombe chaque année que quelques rapides ondées de pluie, le canal n'est pas comme ailleurs un moyen seulement de faciliter les relations et le commerce, c'est pour certains districts une œuvre nécessaire, une question de vie ou de mort. Plus on parviendra à retenir cette

Digitized by Google

onde précieuse qui va se perdre dans la mer, plus on creusera de canaux, et plus on fertilisera de provinces. De là l'idée des barrages du Nil, idée magnifique que Napoléon avait déjà conçue [1], que M. de Linant poursuit, et que Méhémet-Ali aura peut-être la gloire de réaliser. L'Égypte lui doit déjà la plupart de ses plus beaux travaux de creusement et de canalisation [2], parmi lesquels le Mahmoudieh occupe une place importante.

Il existait dans les temps anciens un canal établi dans la même direction que celui-ci, et destiné à relier, par le Nil, Alexandrie au centre de l'Égypte. On l'appelait le Kalidji. Mais l'incurie et l'impéritie du gouvernement turc l'avaient laissé dans un déplorable état d'abandon. Peu à peu il s'était ensablé, et dès le XVIIe siècle il ne servait plus qu'à remplir, à l'époque de l'inondation, les citernes d'Alexandrie, qui, sans cette ressource, périssait faute d'eau. La commission d'Égypte avait pensé à nettoyer, à élargir cet ancien canal, à le rendre de nouveau navigable. Méhémet-Ali en a creusé un autre qui commence à un kilomètre de Fouah et aboutit au vieux port d'Alexan-

[1] Le Nil n'a aujourd'hui que deux branches : celle de Rosette et de Damiette. Si l'on fermait ces deux branches de manière qu'il coulât le moins d'eau possible dans la mer, l'inondation serait plus grande et plus étendue, et le pays habitable plus considérable.

[2] M. Clot-Bey établit ainsi le chiffre des travaux faits sous le règne de Méhémet-Ali :

Travaux de canalisation . . .	104,356,667	mètres cubes.
Travaux de creusement . . .	40,379,339	id.
Ouvrages de maçonnerie, ponts, chaussées, barrages, etc. . .	2,814,140	id.

Digitized by Google

drie. Avec l'impatience qui le saisit quand il a formé quelqu'un de ces projets qui exaltent sa pensée, il voulut que ce canal fût fait en moins d'une année. Il fut fait en dix mois; mais plus de trois cent mille hommes y travaillèrent sans cesse. Quelques personnes critiquent le plan de sa construction, prétendant qu'on aurait pu le tracer en ligne plus droite et le rendre plus facile en établissant à ses deux extrémités des écluses. Je ne suis point apte à juger ces questions. Ce que je sais, c'est qu'il a ramené la fécondité dans les campagnes qui le bordent, c'est qu'avec une bonne barque les voyageurs le parcourent très-aisément.

A chaque heure à peu près nous voyions s'élever sur le rivage un groupe de maisons, une écurie, un hangar. Le patron de notre barque faisait résonner une trompe pareille à un porte-voix; à l'instant même nos chevaux étaient dételés, deux autres les remplaçaient, les postillons leur lançaient un coup de fouet et partaient au grand trot. Huit heures après notre départ de Hatfeh, notre bateau abordait à l'un des quais d'Alexandrie. Nous avions fait plus de trois lieues à l'heure.

Il est des villes dont on a été tellement occupé par la pensée et par les livres, que lorsqu'on y arrive pour la première fois il semble qu'on n'y soit point étranger. On en connaît la situation, l'étendue, les monuments; on y entre avec les souvenirs que l'on a recueillis et l'image que l'on s'en est faite, vaine et trompeuse image, anéantie par le temps, si jamais elle fût vraie, profonde déception d'une des faciles peintures de la jeunesse! Alexandrie est une de ces villes,

Digitized by Google

une de celles dont la grandeur fabuleuse a le plus frappé notre imagination et dont les diverses vicissitudes ont le plus étonné l'esprit. Qui de nous ne se rappelle l'émotion que lui a causée le nom de cette ville, depuis l'époque première où l'on dévore, avec l'ardente curiosité de collégien, les délicieux récits du bon Rollin, jusqu'à celle où l'on arrive avec plus de maturité à l'étude de Quinte-Curce, de Strabon et des autres écrivains de l'antiquité. Où sont aujourd'hui ces maisons de marbre et ces colonnades de porphyre? Où est ce temple qui renfermait dans un cercueil d'or les restes de ce jeune conquérant à qui la gloire humaine ne suffisait plus et qui voulait être Dieu? et cette magnifique rue de deux mille pieds de largeur toute bordée d'édifices splendides? et ce phare dont le miroir d'acier reflétait de loin l'image des navires? et ce sanctuaire de la science habité par Hérodote, Euclide, Appius, Origène, Philon? Où sont ces voluptueuses retraites qui endormirent dans une molle oisiveté l'ambition d'Antoine? Où est la cité d'Alexandre, la cité de Ptolémée, de Cléopâtre et la cité chrétienne? C'en est fait. Il n'en reste que les ruines, des ruines dispersées de tous côtés, enfouies sous le sable, et au milieu desquelles s'élèvent, comme deux monuments de deuil, la colonne de Pompée et l'obélisque qu'une poétique pensée a décoré du nom d'Aiguille de Cléopâtre. L'Orient est le pays des ruines; son sol est un océan plein de villes, de temples, de palais, de trésors engloutis dans ses vagues de sable par les naufrages. Il n'y a cependant là point de Vésuve comme à Herculanum, point de tremblements de terre comme à la Guadeloupe, non; mais il a subi pendant

Digitized by Google

de longs siècles le fléau d'un pouvoir plus terrible que la lave des volcans et la secousse des tremblements de terre, le pouvoir dévastateur de l'homme. Que de discordes civiles, que de cris de guerre funestes ont éclaté dans les murs d'Alexandrie depuis le jour où le héros macédonien, après avoir ordonné à son architecte Démocrate la construction de cette ville, s'en allait parcourir les bords du Nil pour la trouver finie à son retour! Règne inquiet et orageux de Ptolémée, conquête des Romains, domination des empereurs grecs qui ne surent point défendre ce qu'ils voulaient posséder[1], invasion des Arabes, puis, le pis de tout, gouvernement des Turcs; voilà les vicissitudes qui, pendant deux mille ans, ont agité, bouleversé et écrasé cette ville que Diodore de Sicile a appelée la première ville du monde. Maillet, Savary, Volney nous ont dépeint le déplorable affaissement où elle était tombée aux XVIIe et XVIIIe siècles : des rues sales et étroites, de misérables maisons masquées par des treillages, des campagnes arides et désertes, un port ensablé et une population de huit à dix mille âmes là où l'on en avait compté six cent mille[2], voilà ce qu'était devenue, sous la fatale autorité des Turcs, la jeune et riante ville d'Alexandrie, l'amoureuse ville de Cléopâtre.

Mais ses destinées ne devaient pas s'arrêter là. Après

[1] L'empereur Héraclius resta paisiblement assoupi dans sa mollesse pendant que l'infatigable Amrou assiégeait Alexandrie, et ce siége dura quatorze mois.

[2] Trois cent mille personnes libres, dit Pline, et autant d'esclaves. Lorsque cette ville fut envahie par les soldats d'Amrou, il s'y trouvait quatre mille bains et quatre mille comédiens.

Digitized by Google

avoir éprouvé toutes les conséquences d'une administration barbare, elle devait, sous un pouvoir intelligent, reprendre peu à peu les avantages de son admirable situation.

« Alexandre, a dit Napoléon, s'est plus illustré en fondant Alexandrie et en méditant d'y transporter le siége de son empire, que par ses plus éclatantes victoires. Cette ville devait être la capitale du monde. Elle est située entre l'Asie et l'Afrique, à portée des Indes et de l'Europe. Son port est le seul mouillage des cinq cents lieues de côtes qui s'étendent depuis Tunis ou l'ancienne Carthage, jusqu'à Alexandrette; il est à l'une des anciennes embouchures du Nil. Toutes les escadres de l'univers pourraient y mouiller, et dans le vieux port elles sont à l'abri des vents et de toute attaque. »

Ces lignes, écrites par la même main qui dispersait les hordes de mameluks et traçait le plan de la réorganisation de l'Égypte, indiquent assez ce que Napoléon eut fait pour Alexandrie s'il eût gardé sous son œil d'aigle sa nouvelle conquête. Les Français ne sont pas restés assez longtemps dans la ville de Ptolémée pour pouvoir la relever de sa chute profonde. Ils ont seulement réparé, perfectionné ses anciens moyens de défense, et le fort Cretin, et le fort Caffarelli, qui ont conservé le nom de ces deux braves officiers, sont encore là pour attester l'intelligente activité de nos compatriotes dans des lieux où ils ont si rapidement passé. Je parcourais dernièrement les notes de voyage de je ne sais plus quel touriste anglais, destinées à éclairer les touristes de sa nation sur les différentes parties de l'Orient. Le brave cicérone, en visitant

Digitized by Google

Luxor, si toutefois il l'a visité, jette un cri d'indignation en se rappelant qu'un des obélisques de cette ville a été transporté jusque sur la Seine et orne aujourd'hui la place de la Concorde. Pourquoi cet obélisque à Paris, s'écrie-t-il avec une noble colère, et que peut-il rappeler à la France, sinon le temps où ses fils se précipitèrent sur l'Égypte comme une bande de sauvages maraudeurs (*a band of savage marauders*) et y répandirent la désolation?

Si ce docte écrivain avait bien voulu mettre un instant de côté sa haine britannique, et étudier avec quelque conscience l'état passé et présent du pays dont il parle si pertinemment, il aurait pu reconnaître sans beaucoup d'efforts que cette bande de maraudeurs avait jeté sur sa route toutes les idées d'amélioration qui depuis un quart de siècle ont agrandi et enrichi l'Égypte. Oui, c'est un fait que nous pouvons constater avec quelque orgueil, maintenant que les nuages d'une époque orageuse étant dispersés, la vérité éclate à tous les regards, si ce n'est aux regards des Anglais. L'armée française a été pour l'Égypte, dans l'ordre des choses les plus durables, ce qu'est le Nil pour sa prospérité annuelle. Elle a déposé là les germes féconds de la science, l'élément de la civilisation; elle a révélé à un peuple inerte et oublieux de ses propres intérêts, asservi par le despotisme et aveuglé par l'ignorance, les immenses ressources dont le ciel l'avait entouré. La plupart des grands travaux de canalisation, d'irrigation exécutés en Égypte dans les dernières années avaient été indiqués par la commission française, et Napoléon, dans une vingtaine de pages, en a plus dit sur la situation réelle de cette contrée, sur ses richesses

Digitized by Google

naturelles et sur ses moyens de progrès, que tous les compilateurs anglais réunis. Ce qui est certain, après tout, c'est que ces brigands de Français qui ont envahi l'Égypte sont fort aimés et estimés dans le pays où ils ont, au dire des conteurs de John Bull, répandu la désolation, et que les Anglais qui venaient la défendre y ont laissé le souvenir qu'ils laissent partout. C'est assez dire. Revenons à Alexandrie.

Méhémet-Ali, avec son habituelle sagacité, a compris ce que cette ville, réduite, selon l'expression de Savary, à l'état de bourgade, devait être pour lui : une vaste ville de commerce, un solide point de défense. Toute son énergique volonté a été pendant vingt ans appliquée à résoudre ce double problème, et sa volonté a fait des miracles. Il a, comme nous l'avons vu, rattaché par un nouveau canal cette cité au Nil et y a concentré tout le commerce de l'Égypte. Deux cent cinquante navires sont maintenant là employés à l'importation des denrées étrangères, onze cent quatre-vingts à l'exportation des denrées du pays. C'est un mouvement annuel d'une centaine de millions qui s'opère en grande partie sur cette même plage si morne et si abandonnée sous la domination des mameluks. En même temps qu'il ravivait ainsi les bassins de la Méditerranée, il élargissait, complétait leurs remparts et en faisait une puissante forteresse. Là est son port militaire, là est un arsenal dont M. de Cérizy soumit, en 1829, le plan au vice-roi, et qui, en 1833, était terminé; là une flotte créée comme par magie : onze vaisseaux de ligne, six frégates, cinq corvettes, quatre goëlettes, cinq bricks, et tout cela dans un espace de dix ans, à l'entrée d'un pays

Digitized by Google

où l'on ne trouve ni bois, ni fer, ni cuivre, et où il fallait former ouvriers, matelots, officiers.

Les environs d'Alexandrie, si arides, si desséchés au siècle dernier, et maintenant rafraîchis par l'eau du Mahmoudieh et parsemés de jardins, rappellent par leur riant aspect les vers qu'un poëte arabe leur a jadis consacrés [1]. D'importants travaux ont été faits à l'intérieur de la ville. Le quartier turc a été élargi et assaini; le quartier franc qui, en 1824, ne se composait encore que de quelques habitations d'assez chétive apparence, est aujourd'hui l'un des ornements d'Alexandrie. On y voit une longue rue pleine de magasins et une place spacieuse alignée au cordeau et bordée d'élégantes maisons; les plus belles sont occupées par les consuls des grandes puissances, qui semblent réunis dans cette enceinte comme les membres d'un congrès en permanence pour garder le gouvernement de Méhémet-Ali sous le réseau de la diplomatie européenne. Mais le réseau n'est pas si fort que l'habile vice-roi n'en élargisse peu à peu les mailles. Tout ce qui tient, du reste, à la vie de l'Europe se retrouve là : imprimerie, cabinet de lecture, modes et tailleurs de Paris, quincaillerie d'Autriche, et les habitudes de luxe des riches négociants et les divers

[1] Quelle aménité règne sur les bords du canal d'Alexandrie! Le spectacle qu'ils offrent fait couler la joie dans l'âme. Les bosquets qui les ombragent présentent au navigateur un dais de verdure. La main de l'aquilon y répand la fraîcheur, en même temps qu'elle sillonne en se jouant la surface des eaux. Le superbe dattier, dont la tête se penche mollement comme celle d'une belle qui s'endort, est couronné de ses grappes pendantes.

Digitized by Google

idiomes des États du Sud et du Nord. La physionomie européenne rayonne même jusque dans la cité arabe et dans la cité turque. L'Europe a pris possession d'Alexandrie par ses relations politiques, par son commerce et sa science. C'est de là qu'elle doit se répandre à travers l'Égypte et arriver aux Indes.

Cependant, à quelques centaines de pas de cette place si parée et si moderne, les amas de ruines cachées sous les sables rappellent au voyageur quelle terre antique il foule à ses pieds. Là sont les deux aiguilles de Cléopâtre, l'une couchée sur le sol et servant de chaussée aux passants : elle appartient aux Anglais; l'autre encore debout : elle a été donnée à la France, et je voudrais la voir posée sur la place du Carrousel; elle figurerait à merveille en face de l'arc de triomphe où sont inscrits les noms des vainqueurs d'Héliopolis et des Pyramides. C'est un superbe bloc carré de soixante pieds de hauteur, revêtu de trois colonnes de caractères sur chacune de ses quatre faces.

D'un autre côté, à un quart de lieue de distance environ, est la colonne de Pompée, cette merveilleuse colonne d'un seul bloc de granit rose, de cent quatorze pieds de hauteur et de vingt-sept pieds de circonférence. J'avais vu à Pétersbourg la colonne d'Alexandre, que l'on admire à juste titre; mais je ne l'ai regardée qu'avec une froide curiosité, et je suis resté muet et saisi d'une émotion inexprimable en face de cette œuvre gigantesque des anciens temps, qui est là seule dans sa superbe majesté, seule sur les débris des siècles, sur les temples écroulés et les palais perdus, comme pour révéler d'âge en âge aux générations

Digitized by Google

qui se succèdent l'étonnante grandeur du passé.

Après m'être arrêté au pied de ce monument, je rentrai à Alexandrie avec une mélancolique pensée, et ses rues me semblaient plus étroites que la veille, et ses maisons plus petites. C'est pourtant une belle et agréable ville à voir avec la mer qui la baigne de trois côtés, le phare qui la domine, les édifices nouveaux qui la décorent, une ville qui compte, disent les statisticiens, déjà soixante mille habitants, et qui en comptera bien plus dans quelqnes années, si l'heureuse impulsion que lui a donnée Méhémet-Ali se soutient et se fortifie, comme on a toute raison de le croire. Mais cette ville a une si longue histoire! et dans cette histoire on lit ces trois noms qui ont ébranlé le monde : Alexandre, César, Napoléon.

Le même jour j'allai m'embarquer à bord du *Luxor*. Je dis adieu, les larmes aux yeux, à mes compagnons de route, deux bons et nobles cœurs à qui j'ai dû de douces joies de voyage. Après avoir parcouru ensemble les côtes de la Syrie et les plaines de l'Égypte, nous allions nous trouver bientôt séparés par une longue distance. L'un partait pour la Grèce, l'autre pour l'île de Chypre. Leur départ me rendait le mien le plus facile. J'avais quitté le Caire avec une peine profonde, et je m'éloignais d'Alexandrie sans regret. Sans regret! non, je regrettais la ville qui n'était plus, qui ne pouvait plus être, la vieille Alexandrie.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

SAPHORI. — NAZARETH. — La plaine de Saint-Jean d'Acre. — Les religieux souvenirs de Saphori. — Le couvent de Nazareth. — La grotte de l'Annonciation. — Anciennes traditions historiques de la ville. — Structure primitive des habitations. — Les grands noms de la Bible et de l'histoire. — Chemin de Caïffa. — Le Carmel. — Le couvent. — Légendes du prophète Élie. — L'œuvre d'art et de dévouement du frère Jean-Baptiste. — Trajet par mer. — Jaffa. — Ses frais jardins. — Histoire ancienne. — Les croisés. — Napoléon. — La plaine de Saron. — Ramleh. — Latroun. — Abou Gosh. — Térébinthe. — Tradition turque . . . . . Page 5

CHAPITRE II.

JÉRUSALEM 58

CHAPITRE III.

BETHLÉEM. — LE JOURDAIN. — Légendes de la Vierge. — Le couvent de Mar Élias. — Le tombeau de Rachel. — L'église catholique. — La grotte de la Nativité. — Population et industrie de la ville. — Départ pour le Jourdain. — Contrat avec le chef d'une tribu arabe. — Béthanie. — Le tombeau de Lazare. — Inquiétude de notre escorte. — Contrée désolée. — La plaine de Jéricho. — Les montagnes de la quarantaine. — La source de la Sultane. — Le souper au bord de l'eau. — Images bibliques.

Digitized by Google

—Jéricho.— Le Jourdain.— La mer Morte.— Désert des montagnes, sauvage et terrible.— Rencontre redoutée. — Combat des Bédouins. — Transaction 91

CHAPITRE IV.

Gaza.— Le Désert.— Retour à Jaffa.— M. Damiani.—Mejdal.— Ascalon.— Gaza.— Préparatifs de voyage.— Contrat avec nos guides. — Les chameaux et les chameliers. — Les Bédouins mendiants. — Kaniounes. — Le désert. — El-Arisch. — Le Simoun.—Le Désert.— L'oasis.—Hanka. 143

CHAPITRE V.

Le Caire. — Curieux mélanges de physionomies. — Le Baïram. — Les conteurs. — Les mosquées. — Les bazars. —Les bains. — Le cabinet de lecture. — La place de l'Ezbekieh. — L'hôtel d'Orient.—Travaux de Méhémet-Ali.— Les Français au Caire. — Visite au vice-roi 194

CHAPITRE VI.

Excursion autour du Caire. — Les jardins de Choubra. — Mataryeh. — Les tombeaux des califes. — Fostat. — Les Pyramides. 223

CHAPITRE VII.

Du Caire a Alexandrie. — Les embarcations du Nil. — Navigation. — Les bords du fleuve. — Les bateliers. — Le Mahmoudieh. — Alexandrie 242

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google